NUMÉRO 1009 1er Septembre 1947

MERCVRE DE FRANCE



FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an	~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois	~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROIS CENT UNIÈME

Septembre-Décembre 1947

Septembre-Décembre 1947

MERCVRE

DE

FRANCE

Tome CCCI



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXLVII

VISAGES[1]

par RENÉ BOYLESVE.

11 janvier 1902.

Dîné chez Mme Alphonse Daudet avec M. de Nolhac et les Henri de Régnier.

Léon Daudet mange et boit énormément. Il se pousse, s'échauffe, on voit qu'il veut s'enivrer. Et quand il se trouve à point, il s'abandonne et lâche ou croit lâcher des fusées de génie. Parfois, dans le nombre, il a des aperçus, des raccourcis frappants, stigmatisants, une verve à lui, peut-être embarrassée ou peu claire, mais jamais futile. Ce n'est pas le mot pour le mot. Il est sincère, et il a des éclairs qui illuminent de temps en temps des profondeurs, en une image violente.

5 décembre 1902.

Hier, dîné chez les Jean Veber.

M. le comte de Montesquiou arrive en jabot gaufré, garde ses gants. Il salue les dames d'un coup de tête bref, d'un jet de la tête en avant, qui tombe comme une boule poussée au bord d'une balustrade. Il tend la main aux hommes, en rejetant tout le corps en arrière et fléchissant imperceptiblement les jarrets. J'ai cru remarquer, à l'avantage exclusif des messieurs, cette particulière politesse...

(1) Extrait des notes privées de René Boylesve.

Aussitôt qu'il a le buste redressé, M. de Montesquiou commence à parler, avec aisance, élégance, mouvements charmants du corps et des bras, port agréable de la tête, insensibilité étudiée du visage. Il parle des enfants; il dit sur eux des choses si promptes que l'on s'étonne qu'il ne s'accorde pas les quelques minutes préparatoires du conférencier. Il semble savoir par cœur ce qu'il dit. Il tient à ce que rien n'en soit perdu. Il s'adresse aux hommes; et l'un d'eux vient-il à manquer soudain au cercle d'auditeurs, M. de Montesquiou ralentit, se montre inquiet, voudrait attendre que le manquant revînt ou fût remplacé.

Il dit, des enterrements (tout le monde revient des obsèques de Mühlfeld), que ce sont d'odieuses cérémonies auxquelles on ne devrait convoquer personne. Il dit qu'il y a deux occasions où tout le monde est grognon et mécontent : les enterrements et les bals masqués. Les bals masqués, parce que chacun n'y va qu'avec la certitude qu'il a le plus beau costume, et qu'il attend jusqu'au matin qu'on lui dise qu'il a le plus beau. Les enterrements, parce que chacun y entend accorder au défunt une attention que l'on se croit seul à mériter.

Il s'adresse surtout à Marcel Schwob, qui lui paraît seul apte à apprécier ses finesses. Il parle toujours, il n'écoute point; il en aurait peu l'occasion, d'ailleurs; car on ne se hasarde guère à l'interrompre.

Il a la tête distinguée, plutôt que la physionomie. Le dessin de la tête, avec la calotte de cheveux épais, relevés au fer par derrière, à ce qu'il me semble, et formant beau diadème sur le front, est joli. Les traits mêmes sont bien, quoique empâtés. Mais il a l'œil terne et rond, la bouche petite et terne, une bouche de mignon usé, plutôt qu'une bouche d'homme d'esprit. Après l'avoir entendu toute une soirée, je me demande s'il est homme d'esprit. Je ne devrais pas me le demander. Il cause seulement avec élégance. Il cultive dans toute sa personne une élégance affectée qui le prive de toute grâce. On n'est point charmé, ni de le voir, ni de l'avoir vu; et son départ produit une sorte de soulagement général. Mais il a frappé, et son image demeure ineffaçable.

Il cause en dînant, entre chaque service, les deux mains dans

son assiette, emboîtées l'une dans l'autre, se caressant un peu, se soulevant légèrement pour scander sa parole. Il ne porte qu'à l'annulaire gauche une bague fort simple, en argent.

Il parle de ses aïeux sans sot esprit humain. Et pareillement de sa fortune, et de sa merveilleuse maison. Mais, de ses aïeux, il avait fraîchement repassé la liste, car j'ai lu ce matin dans le *Figaro* un article de lui où cette liste se trouve, ainsi que quelques belles citations qu'il nous a faites hier soir.

Schwob parle peu, et plus volontiers, dirait-on, en anglais, avec miss Harkett, une actrice, et mistress Van B..., une Américaine. Il a une étrange tête de vieillard, et il a à peine trente-deux ans. Il a été fort gros, on l'a connu en boule. Il est maigre, petit, le dos voûté, la nuque dénudée, le crâne dénudé. Il est complètement rasé. D'énormes lèvres, en relief extraordinaire, semblent le reste de l'ancienne chair, celle qui atteignait tout autour de sa personne un autre niveau. Son sol s'est abaissé, sauf la bouche, organe de cette parole érudite et curieuse que l'on dit avoir été si intéressante. Aujourd'hui il en use peu. Il a des yeux de visionnaire, qui s'élèvent volontiers au ciel, et c'est effrayant. Il porte un habit râpé, une chemise dont le plastron n'est pas du jour, et des souliers cirés à lacets. Il tombe dans un fauteuil et il s'y engloutit tout entier; il y semble couché, ses souliers à lacets en avant. Il a l'air d'un vieux membre de l'Institut sans décoration.

Moréno (2), bon type, bonne enfant, simple comme bonjour, et drôle. Elle imite Paul Mounet, avec sa basse. Elle dit en s'en allant : « J'ai été un peu turbulente. »

Il y avait là Sem, un bout de petit homme jeune, à figure de vieux paysan finaud, fouinard, l'œil extraordinairement vif et sûr, à l'accent bordelais. En veston, en souliers jaunes, le pantalon retroussé. Il est simple, nu et rude de formes. Il cherche à s'instruire, à la manière des ruraux. Il a le coup d'œil et l'expression pittoresque. Très drôle.

(2) Marguerite Moreno.

Juin 1903.

La comtesse de Noailles. Des vers abominables dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1903.

Elle s'en donne à cœur joie. C'est la frénésie romantique dans toute son ardeur de cabanon. C'est une femme qui n'a rien à dire, sinon qu'elle a envie de remuer, de piétiner, de casser quelque chose, — du moins parmi ce qu'elle veut et que l'on peut dire tout haut. Elle n'ose pas dire en vers, par un touchant hommage rendu à la Poésie, ce qu'elle dit en prose... (3).

23 février 1904.

Visite chez Mme Daudet.

La comtesse de Noailles est vraiment jolie, assise et causant. Elle porte un peu l'orgueil de sa jeune gloire et de sa beauté. Elle s'installe en reine; elle a de l'aise. Elle jette des mots; elle les savoure, en relevant la tête, en fermant ses belles et grandes paupières, en décrivant de la tête un demi-cercle et ouvrant une jolie bouche large, qui découvre toutes les dents. Son chapeau lui va bien. Mais, debout, toutes les proportions sont rompues... Elle a l'air d'une chiromancienne allant donner des consultations.

Curiosité de femme : elle attire à elle Mme Léon Daudet, et j'entends qu'elle lui chuchote à l'oreille : « Quel est donc ce monsieur? » La réponse est faite si bas qu'elle m'échappe. Je suis le seul « monsieur » présent. Mme de Noailles lève les deux bras : elle était sans doute à cent lieues de m'imaginer le physique qu'elle me découvre.

Mme Daudet et Mme de Noailles adorent Francis Jammes, dont j'ai le regret de dire une partie incomplète du mal que je pense. Ces dames s'extasient infailliblement sur ce qu'il y a de plus exécrable, sur des alliances de mots imbéciles, dont la surprise les amuse.

Mme de Noailles admire Racine; et si étrange que cela paraisse, c'est bien possible : car cette femme sent ce qui est

(3) Il est peut-être un peu tôt pour publier la fin de cette note.

passion et ce qui est humain. Mais la langue? J'entends ce génie de notre langue nationale, ces sortes d'alliances de mots, même hardies et surprenantes, mais qui s'harmonisent dans un certain ordre supérieur, par la vertu du sang. La possédera-t-elle?

28 février 1904.

Dîner chez Mme Daudet.

Arthur Meyer : un bonhomme blanc, soigné, à l'œil proéminent et tranquille, un œil de mouton.

La comtesse de Noailles. En lui donnant le bras, je m'aperçois combien elle est petite. A table, ce soir, elle a l'air d'un étrange oiseau noir au long cou déplumé par la guerre. Elle est entourée de gazes noires. Ses noirs cheveux rabattus sur les sourcils, pour cacher le front qu'elle doit avoir fuyant à l'extrême, ses beaux grands yeux noirs, ses paupières noires, ses bras minces sous des manches noires transparentes, lui donnent un aspect tragique qui contraste avec sa bonhomie familière, presque de gamine, que relève et hausse ou creuse tout à coup un mot grave qu'elle va chercher dans son cœur ardent, que l'on voit qui monte le long de son cou, et qui est jeté dehors, toujours vers le ciel, d'un mouvement comparable à celui du coq qui chante. Les yeux alors se ferment; et le palais et les dents du haut s'abaissent peu à peu en voûte charmante et théâtrale, comme un rideau sur le mot de la fin. Elle est grave et sincère, puis distraite, puis fantasque, puis fermée : tout est clos,. personne à la maison. Elle se réveille d'un coup. Préparait-elle une autre sortie brillante?

A la fin de la soirée, elle s'est livrée à une diatribe enragée contre le nez de Nicolette Hennique. Elle l'a entreprise, c'était une fureur! Je n'aime pas ce genre de plaisanterie, mais elle y a été peu commune. Elle a un entrain et une couleur heureuse dans la description, un pittoresque de poète. C'est quelqu'un.

29 juin 1905.

La comtesse de Noailles a publié un livre intitulé *La Domination*, que je trouve mauvais. J'en ai été très peiné, parce que

je sais l'extrême sensibilité de cette femme, et parce que je ne pouvais cependant pas ne pas lui faire entendre que je trouve son livre mauvais. J'ai tardé trois semaines à lui écrire. A peine a-t-elle ma lettre qu'elle accourt ici!

Elle accourt se défendre : elle ne veut pas que j'aie une fâcheuse opinion de son ouvrage, elle craint sans doute aussi que je n'en dise partout ce que je lui en ai dit à elle-même. L'agitation, le goût frénétique d'être admirée, sont chez elle extrêmes et admirables. Tandis qu'elle parle et plaide pour son livre, je l'admire, elle : je l'admire en tant que femme. Elle se défend très mal. Elle avoue tout ce que précisément je lui reproche. Elle avoue qu'elle ne sait pas trop, en somme, ce qu'elle a fait. Elle avoue qu'elle a essayé de composer son personnage avec des bribes empruntées à tel homme vivant, puis à tel autre et à tel autre encore, — procédé naïf et barbare, dont la gaucherie et le rapiéçage sont trop évidents dans l'ouvrage. Elle avoue qu'elle n'a pas su comment terminer son roman, que toute la seconde partie lui a donné beaucoup de mal! Je le crois bien! Dans la seconde partie, elle perd pied complètement; elle ne se souvient plus de la première; elle s'étale, la pauvre femme, avec toutes ses faiblesses de femme, et de paresseuse, et de créature inspirée vraiment, poète vraiment, mais incapable d'effort soutenu, et incapable absolument de se corriger. Tout ce qu'elle écrit, demeure tel qu'il vient. On est touché; on voudrait lui être agréable, tant elle est charmante, pleine de traits heureux, de mots jolis, de trouvailles, d'attitudes, et tant elle est belle!... Mais je n'ai pas perdu un pouce de ma dignité, je ne lui ai pas fait un compliment. L'entretien a duré une heure; elle a dû s'en retirer un peu attristée, car elle a bien vu que ma lettre était sincère; mais elle est confiante tout de même en son charme personnel; et elle espère que sa démarche gracieuse m'empêchera du moins de dire du mal de son livre. Et elle a raison.

Je lui ai dit : « Vous n'estimez donc pas, mieux que les compliments, la franchise, et le prix de se savoir un ami qui vous dira toujours son goût tout net? » Oui, oui! Mais elle voudrait que cet ami l'admirât toujours.

Elle m'a confié comment elle aime la gloire : elle ne conçoit

pas qu'on fasse rien sans témoins. Penser, sentir quelque chose qui n'est pas traduit au dehors, qui n'est pas entendu, elle ne le conçoit pas. Alors c'est un besoin inextinguible d'être approuvée, applaudie. Il faut qu'elle voie, il faut qu'elle touche des admirateurs. Le mot « cabotinage » m'est venu aux lèvres, mais je l'ai retenu. Ce n'est pas encore son cas; mais de son cas au cabotinage, il n'y a qu'un pas.

En arrivant, ma femme la reçoit. Mme de Noailles monte sur le balcon, semble saisie par la vue circulaire, se tait un moment, et dit : « J'ai fait des vers. »

(Sans date.)

D'après Louis Bertrand, voici comment M. Popp, consul de France à Jérusalem, raconte la mémorable déception de Loti en Terre Sainte.

Loti avait, paraît-il, convoqué Jésus-Christ à se manifester à lui à Jérusalem. Arrivé dans la ville sainte, Loti se prépara à aller au-devant de Jésus au Jardin de Gethsémani. Pour cela, il demanda au consul des « gardes », qu'il nomme même dans son livre des « janissaires », et qui n'étaient en réalité que de pauvres cavas ou commissionnaires armés qui font les courses du consulat.

Arrivé au Jardin de Gethsémani, Loti laissa ses gardes et s'avança seul, sans toutefois s'éloigner trop de leurs yeux. — Il peint ce jardin comme un lieu désert et impressionnant par sa vétusté et sa désolation : c'est un jardin de curé, dont les murs sont ornés d'un chemin de croix de chez Bouasse-Lebel; il y a des pots de fleurs, etc. — Dans ce lieu, Loti se mit à invoquer Jésus, mentalement d'abord, par la prière, et en se mettant à genoux. Jésus ne se manifestait pas. Loti se souvint des coutumes orientales, et, pour attirer la Divinité, il commença à s'agiter, puis à tourner en rond sur lui-même. Point de Jésus! Enfin, il imita les usages des derviches et se prit à crier, à hurler, et il tirait son sabre d'officier de marine, tout en toussant, en criant, en sommant la Divinité de paraître. Tant et si bien que les cavas, demeurés en arrière, et le croyant atteint de démence soudaine et dangereuse, le couchèrent en joue. Loti s'en aper-

çut, et le sentiment du danger le rappelant à lui-même, il mit son sabre au fourreau et rentra chez lui bourgeoisement, mais déçu. Et il écrivit un livre pour faire part au monde de sa déception religieuse.

4 octobre 1909.

Maurice Barrès.

Le *Gaulois* a adressé « aux personnalités les plus qualifiées dans le monde des Lettres, de l'Armée et du Parlement » la question suivante : Quels sont les moyens de mettre un terme à la propagande comme aux manifestations antipatriotiques, etc?

M. Barrès répond : « Vous me demandez le moyen de restaurer l'enthousiasme autour du drapeau... Je crois qu'une victoire sur le Rhin serait le meilleur moyen, le seul. » Et il signe désormais « Barrès » tout court, comme s'il était entré dans l'immortalité!

Le comédien, toujours. Il cherche la formule qui est apte à produire l'effet le plus inattendu, le plus choquant, ou le plus vif, sur les gens qu'il sait simples d'esprit, et il frappe son coup. Ce sont toujours ces moyens grossiers d'homme raffiné qui veut se faire entendre du peuple. Il voterait la guerre, celui-là aussi, d'un cœur léger. Et cela répand aussi une lumière sur le parti qui écoute M. Barrès, qui, au pouvoir, précipiterait le pays dans la plus périlleuse aventure, uniquement par patriotisme!

Rapprocher cette réponse de jeune homme de celles qui l'environnent, de celle du général Bonnal, si sage, de celle de Paul Bourget, qui signe de son prénom, lui, modestement, comme le premier écrivain venu, et dont les mots sont toujours si sensés, si intelligents.

21 mai 1910.

J'ai vu hier soir, pour la première fois, Gabriele d'Annunzio. Il a, au premier abord, l'aspect familier, un peu commun, d'un petit homme à qui il ne faudrait rien pour tourner au

grotesque. Taille médiocre, tête chauve, barbe incertaine, gros yeux ourlés, grand et gros nez lourdaud du bout, surtout vu de profil. Voix douce, sinon mielleuse. L'entrée d'un personnage de la Comédie italienne : on lui verrait facilement quelque bosse. Mais il y a dans tout cela de la simplicité. Il ne pose pas, il est à l'aise, on le sent bien élevé. Il n'accapare pas la conversation, il se tient à sa place comme un invité ordinaire. Il parle avec lenteur, avec accent, en cherchant parfois ses mots, mais les trouvant justes; il sait parler.

Il me plaisait peu au début; mais je l'ai vu s'animer pour décrire quelque chose de beau qu'il avait vu. C'est un homme que le spectacle de la beauté transforme. Il a une sincérité au milieu de son cabotinage assez concerté : il aime la beauté plastique. Avec la beauté plastique, j'ai vu qu'il aimait la beauté verbale. Ce goût l'a mené à faire des études sur la langue, la sienne, la latine, et même la française : il est philologue. Il se flatte d'employer quinze mille mots, alors que les écrivains italiens contemporains n'en connaîtraient que huit cents. Aussi ses livres, fournis de vocables ressuscités par lui du *Trecento*, sont-ils insupportables aux Italiens, paraît-il. Nous les ignorons à travers les traductions, pourtant si séduisantes, d'Hérelle, qu'il condamne. Hérelle a tout adouci, émondé : il ne nous laisse pas nous apercevoir de la multiplicité verbale et de l'archaïsme qui constitue la langue de d'Annunzio.

Je l'ai trouvé intéressant, épris vraiment du beau plastique et de la langue, simple comme homme, et surtout doué d'une grande vitalité qui fait toute sa séduction. Laid, ou peu s'en faut, il est séduisant par l'intensité de vie qu'on voit en sa personne. Il a de la gentillesse; il est enfant; il se confesse avec mille mensonges et roueries. Il a joué pendant une demi-heure à écraser des signatures sur une feuille de papier pliée en deux pour faire des dessins étranges : divertissement à la mode.

26 mai.

Mme de Pierrebourg me raconte qu'on voyait hier M. d'Annunzio, dans une loge, environné d'une demi-douzaine de dames

jeunes, jolies, et quasi pâmées. Il fait le Dieu, il se laisse adorer, ou du moins laisse croire qu'on se le dispute.

Mme Scheikevitch me raconte qu'il lui a pris les deux bras au sortir des Italiens (au Châtelet) en lui demandant :

— Qu'est-ce que vous serez pour moi?

— Mais... celle qui dira non à tout ce que vous lui proposerez!

— Comment! On ne devrait jamais me dire non, à moi qui ai répandu tant de plaisir!

— Bast! dit Mme Scheikevitch. Pour trois francs cinquante (4), je peux me procurer le meilleur de vous-même. Je ne vous demande pas le reste.

Il se pique d'avoir tous les vices et d'adorer faire souffrir.

28 novembre 1910.

Dîner chez Mme Daudet.

Repas assommant avec les propos sur les Camelots du Roi, l'apologie du jeune menuisier Lacour qui a eu le courage de cogner à coups de poing sur le président du Conseil. Il était cependant comique d'être témoin de la conviction avec laquelle on parle de cet attentat comme d'une action auguste. On en parle en baissant un peu le ton, en regardant dans le creux de son assiette, d'un visage religieusement méditatif.

Il est question d'un certain sénateur qui, dit-on, aurait, après l'attentat, poursuivi le jeune Lacour avec sa canne et fait mine de le vouloir frapper; et c'est cela qui semble lâche et abominable. Les sourcils se froncent; les fronts se hérissent à la seule pensée de cet homme revêtu de la dignité de sénateur et qui aurait eu la velléité de lever la main et la canne sur le jeune Lacour, qui venait de frapper Aristide Briand. On ne connaît pas le nom de ce sénateur. Aucun appareil photographique n'a saisi le geste prétendu de cet homme. L'*Action française* le fait rechercher. Barrès, qui est là, qui se mêle à ces propos, qui, il y a quatre semaines à peine, remerciait publiquement Briand d'avoir sauvé la Société, Barrès dit : « Je

(4) Rappelons que c'était le prix d'un volume en 1910.

pourrai peut-être avoir des renseignements sur ce sénateur, je le ferai rechercher... »

On parle de Mme Adam qui vient de publier un livre où elle renie Gambetta, son grand ami. On fait allusion à ses relations intimes avec le tribun. Mme Daudet, qui est d'un temps où les épisodes scandaleux n'étaient pas dits ordinairement devant les femmes, proteste. Elle ne croit pas qu'il pût y avoir des relations de ce genre entre Mme Adam et Gambetta. Léon Daudet dit : « Maman ne croit jamais qu'il puisse se passer des choses irrégulières entre personnes de sexes différents. »

Barrès rajeunit. Il triomphe. Il a pris une aisance, une ampleur, une sécurité de grand homme, d'homme unique; et il est digne de cette attitude. Je le trouve beau. Il a tous les dons, et entre autres celui de la jeunesse. Son visage est meilleur qu'à vingt-cinq ans. Ses yeux, magnifiques, sont un foyer ardent, de mieux en mieux alimenté. Son profil est superbe. Il y a dans toute sa personne un équilibre heureux, en même temps que quelque chose d'actif, de militant, de noble, mais qui n'exclut pas une certaine gouaillerie juvénile et supérieurement indulgente. On sent qu'il peut à tout instant se hausser sur le tréteau et mettre pied à terre, plaisanter finement avec ceux qui sont au pied de l'estrade. Toutes choses lui apparaissent sous le double aspect du comique et du pathétique qu'un homme habile en peut tirer pour le grand bien de tous et pour sa propre gloire. Il aurait pu n'être qu'un ironiste, il était né pour cela. Mais bien plus intelligent que l'ironiste, il a vite compris le maigre rendement de la finesse d'esprit dans le monde, et il a bâti aussitôt son estrade, où il parade, à l'antique, le visage couvert du masque que Molé avait vu à Chateaubriand.

Sur toutes les questions, Barrès a une vue, rapidement improvisée, mais ample, succincte, frappante, et qui a toujours une apparence de justesse, qui a toujours quelque chose de juste. Et chacune de ses vues a le charme de ces paysages où des monts bien dessinés encadrent une vallée où l'œil se perd dans un vaporeux lointain. Sa vue est toujours plus belle qu'une autre, qui sera plus juste. Elle est prise de plus haut. Si elle ne donne pas les détails exacts, elle fournit la sensation de l'altitude qui suggère. Cela est le propre de l'art. C'est notre plus grand artiste.

Il est le seul homme que j'aie approché et qui me donne l'impression d'incontestable supériorité. Sa vue m'humilie. Elle m'enchante et me déprime en même temps. Il est trop comblé de beaux dons. Lui seul, parmi mes contemporains, excite mon envie.

30 mai 1913.

Je ne suis pas allé hier soir au banquet de la *Revue hebdomadaire,* afin de ne pas assister encore une fois au triomphe d'un roman de Barrès, que je tiens pour un assez médiocre livre. Il y a deux ans, j'ai vu le triomphe organisé de *Colette Baudoche;* j'ai vu une salle de trois cents personnes applaudissant avec fureur l'auteur charmant et ivre de gloire, vert d'émotion, qui, à la table académique, son papier à la main, parlait lui-même de son méchant bouquin : je crois avoir été le seul à ne pas remuer mes bras croisés. Mais revoir la même scène à propos de la *Colline inspirée,* que le directeur en son discours qualifie de « le plus beau livre de l'année », cela ne m'est pas possible. Je ne puis participer à ce concert d'avilissement et de platitude; je ne puis sous aucun prétexte abdiquer mon jugement, renoncer aussi bénévolement à la littérature en faveur des intérêts de carrière. L'art littéraire est complètement oublié ou méprisé. La théorie du succès triomphe. C'est une décadence nationale beaucoup plus grave que celle même qu'on dénonce tous les jours; car c'est par l'art que la France se survivra ou pourrait, comme la Grèce, se survivre.

FRANKLIN ROOSEVELT

UN AMI DES HOMMES

par FRANCES PERKINS.
Traduction de Jacques Vallette.

Roosevelt avait mille manières de se mettre au ton de toutes sortes de gens; on le vit dès avant qu'il fût gouverneur. Il gagna ainsi le cœur du peuple quand celui-ci le connut mieux, et il apprit à le comprendre parfaitement. Il y avait une espèce de pacte entre Roosevelt et les hommes et les femmes de notre pays — bien plus, entre lui et les hommes et les femmes du monde entier. Il leur était profondément dévoué. Même quand on lui donnait de bonnes raisons pour ne pas exécuter un programme qui leur était favorable, il examinait, pesait, comprenait même ces objections, mais persistait dans son projet. Trop d'argent engagé, disait-on; une intervention excessive du gouvernement; un contrôle exagéré sur les affaires des gens. Il voyait que l'argument était juste en logique, mais disait : « Oui, mais le peuple en a besoin. Il s'y attend ». Et il ne pouvait faillir au peuple.

On vit cet art d'entrer en contact avec les autres se développer assez lentement, dès ses débuts comme gouverneur, et plus tard lorsqu'il fut président; mais guère au début de sa vie. C'est en prenant de l'âge, en passant par une maladie et une infirmité terribles, en rencontrant beaucoup de gens de tous les milieux, qu'il acquit ce don de large sympathie. Il ne connaissait, ni ne pouvait connaître personnellement tant de gens, mais il pensait à eux personnellement. Il les voyait réunis en famille, assis sur la terrasse d'une villa de banlieue, un soir d'été après dîner. Il les imaginait soupant autour de la table. Il ne pensait jamais à eux comme à des « masses ».

Lorsqu'il parlait à la radio, il les voyait rassemblés dans leur petit salon, écoutant avec leurs voisins. Il sentait la présence de leurs visages, de leurs mains, de leurs vêtements, de leurs foyers.

Tandis qu'il parlait, sa voix et son expression étaient celles d'un ami intime. Après son élection à la Présidence, je me suis souvent trouvée à la Maison Blanche lors d'une de ces émissions. Combien peu il se souvenait des vingt ou trente personnes qui l'entouraient! Il était visiblement tout entier à ceux qui l'écoutaient à l'autre bout. Il faisait des signes de tête, des gestes des mains naturels, simples, rassurants. Son visage souriait et s'éclairait comme s'il se fût trouvé là parmi eux, sur la terrasse ou dans le petit salon. Les gens sentaient cela, et ainsi se créaient entre eux et lui des liens d'affection.

Je me suis trouvée moi-même dans ces petits salons et sur ces terrasses pendant certains de ses discours. J'ai vu hommes et femmes réunis autour de l'appareil de radio; même ceux qui ne l'aimaient pas, ou ses adversaires politiques, écoutaient avec un sentiment agréable de sympathie et d'amitié. Il y avait entre eux et lui, par ce moyen, un échange très réel. J'ai vu les larmes leur monter aux yeux s'il leur parlait de quelque épisode tragique, des souffrances des peuples européens persécutés, de la pauvreté en période de chômage, des épreuves des sans-logis, de la peine de ceux qui avaient perdu leurs fils à la guerre; et c'étaient des larmes sincères, un vrai tribut de compassion.

Je les ai aussi vus rire. Quand il évoquait les coups de pieds récoltés par son petit chien Fala, il parlait avec naturel et simplicité. Il se montrait tellement lui-même dans ses rapports avec son chien, fondés sur ce que sait tout homme moyen de la place d'un animal familier dans une maison, que le rire de ces auditeurs, autour des appareils du pays entier, se tournait naturellement, sincèrement et affectueusement vers cet homme.

C'est cette communauté de sentiments entre lui et le peuple, cette absence de barrières des deux parts, qui lui a permis d'être un chef sans jamais être dictateur ni en avoir l'idée. Sans doute ne savait-il pas lui-même combien cet aspect de sa nature contribuait à ses qualités de chef, mais il s'en servait d'instinct. Voilà pourquoi le peuple se fiait à lui et faisait volontiers ce dont Roosevelt lui expliquait la nécessité. Certains de ses ennemis politiques ont dit que ce n'était là que la marque de son habileté politicienne. Plus on le fréquentait, plus on était certain qu'avec tout son savoir-faire — et il en avait sûrement beaucoup en politique —, ce don d'entrer en sympathie n'avait rien d'un truc de politique avisé.

La simple vérité est qu'il aimait parler sur les ondes à « mes amis ». Il aimait mieux parler aux gens que de rester assis derrière son bureau et jouer au président. Il désirait les entretenir de ce qu'il croyait les intéresser. Notamment, il

ne tarissait pas sur ce qu'on pourrait faire pour rendre notre pays meilleur, plus beau, plus secourable. L'une de ses satisfactions les plus profondes était la certitude, quand il expliquait les choses au peuple, qu'il comprenait son président, le secondait et prenait les mesures voulues pour résoudre la question.

Il s'intéressait infiniment à tout ce qui concernait la mise en valeur de l'Etat de New-York, et plus tard du pays. Jamais il ne perdit de vue les plantations forestières d'essai faites sur sa proposition autour de certaines régions de l'Amérique pour y combattre les effets de la sécheresse, des ouragans de poussière et de l'érosion. Il suivit toujours avec un profond intérêt le développement, non seulement de la « Tennessee Valley Authority », mais d'une « Missouri Valley Authority », ainsi que des efforts semblables faits dans d'autres bassins fluviaux, et qu'il croyait propres à faire fleurir le désert et à permettre à plus de gens de mener dans ces régions une vie heureuse et confortable.

Bien qu'il eût beaucoup circulé et qu'il connût bien l'existence, y compris ses moins beaux côtés, il resta toujours essentiellement confiant; aussi bien quand il devint gouverneur, que plus tard. Il n'eût jamais cru que personne pût chercher à lui faire du tort ni attaquer à dessein sa réputation. Sa propension à croire tout le monde honnête n'était pas sans beaucoup de dangers pour la rectitude de son jugement. La seule espèce d'homme qu'il ne pût souffrir était le « raseur » solennel et vantard.

Il n'aurait pas aimé qu'on le prît pour un naïf. Souvent il racontait, à ce sujet, ce que dit un jour Mme Chiang Kaishek, femme du dirigeant chinois, pendant une visite à Washington. Il prenait tant de plaisir à la raconter qu'on y discernait un trait de son caractère dont il n'avait pas conscience. Donc, un jour, il interrogeait Mme Chiang sur le séjour de Wendell Willkie en Chine. Elle répondit poliment que la Chine avait été heureuse de le recevoir.

« Dites-moi, que pensez-vous de Wendell Willkie? » lui demanda Roosevelt.

« Oh, c'est un homme charmant », répondit Mme Chiang.

« Bien sûr, mais... au fond, que pensez-vous de lui? »

« Eh bien, monsieur le président, au fond, c'est un adolescent. »

Roosevelt, risquant tout, continua : « Ah, ah, Madame Chiang, ainsi vous trouvez que Wendell Willkie est un adolescent... Et moi, que pensez-vous de moi ? »

« Ah, monsieur le président, dit Mme Chiang, femme d'une grande expérience. Vous n'êtes pas un naïf, vous. »

Quand Roosevelt racontait cette histoire, il y avait dans ses yeux une lueur de plaisir et, disons-le, de vanité très simple et très humaine. Le sens en était dérobé par son contentement manifeste.

Quand on est depuis longtemps dans la politique, on n'a généralement que des amis politiques, hormis quelques parents et d'anciens camarades de classe. Mais Roosevelt avait de nombreux amis qui n'avaient aucun rapport avec sa vie politique; et les hommes politiques qui, en tant que tels, étaient vraiment ses amis ne faisaient pas toujours partie de son cercle familier.

Il était attiré par tant de gens et d'esprits différents, qu'il n'aurait pu recruter exclusivement ses amis parmi ses partisans et alliés en politique. Il aimait les gens qui n'ont aucune attache politique. Ils l'intéressaient, chacun dans son domaine, pour eux-mêmes et pour leurs idées.

Cette capacité de se lier avec des individus très variés, et qui ne partageaient pas ses responsabilités ou ses intérêts politiques, venait en partie de la complexité de son caractère. Il était aisément accessible à des types d'esprit nombreux. Bien plus, cette variété le stimulait. Le délassement qu'il trouvait dans ces amitiés formées en dehors de la politique contribuait beaucoup à sa santé et à son bien-être.

Un régime quotidien de politiciens et de fonctionnaires finit par être très fastidieux. Mrs. Roosevelt, comprenant combien il était prisonnier de sa haute situation, veillait à lui amener, sans aucune cérémonie, beaucoup de gens appartenant aux professions les plus variées. Des politiciens, des érudits, des écrivains, des hommes d'Eglise, aussi bien que des amis personnels, passaient souvent le voir.

Mrs. Roosevelt invitait aussi beaucoup d'hommes de théâtre, de musiciens, d'artistes, de savants, d'explorateurs. Ainsi les curiosités instinctives et multiples du président étaient satisfaites, et il supportait une existence relativement recluse avec plus d'aisance et d'agrément. En même temps, il pouvait se tenir au courant de la vie intellectuelle et artistique.

Je me rappelle avoir rencontré Carl Sandburg à Indianapolis au début de 1933, et l'avoir entendu chanter quelques-unes des chansons populaires américaines dont il faisait collection. Quand je lui dis quel plaisir j'y avais pris, il répondit : « Je pense beaucoup au président Roosevelt et je voudrais faire quelque chose pour lui. Mais que faire? Peut-être pourrais-je apporter chez lui ma guitare et lui chanter de ces chansons. Croyez-vous que cela lui ferait plaisir? »

Je le dis à Mrs. Roosevelt. Elle invita Sandburg, qui apporta sa guitare. Après un dîner en famille, il en joua et chanta.

Le président fut charmé des chansons et du chanteur. Cette soirée-là fut très bienfaisante pour lui.

Roosevelt avait beaucoup d'amis parmi les artistes. Il y avait chez la plupart d'entre eux quelque chose de simple et de naturel qui le mettait immédiatement de plain-pied avec eux. Lorsque la direction des Travaux Civils mit en train le projet d'aide aux travailleurs, c'est Roosevelt qui insista pour qu'on y comprît les artistes. Lors de la crise économique, beaucoup de bons artistes renommés avaient été durement atteints par la pauvreté et la perte totale de leurs revenus. Alfred Barr, directeur du Musée d'Art moderne, pensa que les artistes devraient être aidés aussi bien que d'autres. Il le dit de tous côtés, et en parla notamment à une jeune fille dont le père travaillait dans le Cabinet présidentiel. Elle ne s'entendait pas particulièrement aux affaires publiques, mais elle aimait ardemment la peinture, et elle persuada son père de soumettre la question au président, bien qu'il n'en eût guère envie.

La réaction immédiate du président fut : « Pourquoi pas? Ce sont des hommes comme les autres. Il faut bien qu'ils vivent. Je suppose qu'en dehors de la peinture ils ne savent rien faire. Il y a sûrement des bâtiments publics où les tableaux manquent. »

Des tableaux, observa-t-il, feraient beaucoup mieux sur les murs de ces bâtiments que de vieilles photographies et de vieux calendriers. On donna donc du travail à de nombreux artistes, au tarif officiel de l'allocation, soit quinze dollars par semaine. Des bureaux de poste, des mairies, des écoles, etc., furent couverts de peintures murales payées à ce tarif. On envoya une foule de tableaux de chevalet dans tous les coins du pays. Et, tout naturellement, il s'ensuivit d'autres projets pour le développement des arts et des lettres, qu'il s'agît de musique, de théâtre ou de recherches historiques.

Si Roosevelt accueillit cette idée, ce ne fut pas qu'il s'y connût spécialement en matière d'art; mais les artistes étaient des êtres humains et avaient besoin de gagner leur vie comme les autres.

Le peintre George Biddle dit un jour de lui : « C'est curieux. Roosevelt, en art, n'a pour ainsi dire pas de goût ni de jugement, et je ne crois pas qu'il y prenne beaucoup de plaisir. Et pourtant il a plus fait que quiconque pour les peintres de chez nous. Non seulement il les a fait vivre quand ils étaient à bout de ressources, mais il a répandu l'idée qu'il faut s'entourer de tableaux, et que les artistes comptent. »

C'est vrai. Roosevelt ne se souciait pas de peinture. Les seuls tableaux auxquels il s'intéressât représentaient des bateaux. Il en jugeait par la correction qu'on avait mise à en

disposer et à en reproduire le gréement, et sur des détails de construction. Ceux qu'il choisit, parmi ceux qu'on lui proposait pour en décorer son bureau, sans être les plus mauvais, n'étaient sûrement pas bons.

Il permettait volontiers qu'on fît son portrait, et on le lui demandait à chaque instant. Pas plus qu'en d'autres genres, il ne s'entendait à ce qui fait la valeur d'un portrait. Un jour, en voyant un qui n'était pas achevé, dans le Bureau Ovale où nous causions, je protestai en lui disant que je voudrais qu'il se fît peindre sérieusement par un de nos meilleurs artistes : il fallait qu'il demeurât de lui un portrait officiel. « Je demanderai à Bay Emmett, répondit-il gaiement. J'aime ce qu'elle fait. C'est toujours joli. »

Il regarda, pensif, un portrait suspendu au-dessus de la porte : Mrs. Roosevelt, peinte par Lydia Emmett lorsqu'elle était toute jeune : « J'ai toujours aimé ce portrait d'Eleanor », dit-il.

« Mais oui, répondis-je, il est délicieux. » C'était vrai. Il représentait une jeune femme dont les cheveux, dans les tons clairs, étaient brillants et ondulés, les yeux bleus, le sourire charmant. Il était aussi délicieux que beaucoup d'autres signés de Lydia Emmett, dont la spécialité était le portrait d'enfants.

« Oui, répétai-je, délicieux. »

Le président le regarda encore : « Je l'ai toujours aimé. C'est tout à fait Eleanor, n'est-ce pas? Ses cheveux ravissants, ses jolis yeux. » Il hocha la tête, tout au plaisir du souvenir, et je réfléchis à part moi : « On ne peut pas appeler cela de la critique d'art, mais c'est un tribut d'affection que n'importe quelle femme serait heureuse de recevoir. Quand un mari trouve qu'un portrait flatteur, peint dans la fraîcheur de la jeunesse, ressemble parfaitement à sa femme dans son âge mûr, celle-ci peut être assez fière. »

Je me rappelle qu'il s'interrompit pour me dire quels beaux cheveux avait Eleanor; et, comme je partageais cet enthousiasme, nous continuâmes sur ce sujet. Je lui dis que j'avais toujours admiré la façon dont elle se coiffait pour le soir. Qu'elle était magnifique, avec ses cheveux châtain clair amoncelés sur le sommet de la tête! Il en tomba d'accord et ajouta : « Et en robe de soirée, elle est toujours bien belle, n'est-ce pas? » C'était vrai, elle est très belle ainsi.

Ces amitiés nouées avec des artistes ne procuraient pas seulement à Roosevelt le repos et le bien-être; elles eurent aussi leur importance en politique. Sans qu'il l'eût cherché, ces hommes et ces femmes joignirent l'influence de leurs voix à celles des milliers d'Américains qui croyaient en lui et soutenaient ses idées politiques et économiques.

Le sculpteur Jo Davidson, qui a fait de lui en 1934 un beau buste plein de gravité, devint un de ses grands amis. Il s'intéressait à quantité de sujets et se dit que les artistes seraient heureux d'acquérir de l'importance en politique. En 1944, lui et quelques autres constituèrent une formation électorale nombreuse et agissante : le Comité Roosevelt des Electeurs Indépendants pour les Arts et les Sciences, qu'on appelle aujourd'hui Comité des Citoyens Indépendants pour les Arts, les Sciences et les Professions libérales.

De toutes les parties du monde, les visiteurs les plus variés venaient à la Maison Blanche. Roosevelt aimait les avoir en séjour dans la maison présidentielle, qui appartient au peuple des Etats-Unis. Les invités de choix logeaient dans la chambre de Lincoln, et cet événement dans leur vie leur faisait généralement grand plaisir. Lillian Wald, la distinguée fondatrice de l'Institution Henry Street et de l'Association des Infirmières sociales, m'a dit que la visite qu'elle fit là-bas pendant sa dernière année de vie active lui avait peut-être causé la plus grande satisfaction qu'elle ait jamais connue.

Mais, quel que fût le visiteur, il trouvait une bienvenue souriante et chaleureuse; cette grande famille accueillante l'adoptait pour un de ses membres tout le temps qu'il était sous son toit.

Quand Leurs Majestés Britanniques vinrent en visite officielle, quelqu'un demanda au président si ce ne serait pas une bonne idée de rassembler à cette occasion quelques-uns des plus beaux échantillons de meubles, de tapis et de tentures fabriqués autrefois en Amérique; on les emprunterait à des musées et à des particuliers, et on en meublerait les appartements de Leurs Majestés, au deuxième étage de la Maison Blanche. La personne qui avait émis cette idée rappela que l'année d'avant, lorsque Leurs Majestés étaient allées en visite à Paris, on avait apporté des meubles du Louvre et de Versailles, et qu'on avait meublé à leur intention deux beaux appartements avec des pièces de musée qu'elles avaient beaucoup admirées. Ne serait-ce pas une bonne chose de faire goûter à Leurs Majestés un peu de notre vie d'autrefois?

« Non, dit aussitôt le président. Je ne crois pas qu'ils aimeraient habiter un musée. Je crois que ça les assommerait. Pensez donc, ils seront sans doute fatigués en arrivant. Ils aimeront sûrement mieux se reposer que de coucher dans un musée. »

Il pensait que, pareils à lui, ils préféreraient le confort à l'ostentation. Souhaitant les voir prendre, non seulement de l'intérêt, mais du plaisir à leur séjour, il arrangea tout en conséquence. Leurs Majestés demeurèrent deux jours sous son toit en qualité d'invités personnels, occupant les meilleures

chambres d'amis au deuxième étage de la Maison Blanche, comme n'importe qui d'autre l'eût fait. Il y eut deux dîners officiels, une garden party, une réception au Congrès, une visite de cérémonie à Mount Vernon. Le président trouva moyen de rendre cette dernière agréable et sympathique en descendant le fleuve à l'aller et en revenant par le camp du Corps civil de Conservation des Sites, auquel il était sûr que le roi s'intéresserait.

Le président avait demandé aux dames de l'Association de Mount Vernon de donner à cette visite le plus d'attrait possible, et elles y réussirent. On avait enlevé toutes les cordelières destinées à contenir le public ordinaire; leurs hôtes entrèrent dans la chambre de Washington, s'assirent sur les fauteuils et sur les canapés. Je n'oublierai jamais la reine, assise à l'épinette, dans le petit salon de Martha Washington, et jouant un petit air grêle; ni le roi d'Angleterre ouvrant les vitrines de la bibliothèque de George Washington et flânant parmi ses livres. C'est le président lui-même qui avait eu l'idée de ces petits détails, destinés à enlever à la visite tout formalisme.

Il fallut bien que les hôtes en passent par les solennités officielles; mais ils se plurent à ce séjour. A un dîner que leur avait offert le président, j'avais pour voisin leur médecin personnel, qui me dit : « Je suis enchanté de cette visite. Leurs Majestés se sont délassées et reposées, sans la moindre tension nerveuse. Etonnant. C'est grâce à Mr. Roosevelt, votre président. Il leur donne absolument l'impression d'être chez elles. »

Quand Leurs Majestés allèrent en visite à Hyde Park, tout se passa encore plus simplement. Ils étaient vraiment ici les hôtes personnels d'un particulier; il n'y avait pas de cérémonies officielles ni de grands dîners. Il n'y avait que le plaisir de fréquenter une grande famille aimable et sans façons, et d'y être adoptés. Même le pique-nique, dont on a tant parlé à cause des sandwiches aux saucisses, fut un succès. Les sandwiches aux saucisses sont très agréables à manger en plein air; cela se passa de façon charmante, séante et confortable, exactement comme un des pique-nique où les Roosevelt invitaient leurs amis et leurs voisins depuis des années.

Cette aptitude à recevoir avec la même bonne grâce hospitalière les grands de la terre et les humbles, les gens importants et les autres, a contribué non seulement aux bons rapports internationaux, mais à entretenir la chaude cordialité de la vie américaine. La vie que menait Franklin Roosevelt paraissait si américaine à quatre-vingt quinze pour cent des gens de chez nous, qu'ils s'imaginaient, non sans raison,

reçus chez lui s'ils le voulaient, et de façon aussi accueillante.

Les bonnes dispositions que la visite de Leurs Majestés créa dans notre pays sont dues à leur charme, à leur bon sens et à leur intelligence, non moins qu'à l'aisance affable avec laquelle Roosevelt leur fit connaître la vie et le peuple américains.

La reine fit grand plaisir à Roosevelt en envoyant chercher la petite fille de Harry Hopkins, Diana, qui habitait la Maison Blanche à ce moment où elle venait de perdre sa mère. L'enfant désirait naturellement beaucoup voir la reine; l'ayant appris, Sa Majesté fit en sorte de recevoir Diana dans la grande salle du haut, avant un dîner d'apparat, vêtue de tulle rose à paillettes, portant la tiare de diamant et les bijoux de la Couronne.

« Cela dira plus à l'enfant, dit-elle, de me voir habillée ainsi qu'en robe de voyage. » Certes, et le président, en me racontant plus tard cette anecdote, ajouta : « C'est une très aimable femme, pleine d'égards et d'humanité. »

Tous les visiteurs d'importance n'étaient pas aussi agréables. Certains étaient exigeants et pesaient sur le personnel de la Maison Blanche et sur leurs hôtes. Mais jamais Roosevelt ne perdit son humeur égale et accueillante.

Winston Churchill, bien entendu, devint un des bons amis de Roosevelt; au début, cependant, Roosevelt était si peu fixé à son sujet qu'en 1940, lorsque Churchill fut chargé de former son gouvernement, le président demanda à plusieurs familiers quel homme ce pouvait bien être. Leur amitié naquit d'un besoin mutuel et d'une commune aptitude à juger du drame de l'histoire, non moins que des pesants devoirs confiés à ceux qui doivent faire cette histoire.

Il taquinait Churchill sans merci, mais c'était signe que celui-ci « faisait partie de la famille ». Roosevelt se livrait volontiers à ces taquineries amicales, et il s'attendait qu'on lui rendît la pareille.

Il n'avait aucune peine à étendre son cercle de famille aux visiteurs, aux amis, aux cousins, lors des festivités familiales. Il célébrait Noël dans la grande tradition, horrifiant les maniaques de sécurité en tenant aux bougies de cire pour son arbre de Noël, jusque dans le sanctuaire de la Maison Blanche. Et il prenait un réel plaisir à lire Dickens, pour la veillée de Noël, à de nombreux parents et amis assemblés.

Son goût des êtres humains l'aurait préservé de toute raideur, si jamais il y en avait eu le moindre danger. Ses bonnes manières, naturellement démocratiques, gagnèrent encore à l'expérience de la Maison Blanche. Les Roosevelt recevaient officiellement, autant que cela se fait toujours, et même beaucoup plus, à seule fin de faire plaisir à des gens qu'on

néglige en général. Je me rappelle qu'un soir, après un dîner offert pendant la guerre aux membres de son Cabinet, il alla s'asseoir dans le Salon Rouge au milieu des dames, en disant : « Je veux les voir toutes. Je ne vous ai pas vues depuis des mois; et vos maris, je les vois trop. » Ce qui leur fit grand plaisir.

Sa façon de recevoir les gens, aux réceptions officielles, à mesure qu'ils défilaient devant leurs hôtes, était remarquablement cordiale et donnait à chacun l'impression que le président n'avait attendu que lui tout ce temps. Ceux d'entre nous qui se tenaient dans la pièce voisine remarquaient combien, en passant l'étroite porte de communication, après avoir serré la main au président, les visiteurs étaient heureux et souriants. Roosevelt les mettait dans ces bonnes dispositions, depuis les ambassadeurs dyspeptiques et les amiraux chamarrés d'or, jusqu'aux timides vieilles demoiselles employées dans les bibliothèques du gouvernement. Je ne me rappelle qu'une personne — le juge McReynolds — qui ait quitté la présence encourageante de F. D. R. avec un facies austère, indifférent et même sarcastique. A peu d'exceptions près, même ceux qui se considéraient comme les ennemis de Roosevelt se sentaient bien disposés envers lui à son contact. Ils ne résistaient pas à son affection contagieuse pour l'homme, pour les gens de toute espèce.

Pendant ses dernières années de gouvernement, alors qu'il était aux prises avec les affaires du monde entier, l'esprit de Roosevelt s'inquiéta de la vie et du bien-être de tous les hommes, où qu'ils fussent. On le vit bien à l'intérêt qu'il prit à la vie du commun peuple dans tous les pays qu'il visita après que la guerre eut commencé.

Lorsqu'il alla au Brésil, bien qu'en visite officielle, sans guère rencontrer que des hommes publics, il remarqua la façon dont on déchargeait les bateaux. Il vit quelle espèce d'hommes étaient les bricoleurs des quais. Il vit à quoi ressemblaient les maisons pauvres situées en bordure de la mer. Il eut l'impression de logements surpeuplés. Des semaines plus tard, quand il décrivait ce voyage, il avait encore tout frais dans la mémoire le visage des pauvres gens de ces quartiers.

Le voyage qu'il fit en secret à Casablanca pour y rencontrer Churchill, de Gaulle, Giraud et d'autres fut assez rempli d'obligations officielles et militaires pour l'occuper; mais il trouva le temps de remarquer la pauvreté du peuple arabe, dont il me parla par la suite : notamment l'effrayante insuffisance de vêtements. Il avait noté qu'une chemise d'homme à demi usée coûtait de quoi nourrir une famille pendant des jours. Le café et le thé manquaient au point qu'une des meilleures idées de la propagande alliée fut de laisser tomber d'avion de petits

sacs de café ou de thé dont la toile portait imprimée les lettres U. S. A. ou U. K. Les signes de maladies non traitées se gravèrent dans son esprit. Il trouva très beaux Casablanca et Marrakech, dont il aimait le soleil et le climat. Il croyait qu'après la guerre on devrait pouvoir faire de l'Afrique du Nord une grande station de vacances; à ce moment « les gens auraient du travail et gagneraient un salaire décent ».

Son voyage à Téhéran fut organisé de telle sorte qu'il eut peu d'occasions de voir de près la vie du peuple persan. Il dut, en effet, concentrer toute sa pensée et tout son instinct sur une tâche : apprendre à connaître et à comprendre le maréchal Staline et les Russes. Il n'en était pas moins curieux des Persans, et regretta de n'avoir pas l'occasion de les observer.

Il me dit plus tard ne pas comprendre pourquoi on ne l'avait pas laissé voir la ville. Dès son arrivée, il se rendit à l'ambassade d'Amérique. Il vit qu'on le faisait passer par des rues détournées pour venir du champ d'aviation, tandis que des foules attendaient le long des artères principales pour l'apercevoir. C'était là une simple mesure de sécurité, dont il comprenait la raison. Mais presque immédiatement on lui représenta, sous prétexte d'un vague complot, qu'il ne serait pas en sûreté à l'ambassade d'Amérique. Les Russes insistaient pour qu'il se rendît à leur ambassade qui, se trouvant dans un enclos, pouvait être mieux gardée.

Il me dit qu'il n'avait cru à ce complot ni sur le moment, ni plus tard; mais Staline désirait évidemment qu'il vînt à l'ambassade de Russie. Roosevelt fut navré de ce que, pour recevoir lui-même et sa nombreuse délégation, Staline eût dû se transporter dans une petite maison située sur les terrains de l'ambassade; et, y habitant, il vit des quantités de Russes, mais pas un Persan.

Les Russes l'intéressèrent et l'intriguèrent. Il ne put jamais entrer en propos avec les domestiques de la maison. Ils faisaient bien leur service, souriaient d'un sourire charmant et épanoui, mais ne disaient rien. Et, bien qu'il eût toujours échangé familièrement des amabilités et des idées avec les gens des autres pays, ceux-là lui plurent.

Il était parti résolu à aimer Staline et à se faire aimer de lui. Il me raconta sa rencontre avec Staline, un jour que j'essayais de lui parler d'un projet de loi qu'examinait alors le Congrès. Il avait dans les yeux cette expression absente que je lui ai souvent vue. Comme je tentais de lui parler de cette loi, il me répondit : « Hum, hum ».

Subitement il se tourna vers moi, comme il faisait souvent, interrompant la conversation pour parler de ce qui l'occupait : « Dites donc, les Russes sont des gens intéressants. Pen-

dant les trois premiers jours, je n'ai fait absolument aucun progrès. Je n'arrivais pas à établir un contact personnel avec Staline, bien que j'eusse fait tout ce qu'il m'avait demandé. J'étais allé habiter son ambassade, j'avais assisté à ses dîners, je m'étais fait présenter à ses ministres et à ses généraux. Il était correct, raide, solennel, sans jamais un sourire, sans rien d'humain qui donnât prise. Je me sentais assez découragé. Si nous ne devions rien faire que de remuer du papier, il n'y avait pas de raison à ce long voyage entrepris à la demande des Russes. Ils n'avaient pu venir en Amérique, ni nulle part en Europe. J'étais venu pour obliger Staline. J'étais assez découragé parce que je n'avais pas l'impression d'avoir avancé dans son intimité. Ce que nous faisions, des ministres des Affaires étrangères auraient pu le faire.

« J'y songeai toute la nuit, et je décidai d'employer les grands moyens. Je ne pouvais pas rester éternellement à Téhéran. Il me fallait briser cette carapace de glace si je voulais, plus tard, lui téléphoner ou lui écrire d'homme à homme. Pendant toute la conférence, je n'avais presque jamais vu Churchill seul à seul. Les Russes me semblaient ne pas être à leur aise quand ils nous voyaient causer dans une langue comprise de nous, et pas d'eux.

« En gagnant la salle de conférences, ce matin-là, je rattrapai Winston et n'eus que le temps de lui dire : « Winston, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de ce que je vais faire ».

« Winston fit passer son cigare à l'autre coin de sa bouche et grogna. Je dois dire qu'ensuite il s'est conduit très galamment.

« Je commençai presque dès que je fus entré dans la salle de conférences. Je parlai à Staline en particulier. Je ne lui dis rien de plus que je ne lui avais déjà dit, mais d'un air assez complice et confidentiel pour que les autres Russes viennent écouter. Toujours pas de sourire.

« Alors je lui dis, élevant la main comme pour chuchoter (il me fallut naturellement le secours d'un interprète) : « Winston a ses lubies ce matin, il s'est levé du pied gauche ».

« Un vague sourire passa dans les yeux de Staline, et je décidai que j'étais dans la bonne voie. Dès que je fus assis à la table de conférence, je commençai à taquiner Churchill sur son insularité, sur John Bull, sur ses cigares, sur ses manières d'être. Staline commença à réagir. Winston rougit et prit l'air furieux; plus il fronçait le sourcil, plus Staline souriait. Enfin Staline éclata d'un gros rire, sincère et sans contrainte, et pour la première fois depuis trois jours j'entrevis la lumière au bout du tunnel. Je continuai jusqu'à ce que Staline rît avec moi, et c'est alors que je l'ai appelé

« Oncle Joe ». La veille, il m'aurait trouvé effronté, mais ce jour-là il vint me serrer la main en riant.

« A dater de ce jour, nous avons été sur un pied d'intimité; Staline lui-même se permettait parfois un trait d'esprit. La glace était rompue, et nous nous parlions en hommes et en frères.

« Et, savez-vous? continua le président. Il fut profondément touché quand Churchill lui fit présent de l'épée qu'il lui avait apportée de la part du peuple anglais. C'était une magnifique épée de cérémonie, posée sur un coussin de velours cramoisi. Churchill a fait ce jour-là un discours bref, un de ses meilleurs dans ce genre. Il était lui-même passablement ému, en exprimant l'admiration du peuple anglais pour la courageuse conduite des Russes et pour la façon magnifique dont Staline les commandait.

« En se levant pour recevoir l'épée, Staline était rouge d'une espèce d'émotion que je sentis n'être pas jouée. Il étendit les mains et prit l'épée sur son coussin cramoisi. Il avait les larmes aux yeux, je l'ai vu. Il s'inclina vivement tout d'une pièce et baisa l'épée dans un geste de cérémonie de grand style qui, j'en suis sûr, était improvisé. Tout cela fut vraiment très beau, très émouvant, très sincère.

« C'est un homme bien intéressant. On dit que c'est un paysan d'une des régions les plus arriérées de la Russie, mais laissez-moi vous dire qu'il avait une élégance de manières dont nous étions tous dépourvus.

« Churchill avait amené sa fille Sara pour lui servir de secrétaire et d'assistante. Bien entendu, elle n'était pas présente aux conférences; mais, un jour que les journalistes nous photographiaient, Sara survint sur la terrasse où nous étions assis, apportant je ne sais quoi à son père. Le maréchal Staline se leva immédiatement en voyant entrer une dame et parut légèrement embarrassé, ne sachant pas très bien qui elle était.

« Churchill la prit par le bras et dit : « Maréchal Staline, puis-je avoir l'honneur de vous présenter ma fille Sara? »

« Staline s'inclina tout d'une pièce, lui prit la main et la lui baisa élégamment, à l'ancienne mode européenne. Nous autres dîmes : « Salut, Sara », ou : « Comment ça va? » Le contraste était criant, et nous eûmes tous l'impression à ce moment que le maréchal Staline nous éclipsait. »

Le président poursuivit d'un air méditatif : « J'aimerais comprendre mieux les Russes. Vous connaissez les Russes, Frances, n'est-ce pas? »

« Hélas non, répondis-je. Je ne connais que ceux que j'ai rencontrés ici à l'ambassade, et les chauffeurs de taxis réfugiés à Paris. »

« Je croyais que vous les connaissiez. Il me semblait me rappeler que vous m'en aviez amenés. »

Je lui rappelai que j'avais amené chez lui le colonel Hugh Cooper en 1933. J'avais rencontré Cooper et il m'avait captivée en me racontant des choses qui lui étaient arrivées quand il construisait le barrage de Dnieprostroy, et par ses jugements des Russes. Je l'avais présenté au président, sachant que celui-ci désirait recommander au Congrès la reconnaissance officielle de la Russie par les Etats-Unis.

« Eh bien, dit le président, je voudrais que quelqu'un me parle des Russes. Je ne sais pas reconnaître un bon Russe d'un mauvais. Je sais dire d'un Français s'il est honnête ou non. Je sais dire d'un Italien s'il est honnête ou non. Quand je rencontre un Grec, je sais dire s'il est de la bonne espèce. Mais je ne comprends pas les Russes. Je ne connais pas le ressort de leur mécanique. Si seulement je pouvais m'instruire sur eux! Frances, essayez donc de trouver le secret de leur mécanique. »

« C'est sérieux? » répondis-je.

« Oui, trouvez tout ce que vous pourrez et dites-moi de temps en temps. Je les aime et je voudrais les comprendre. »

Je n'eus malheureusement pas le temps de faire une étude approfondie des Russes, mais je lus quelques livres : B. H. Sumners, William Henry Chamberlin, et un ou deux autres. Je parlai avec des gens qui avaient habité la Russie, et je faisais parfois un petit résumé de ce que m'apprenaient eux et les livres.

Je ne connaissais pas la géographie de ce pays avant de l'avoir trouvée dans Sumners. Je ne m'étais pas non plus rendu compte de l'expansion relativement récente de toute la population russe dans les steppes herbeuses de l'Ukraine et en direction de l'Est.

Le président se mit à lire avec intérêt ces petits résumés rédigés à son intention. Il me disait souvent : « Dites-donc, je voudrais y aller moi-même, en Russie. »

Je crois qu'il encouragea dès ce moment les gens à aller en Russie. Les histoires qu'ils rapportaient le passionnaient. Il fut charmé de la description de l'opéra en Uzbek faite par Donald Nelson, chef de la production de guerre, que le président avait envoyé en mission à l'étranger. Roosevelt lui posa des questions fondées sur sa science toute fraîche des tribus et des races en Russie, des différents types humains qu'on trouve dans les différentes parties du pays; et de la façon dont les groupes les plus primitifs avaient réagi au nouveau système économique et au plan d'instruction depuis la révolution.

C'est le peuple qui l'intéressait, et les moyens de le développer. Je crois qu'il aurait continué à s'instruire sur les Russes pendant des années. Il avait entrevu clairement avec quelle ferveur ceux d'entre eux qu'il rencontrait servaient leur système économique, social et politique du communisme.

Je lui dis qu'en réponse à ma question : « Où est le secret de la mécanique? » un Américain qui avait beaucoup vécu en Russie m'avait dit : « Le désir d'accomplir la volonté de Dieu ».

J'avais reproché à mon informateur de confondre avec le Russe moderne le Russe profondément religieux d'avant la révolution, mais il m'avait affirmé la persistance de ce trait.

Lorsque je le dis au président, il répondit : « Savez-vous qu'il y a peut-être du vrai là dedans? Cela expliquerait leur dévouement presque mystique à cette idée qu'ils se sont faite de la société communiste. Ils semblent vraiment chercher le bien de la société, au lieu de s'occuper du leur. Nous prenons soin de nous-mêmes, et ne pensons qu'ensuite au bien de la société. »

Peut-être l'exemple le plus frappant de son sens de la responsabilité, de cette vocation qu'il avait de servir les hommes, m'a-t-il été donné lors d'une des dernières conversations que j'eus avec lui. Il arrivait de Yalta. Sur sa demande, on avait volé assez bas au-dessus de l'Arabie séoudite qui est un pays désert. Il en observa d'en-haut la maigre végétation et la culture très restreinte. Lieux lugubres et sans joie, eût-on dit, sans grande nourriture à trouver sur place ni le moyen d'en trouver davantage, vu l'aridité.

Il se tourna vers l'un des officiers du Génie qui l'accompagnaient : « Pourquoi ne cultive-t-on rien ici? Le sol est-il donc complètement stérile? »

« Non, répondit l'officier; la terre est bonne et pourrait produire si seulement il y avait un peu d'eau. »

« Ne peut-on irriguer? » demanda le président.

« On ne peut pas irriguer parce qu'il n'y a pas ici l'eau voulue pour le faire », répondit l'officier.

« Mais, dit le président, il doit bien avoir ici un peu d'eau. Il faut bien que les hommes et les bêtes boivent. »

« En effet, il y a des puits çà et là, dans des oasis; mais, comme vous le savez, l'eau se vend très cher. »

« Et ces puits, comment les fait-on? En creusant? »

« Tout juste. »

« A quelle distance du sol est le niveau d'eau? »

« A cinquante pieds environ. »

« Et là, il y a vraiment de l'eau? »

« Oui, je crois. Je crois qu'il y a des masses d'eau à cinquante pieds en-dessous du sol. »

« Eh bien, voici la solution : qu'on apporte quelques bonnes pompes Worthington pour faire monter l'eau, et qu'on irrigue. »

« Cela n'arrangerait rien, dit l'officier. Il fait si chaud ici que le soleil ferait évaporer l'eau avant qu'elle ait fait aucun bien au sol, qui resterait sec et durci. »

« Mais les nuits sont fraîches. Pourquoi ne pas pomper et irriguer la nuit, où l'eau aurait le temps d'entrer dans le sol? Vraiment ces gens devraient pouvoir cultiver de quoi manger. Il doit y avoir moyen s'il y a de l'eau sous la surface du sol. »

Lorsqu'au retour il rencontra sur le bateau le roi Ibn Séoud d'Arabie, Roosevelt lui dit qu'à son avis on pourrait trouver des sociétés américaines pour aider à irriguer le désert.

Les yeux vides, l'air indifférent, le roi répondit : « Je suis vieux, je n'entends rien à l'agriculture. Peut-être mon neveu s'y intéressera-t-il quand il me succédera. »

« Et pourtant, ajouta le président lorsqu'il me raconta cette histoire, il y a du vrai dans cette idée. Pourquoi le Proche-Orient est-il si instable? Parce que les gens y sont si pauvres. Ils n'ont pas de quoi manger. Ils n'ont pas de quoi s'occuper de façon normale. Ils ont besoin de ravitaillement, et ils ont besoin d'en trouver chez eux. Cela seul, à mon avis, ferait plus que rien d'autre pour diminuer les risques d'explosion dans ces régions. Voyez ce que les Juifs ont fait en Palestine. Ils ne cessent d'inventer de nouveaux procédés pour exploiter le désert. »

Il s'arrêta pour réfléchir, puis continua : « Quand je ne serai plus président et que cette sacrée guerre sera finie, je crois que nous irons en Proche-Orient avec Eleanor, pour voir si l'on peut y monter une entreprise comme le système du bassin du Tennessee et faire vraiment quelque chose de ce pays. Ça m'intéresserait beaucoup. »

« Vous n'avez que trop à faire ici », répondis-je.

« Mais je ne serai pas toujours président. Et je ne connais personne qui ait autant besoin d'aide que les gens du Proche-Orient. »

CHANT FUNÈBRE AU JOUR DE PAIX

par VICTOR-MICHEL SAGER.

à la mémoire de François Vernet,
mort à Dachau le 26 mars 1945.

Vous avez délaissé le souci de ces dates futiles
Il n'est ni paix ni guerre en un monde détruit

Pour les morts déchirés aux ongles des bourreaux
Il n'est plus rien

Ils ne sont plus

★

Plante ductile du regret

Le sang dur
Et rongé des pierres de tes bras
L'orage de tes mains s'abattaient sur les roseaux
Sur les vasques de la mer
Fragile ensorcelée
Aux routes du regard

Tes hanches riant les colombes du vent
La neige était si douce
Et tes yeux pleins de fleurs
Qu'il fallait un anneau pour te rendre invisible
La lumière la plus blanche
Aux genoux de la montagne
Attendre n'est qu'un pas dans la nuit
Fléchissait sous ton fardeau

Aux cheveux de ta course Atalante
Haletait un lambeau de victoire
Tu fus la force parmi nous
La grâce sans appel
Aux vallées des vivants

Sur la terrasse du matin
Le vent nous dit que tu es mort
Et la terre méprise nos pas

★

Laissez, ô jour, un souffle s'apaiser entre le jour et nous, et le sel de l'absence éteindre cette aurore. Le soleil fait éclore un monde sans hier — Laissez, laissez la main du vent sans gloire sur nos yeux, puis je regarderai la lèvre de ce jour. Déjà chargé de plaies, déjà couvert de sang, le plus nouveau des mondes est sans corps pour nous. Nous ne pouvons pas croire; ni la paix ni l'absence, ô mort, ne sont à notre nuit — Mais aujourd'hui pour voir il faut vouloir le jour : vivre les yeux ouverts au chevet de ce monde un malheur plus pesant que nos cris — Jusqu'au sommet de la lumière, au fond des sources de la paix.

LES DIFFICULTÉS DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE HEGEL

(Première partie)

par ALAIN.

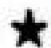
Le 24 *août* 1943. — Me voilà maintenant dans la phénoménologie de Hegel. Je guettais cet instant; car, essayant de construire Hegel, j'avais dû reconstituer cet ouvrage d'après les notes de Véra et je l'avais deviné essentiel. C'est une œuvre de philosophie directe; l'auteur fait un monologue où il décrit sa propre conscience. La difficulté est alors à son plus haut point. Heureusement j'ai souvent éprouvé que l'extrême difficulté de Hegel fait paraître par elle-même une lumière très précieuse, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Donc il part de la perception et la décrit, rassemblant tous les paradoxes des philosophes sur cette apparente clarté de la perception immédiate. Ainsi s'élance une dialectique presque sans paroles; car tout ici est intuition. Ce qui s'introduit dans cette apparence toute tranquille, c'est le terrible être de Parménide, qui est partout et vivifie même notre pensée paresseuse. Car l'Etre ne reste pas tranquille; il nie tout ce qui n'est pas lui et effectue ainsi un retour de réflexion qui le menace lui-même; car, s'il n'est que lui, il diminue et se resserre, étant forcé de prononcer que tout ce non-être est l'Univers, ce qui chasse l'Etre dans la conscience, attendu que moi je suis premièrement et rien ne peut me détruire. De ce que l'Etre est, il s'ensuit naturellement que le non-Etre est! Comment penser cela? C'est ce que la perception fait, car elle suppose un objet qui porte les propriétés; dans tout cela, rien n'est, car ce n'est que l'apparence; ce n'est pas vrai, et cette autre forme est terrible aussi, car ce qui n'est pas vrai n'est pas. La substance comme voulait Spinoza n'est pas

peu! Elle est totalement et absolument; et nous revenons au point de départ, l'Etre envahit notre être. Ce qu'il faut comprendre ici, c'est que ce travail dialectique élabore et présente deux apparences réelles, qui sont l'Espace et le Temps, et qui, comme on sait, se construisent de contradictions; car elles ne sont pas; et ils sont tout. Ce sont donc des apparences indéniables et vides dont nous sommes partout et toujours accompagnés; et l'amertume de nos pensées commence ici, comme on voit dans saint Augustin. Car le Temps, par exemple, est un mode du non-être; passé, avenir n'existent pas; et le présent tombe aussitôt au passé, et l'avenir au présent, tel est le changement d'un homme qui pense, quoi qu'il pense; et cette sujétion de tout objet possible au Temps (car l'Etre prétend durer toujours!) est la perception même, ou l'existence comme telle de l'Univers.

Ceux qui trouveront ces difficultés peu naturelles voudront bien considérer que la puissance de tout l'univers dans une conscience est un très grand paradoxe. Ainsi l'état naturel de la conscience n'est ni tranquille ni stable, mais essentiellement un commencement d'anxiété et d'indignation. Car je n'ai nullement demandé ce poste de Dieu et je ne puis le rejeter de moi; car c'est tout moi. Et c'est pourquoi ce grand univers frémit et vit devant moi, offrant une immense surface de diversités qui brisent ma faible unité, mais la soutiennent aussi; car tous ces contraires sont mon être. La pensée, a dit Hegel, est ce qui porte la contradiction. Or, cela, tout philosophe l'a connu et exprimé d'une manière ou de l'autre; car le scepticisme ne cesse de parler dans une conscience. Ce qu'il y a de beau dans Hegel, c'est qu'on y trouve toute la philosophie. Ainsi ce commencement devait être obscur, comme il est. Le phénomène de la conscience est une apparence impossible. Vainement niée, et Hegel le dit, en empruntant le langage le plus ordinaire. La pensée du moi étourdit toujours un peu. Que suis-je? Et suis-je? Suis-je substance? Serai-je? Ai-je commencé? Nous voilà partis avec toute la charge philosophique et avec la menace d'être immortels. On voit que cet ouvrage est bien le centre et le commencement de tout. celui qui voudrait ignorer cela et suivre une ou deux contradictions sans remarquer qu'il en laisse une infinité devant lui et derrière lui, celui-là serait imprudent; il ne pourrait garder la paix dans sa propre pensée; en un mot

ce serait un homme comme tous les autres. Hegel ne cesse de penser; Descartes, Kant et les autres essayent d'oublier les mille problèmes en en développant un seul. Par exemple, Kant est merveilleux sur l'Espace et le Temps. Pourquoi? Parce qu'il achève pour ainsi dire l'incomplet de ces formes, et parce qu'il sait bien qu'il reste à dire. Mais il a du moins saisi l'unité du Je Pense. C'est pourquoi il a pu légiférer hardiment pour la république intérieure, et de là vient cette pureté que l'on respire dans Kant. Ici je mets un terme et vais me reposer sur des pensées plus faciles.

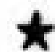
Quelqu'un recherchait hier qui m'avait pu conduire à lire Hegel; mais auparavant il voulait savoir qui m'avait conduit à étudier Auguste Comte. Deux questions auxquelles je n'ai pas répondu; mais surtout au sujet de Comte, j'ai trouvé comme une lacune dans mes souvenirs, ce qui m'a bien étonné. Certainement l'occasion vint notamment de ce que Comte se trouva dans le programme de l'agrégation des filles. C'est alors que j'achetai les dix volumes que j'ai encore, et c'était vers 1900 et avant 1910. Pour Hegel, Lagneau, comme je l'ai déjà dit, n'y fut pour rien; Hamelin y fut pour quelque chose; et ce fut Herr qui me lança par là, et me donna le courage. Je ne veux pas dire que son article de l'Encyclopédie m'éclaira, car il n'en fut rien. Et en revanche, Herr me découvrit un grand secret; c'est que, dans la dialectique hégélienne, le passage d'un terme à un autre se fait toujours par une inspiration poétique. C'est Herr aussi qui m'approuva quand je me lançai dans un cours sur Hegel. Au vrai ce ne fut qu'une table des matières, et cela est arrivé à d'autres. Je conclus qu'il y a bien du hasard dans les lectures. (« Ne dites jamais hasard, dit l'abbé Pirard, dites toujours la Providence »), et justement la Providence a rassemblé devant moi des livres comme saint Augustin et mon propre livre, *Les Aventures du Cœur,* qui me préparaient à vouloir relire Hegel.



Il faut que je revienne à Hegel. Car, ayant continué de lire la suite, j'ai aperçu la confirmation de mon commentaire, et j'ai reconnu des notions très importantes et très difficiles. Je veux dire seulement le principal. On aura retenu que l'Espace et le Temps sont des êtres vides qui ne cessent d'échanger leur être et leur non-être. Retenons

cela. Il s'agit maintenant de continuer cette agitation de la conscience qui ramène à soi ses créations. La création suivante sera une tentative pour donner de l'être à l'Espace et au Temps. Cet être sera la force, et il sera l'occasion des mêmes échanges. La force ne cessera jamais d'être privée de son être et sera essentiellement en rapport d'opposition avec son Autre ou son semblable, d'où encore une fois on voudra faire de cette opposition l'objet, c'est-à-dire un rapport de forces. Or ce rapport lui-même sera maintenu au rang d'objet et sera la même chose que la loi. Les forces ne peuvent rester à l'état d'indifférence; mais chacune a son contraire en face d'elle, et cette corrélation règle les hypothèses que nous nommons lois. Ici, j'entrevois ce qui reste un mystère dans la physique de la *Philosophie de la Nature*, c'est-à-dire que les lois comme l'attraction, les deux électricités, positive et négative, sont des lois de l'entendement, que nous ne pouvons ni poser absolument ni non plus rejeter. En somme, la loi de nos idées est la loi des choses, entendez que nous ne pouvons penser autrement. Ce qui fait que la déduction des lois naturelles serait faite. Evidemment, c'est beaucoup dire. Mais, suivant la réflexion ici exposée, on aperçoit que ce n'est pas arbitrairement, mais par corrélation essentielle, qu'une force suppose son opposée, que le positif suppose le négatif, et que cette opposition fait la réalité de l'univers, enfin, pour tout dire, la matière elle-même! Je mets ici un point d'exclamation pour exprimer la stupeur des consciences. Comment? On déduirait alors la matière? Cela a été fait par le très modeste Descartes, qui dit dans ses *Principes* qu'il va rechercher quelle sorte de mouvement il doit supposer dans la matière, *en considérant seulement la perfection divine;* ce sont ses propres termes. Il sait ce que c'est que la matière (inertie, conservation, etc...), il le sait *de par Dieu.* J'ai déjà rencontré cette idée audacieuse. Essayons de comprendre qu'elle est naturelle. Un autre exemple de Hegel est fourni par le crime et la punition, qui sont aussi des corrélatifs dès que la conscience fait de la faute un être; cette idée se comporte comme la force; elle s'oppose à son Autre; elle n'est réelle que par sa corrélation à son opposée. Je vois bien que Hegel retrouve ici les idées essentielles de sa *Philosophie du Droit;* je vois bien que la négation du crime s'opère absolument quand le crime est rejeté à l'existence objective, à une nécessité de

la nature. Et enfin qu'il faut apercevoir que cette négation se heurte à la punition, qui est alors une sorte d'exigence interne dans le crime, la loi du crime. Idée de première grandeur que j'avais abordée par d'autres chemins, car il est hardi de passer de la dialectique des forces à la dialectique des choses morales. Mais comment faire autrement? Nous sommes tenus de penser. Et c'est certainement une grande idée (elle est de Platon) que la punition est la loi du criminel, et qu'il veut la punition comme étant son droit! Nous voilà nageant dans Hegel, et tenus de sauver l'Esprit. Il n'est pas dit que ce sera facile. Mais comme on voit bien que toutes les bêtises se tiennent! Et que Spencer, qui démontre l'instabilité des forces, sera l'homme des droits de l'homme et l'Ami du Droit, sans y avoir du tout pensé. Je puis m'arrêter ici, à ce passage qui va nous conduire à la conscience de soi.



La conscience la plus timide ne peut manquer de reconnaître, par l'unité originairement synthétique, qu'elle a toujours été conscience de soi. Elle se jette là comme en son être, et repousse tout le reste. Cette séparation est une médiation qui elle-même pose comme opposé son semblable (une autre conscience de soi), et reconnaît qu'elle n'est pas, mais elle paraît. Chacun reconnaîtra ici sa propre pensée et la séparation des moi. Ici se trouve l'origine du phénomène. Car cette réflexion se trouve en présence d'une apparence qui certainement découvre un être, *une chose en soi;* notons encore cette notion. Il est clair qu'elle est corrélative au phénomène; on reconnaît les créations kantiennes, le phénomène et la chose en soi, que Kant nomme le noumène (on ne voit pas aisément pourquoi ce nom, mais on finit par le savoir en y regardant bien). En somme, c'est l'entendement qui pose la chose en soi, et d'autant mieux qu'il serre de plus près le phénomène. C'est ainsi qu'on voit naître les diverses philosophies, chacune avec son esprit propre, avec ses lumières, avec ses partis pris. « J'admets tout Kant, moins le noumène », disait un homme qui n'était pourtant pas sot; c'était F. Rauh. C'était admettre Kant moins Kant, car rien n'est plus kantien que le couple phénomène-noumène. Que faire ici? Je pense qu'il faut passer, après un moment de sérieuse attention; on ne va pas s'anéantir pour

Kant. On comprend donc l'ingratitude des philosophes; il faut la pardonner et l'oublier, car l'histoire de l'Esprit nous attend. Nous ne pouvons être fraternel dans notre méditation, car il s'agit d'apporter quelque chose à l'histoire de l'humanité.

Ainsi nous voilà en présence de nos semblables, c'est-à-dire des autres consciences de soi. Nous allons à une Monadologie. Qu'y a-t-il au dehors? Des consciences. Mais alors va se présenter une diversité faite de scrupules, et cela va ressembler mieux au monde que le rêve de Leibniz. Nous sommes revenus au mouvement de la perception, qui cherche ce que peut être la matière, et trouve ainsi les éléments. Mais, à présent, quel changement va résulter de la conscience de soi? C'est que, dans sa retraite invincible, cette conscience invente un être et des propriétés. Cette réflexion est plus immédiate encore que la perception. Cette vision du monde est une vision de forces et ces forces, comme nous l'avons compris, apparaissent deux à deux et opposées, ce qui donne une meilleure étoffe au monde que les éléments. Pourquoi? Parce que les éléments sont à l'état de liberté et d'indifférence (les atomes, etc.) au lieu que les forces sont en elles-mêmes des lois. Les exemples sont alors obscurs, il faut pourtant les citer. Il y a deux électricités; il y a l'acide et la base. Nous trouvons ces choses parce que nous les avions d'avance. D'où la notion d'*a priori,* inévitable dans la philosophie. Il n'y a rien là de plus étonnant que la triple et nécessaire position du Temps, passé, présent, avenir, ou bien que les dimensions de l'espace; ou les corrélations droite et gauche, haut et bas. La signature de l'Esprit est dans tout cela. Et comme on a dit : « Nous pensons toujours avec l'Esprit ». Telle est la réponse raisonnable aux critiques des idées innées. Et toute notre affaire, si nous pouvons, est de bien dire ce que c'est que penser, comprendre, et cætera. Même, en remarquant que dans son isolement la conscience de soi reconnaît ces formes comme siennes, on voit paraître la Psychologie, attendue et décevante. Mais un autre personnage présenté dans Hegel, et dont l'entrée n'était pas attendue, c'est la vie. La vie c'est l'organisme, et ici les difficultés de notre auteur sont réellement effrayantes. Pourtant, regardons encore une fois comment la conscience contient maintenant son propre tout, qui est un monde. Ce tout est vivant, c'est-à-dire que les parties sont réciproquement fin

et moyen. Sans cette pensée nous ne refermerions pas le tout sur lui-même. Comme il faut ici commencer par la fin, on voit comment la cause est fin. Et toute la finalité est alors constituée, non pas sans obscurité. Mais que cette revue est belle, qui fait surgir toutes nos pensées!

A présent, il faut développer l'organique. L'organique est tout dans toutes ses parties. La loi organique consiste dans cette dépendance. D'où aussitôt notre conscience et les consciences-objets reçoivent une autre réalité encore mieux fondée que celle des corps physiques. Des forces, des lois, des pensées qui sont des choses, voilà le contenu de la Nature, qui s'anime toute et devient un vivant énorme, comme Aristote disait. Ici sont les racines de la spécification, car les êtres singuliers ne vont plus cesser de se multiplier, puisque chaque conscience est le sujet du même devenir qui a transformé la mienne et toute la nature. Je me propose de montrer que cette philosophie est naturelle, et qu'en elle consiste le développement de l'Esprit. Je note cette formule, opposée par Hegel à Schelling : « Il y a une histoire de l'Esprit ,mais non pas une histoire de la Nature! » Hegel, dans la *Phénoménologie,* marche sur ses propres traces et cherche à s'expliquer sa philosophie de la Nature, si énigmatique. Cette philosophie n'est nullement une histoire. Mais elle est une suite d'illuminations sur les parties qui reflètent un morceau de dialectique, l'aimant avec ses deux pôles, l'électricité, la chimie, etc... Et c'est ce travail de prophète qui a fait dire que la Philosophie de la Nature était la partie honteuse du système de Hegel. Tout mon commentaire est pour montrer que cette critique est injuste. Ici, je comprends à peu près ce qu'a dû penser Lagneau de ces choses; il s'est peut-être dit : « Que m'importe ce Prussien? Je n'ai pas charge de réhabiliter l'esprit allemand! » Eh bien! moi, je me donne cette charge et je trouve que c'est bien lourd, mais c'est honorable. Car ce *miroir brisé,* disait Hegel, nous est donné; c'est là que nous devons retrouver nous-mêmes et nos semblables (les animaux sont imparfaitement nos semblables), enfin les dieux et Dieu. Ce poème est beau, démuni de preuves, comme il est. Notre sentiment de la Nature est tel aussi; il me semble que nous décrivons bien l'homme et l'humanité, et cela nous importe.

Après l'analyse de l'organique, vient le tableau de l'entendement tel qu'il devrait être, car il est un devoir d'être. Notre

premier devoir envers la vérité est un devoir d'entendement. L'entendement ne nous est pas donné pour avoir un certain contenu, mais plutôt pour avoir une certaine forme. Il s'agit de bien penser, et par bien penser nous penserons peut-être le vrai. Cette vérité se montre maintenant partout. Terminons ici ce que nous avons à dire de la *Raison observante*. Mais il y a aussi la *Raison opérante*, qui a pour tâche de changer l'expérience, et qui cherche ses postulats généreux.

★

C'est ici que se place l'admirable opposition du maître et de l'esclave. Il s'y trouve des degrés. D'abord la reconnaissance. On n'est pas longtemps à reconnaître un géomètre. Voilà mon semblable. Je peux être plus longtemps à reconnaître mon semblable dans un criminel, dans un fanatique; mais il le faut, car il faut faire la société des hommes, l'égalité, la paix, choses qui ne sont point et que nous attendons. La reconnaissance du semblable est suivie d'un moment inattendu, c'est le combat. La première idée est d'éprouver ce semblable, donc de le provoquer à mettre sa vie en jeu. Celui qui n'a pas mis sa vie en jeu pour la liberté ne connaît pas la liberté et n'en est pas digne. Voilà un des sommets de Hegel; voilà qui a fait dire qu'il aimait la guerre. La guerre? Il la veut à sa place, c'est-à-dire quand la reconnaissance n'est pas faite, quand les sociétés refusent d'être en société. Il faut les coloniser. Et de là résultent deux conditions, celle du maître et celle de l'esclave, car il faut un vainqueur et un vaincu. Et il faut maintenant suivre l'action réciproque entre ces deux termes. La situation de l'esclave ne paraît pas la meilleure; mais ce n'est qu'une apparence. L'esclave s'empare de son Etre par le travail; il se forme à agir et à vouloir. Il apprend. Il connaît mieux son maître que son maître ne connaît son esclave. Le maître oublie son rôle d'homme et le confie à son homme, ainsi parlent les militaires; et la guerre illustre ces réactions qui vont à réaliser l'égalité, toujours supposée après la reconnaissance. Voilà la civilisation en marche et un beau tracé de l'Histoire de l'Esprit. C'est même absolument l'Idée de l'histoire.

On voit comment nous l'oublions profondément, cette idée; et ici se montre le Stoïcien, remarquable comme citoyen, comme fraternel et comme pieux. Hegel reproche au Stoïcien

une vertu purement formelle. Il dit la même chose de Kant. Et, en effet, le devoir ici et là n'est qu'une négation héroïque qui ne s'occupe pas assez de la matière de l'action; il est clair que l'Utilitaire est, en un sens, plus près de l'humain; mais il y manque l'obligation.

Il faut insister sur les caractéristiques du Scepticisme, qui est une autre direction du Stoïcisme. Le Stoïcisme maintient sa connaissance de Dieu comme Raison, et même celle du Monde comme Raison; pensez aux arguments stoïciens : rien n'est plus parfait que le Monde, donc le Monde est Raison. Au contraire, le Scepticisme ruine de toute façon cette connaissance, et s'enivre en quelque sorte de son doute, recommencé à propos de chaque chose. Il est donc divisé à l'intérieur de lui-même, et là est l'origine de la Conscience Malheureuse (la conscience juive; la conscience chrétienne). C'est une importante invention de l'Hégélianisme. Toute la philosophie moderne consiste en une réflexion sur le doute et sur l'incrédulité; cette vue va très loin. Descartes est un homme qui se refuse à être malheureux. Pascal est malheureux presque sans le savoir; il le découvre par moments, et alors il se trouve saisi par le malheur. On voit bien que le remède est le cartésianisme, et que Pascal ne l'a pas trouvé, mais bien une sorte de consolation dans le malheur comme mérité (ceux qui cherchent en gémissant...). Et c'est ainsi que l'Histoire de l'Esprit se continue.

Le combat maître et esclave est un épisode de la conscience malheureuse. Ici, notons une analyse des croisades qui est fulgurante. La conscience malheureuse va au sépulcre chercher son Dieu; or le sépulcre est lui-même négation. Et Hegel fait remarquer qu'à partir des croisades l'esprit moderne a trouvé la confiance en lui-même, et la renonciation au malheur, qui sont de grands pas dans la Raison. Remarquons que la tradition, en cela profondément raisonnable, fait remonter aux croisades toute la noblesse. J'ajoute encore ceci : c'est que la dialectique des croisés se continue. Car la République des droits, le Syndicalisme, ce sont encore des sépulcres vides, où nous allons à grand'peine chercher consolation, c'est-à-dire justice. Ce qui confirme que l'Histoire de l'Esprit se continue. On peut se faire une juste idée de l'esprit hégélien; car cette suite dialectique est plus abstraite comme il convient, et presque universelle (pour toute la Terre), et nous voilà précisément à la raison, c'est-à-dire

à la conscience se posant hors d'elle-même et universellement, comme notre seul espoir. Ici, un temps d'arrêt est nécessaire, car nous venons d'achever le tableau de la Raison opérante (secours mutuels, hygiène, aumône, etc.).



On voit donc qu'il est question d'une Histoire de l'Esprit ou, comme nous disons, d'une Histoire de la Civilisation, histoire lumineuse, même en ce résumé; on voit les consciences courir. Seulement Hegel, au lieu de décrire, explique les hésitations, les scrupules, les actions vaines, toute la destinée des moralistes modernes, par une dialectique tirée de la notion de conscience de soi universelle. Il faut examiner ce départ, en vue de comprendre au mieux toute la dialectique hégélienne. N'oublions pas que tout se passe dans les consciences. Le départ est en ceci que chacun pose en face de soi une autre conscience de soi qui procède selon la Raison; il part de ce respect du semblable; il cherche quel est l'idéal commun à lui-même et à son semblable. C'est évidemment la Raison qui est l'idéal, et qui est aussi la loi obligatoire (Respecte en ton semblable la Raison, etc...). A partir de là, il n'y a plus de méprises, et Hegel les analyse, critiquant sans pitié le mouvement moraliste et religieux de son temps. Il se moque d'abord des *Brigands* de Schiller. Il montre comment ces jeunes gens, attaquant à fond le principe de l'ordre et la commune morale, vont ainsi contre leur propre idéal, et ainsi doutent d'eux-mêmes. Mais pourquoi? Revenons à la dialectique. Une conscience de soi pose son semblable comme objet. Elle ne peut manquer de respecter soit l'individu, soit la société, soit l'Etat; tout cela ensemble, universalité et unité; en un mot, les pouvoirs. Dès lors l'honorable Brigand ne fait plus que des fautes. Il organise lui-même un état meilleur. Bref, il se contredit; il ne peut soutenir sa situation; il la prend de trop haut. C'est de même que les pacifistes d'aujourd'hui n'ont pas assez de souci de bien comprendre le guerrier, qui est leur semblable, et le tyran, qui est leur semblable. Ainsi, les *Brigands*, ces hardis réformateurs, mûrissent mal. Ils se trouvent sans courage et sans doctrine. Il est très vrai que la conscience de soi universelle doit légiférer pour tous ses semblables; mais il s'agit de ne pas se tromper, et de ne pas négliger ce puissant Médiateur qu'est l'Etat. Ici est éclairée

la conscience du réformateur. Le remède est d'entrer dans l'Esprit, qui est universel, et de collaborer à l'Histoire de l'Esprit. Reconnaître les maîtres et reconnaître les esclaves, les honorer tous; et il faut s'y mettre tout de suite. Par exemple, il est commun qu'on haïsse le roi; il faudrait, conformément à la *philosophie de l'esprit,* comprendre que l'Etat n'est rien sans un Je veux; en somme, respecter les conditions réelles de l'action raisonnable. Charles Moor, le Brigand, à la fin se livre à la police. Hegel termine son premier volume par ce pamphlet politique. Cet examen de conscience est assez amer. Hegel fut un homme courageux. J'ai omis de signaler une analyse qu'il donne des erreurs voisines de la psychologie, notamment la Physiognomonie et la Chiromancie; l'analyse de la main comme instrument d'action, et pour ainsi dire visage de l'action, est admirable; ce sont des méprises concernant l'union de l'âme et du corps. Je pense au Congrès de Genève, où tous tombèrent dans une confusion fâcheuse sur le sujet du Parallélisme (communication de Bergson).



Je ne veux pas me perdre dans ce détail. Je n'en suis pas encore là. Ce qui m'intéresse c'est le mouvement de cette dialectique qui est sans doute le comble de l'audace. Il faut se rendre compte que la succession de nos idées, dans les instants de pensée sérieuse, est toujours régie par la loi suprême de nos hypothèses. Par exemple, si nous avons compris l'unité comme loi de nos pensées, nous ne pouvons faire autrement que l'appliquer aux *objets en soi* que nous supposons hors de nous. Cela se fait par des raisonnements plus ou moins réguliers, mais nous pouvons savoir que tout est réglé d'avance et que nous tomberons sur notre semblable, quand même il s'agirait d'atomes, d'où la *monade,* qui n'est pleine d'obscurité que par la compression de la catégorie de l'unité, qui resserre toutes les différences de façon à ne rien perdre des variétés de la nature.

Ce qui est aussi à considérer, c'est que nous ne cessons jamais de reconnaître notre semblable; et nous n'attendons pas pour cela de grandes et éclatantes preuves, comme une démonstration, ou la belle réponse d'un disciple, mais au contraire nous nous attachons à des signes bien plus faibles, et que nous voulons interpréter au mieux; c'est en cela

que consiste la fraternité; elle nous est si douce que nous ne nous arrêtons pas aux doux animaux domestiques et que nous cherchons souvent à en apprivoiser d'autres; en cela nous cherchons toujours ce qu'ils pensent. Mais comment s'arrêter? Le monde est plein de signes, même d'une supériorité sur nous. De là est venue la religion des animaux, lesquels ressemblent, en effet, à des dieux, les uns fraternels, les autres étrangers. On a fait des dieux de tout. Bien aisément les rochers offrent des traits du visage humain. A plus forte raison quand un artiste a tenté d'exprimer par une statue quelque sentiment bien humain, aussitôt nous rendons un culte à l'idole, marquant le respect par le silence et l'immobilité, et, sans le sentir, par la majesté de nos propres signes; et je veux bien que ce soit des illusions de notre imagination; mais que veux-je prouver? Que l'action de reconnaître l'esprit dans la nature est naturelle en nous; et l'esprit dans la nature, c'est notre ressemblant. Nous cherchons à nous voir dans ce Miroir Brisé (c'est l'expression même de Hegel). Bref, nous rendons la vie à cet univers, ce qui fait que nous l'aimons, même étranger et terrible, par exemple un glacier, un torrent, la mer. Lors donc que Hegel nous invite à composer une nature au delà des apparences, nous voyons bien qu'il n'est pas insensé de le suivre, et que son sentier est la marque de mille pieds humains. Au reste, nous gardons le doute et la retenue. Nous le devons, c'est le refuge de l'esprit. Et la poésie nous l'enseigne en façonnant notre bouche et nos gestes selon un modèle. *Homo homini deus*, comme dit Spinoza. Je crois qu'il faut s'en tenir à ce bel axiome et l'enseigner partout et le pratiquer dans toutes nos actions. Nous ne manquons pas de choses à faire, sans compter que nous avons à former l'Esprit Public, qui est fait de suppositions comme celles dont j'ai donné l'exemple. Un homme qui ne tombe jamais dans des excès d'humanité n'est pas tout à fait un homme. En ce sens la lecture de Hegel est entièrement bonne, surtout si nous pensons qu'il est si bien allemand et néanmoins si bien à nous.

(à suivre).

PRÉSENCE D'ESPRIT

(fin) (1)

par MARTIN ARMSTRONG.
(traduit de l'anglais par Raymonde Asselin.)

Par une belle après-midi, Mr. et Mrs. Pellett quittèrent Tilbury sur un paquebot de quatorze mille tonnes et commencèrent à descendre la Tamise. Déjà, pendant qu'il parcourait le pont avec sa femme, en contemplant le fouillis charmant et noirci par la fumée des petits appontements, des petites maisons, des petits entrepôts, et, parfois, quelque clocher d'église qui glissait devant eux, en contemplant le paysage qui retournait lentement vers ce Londres que Mr. et Mrs. Pellett venaient de laisser derrière eux, Mr. Pellett sentit que Spoffin, Palimpsest et La Presto n'étaient plus maintenant qu'un rêve désagréable et un peu trop vivace. De toute façon, et où qu'ils fussent, Mr. Pellett les quittait; or, privés de leur créateur comme des fleurs coupées de la plante nourricière, ils ne dureraient guère plus d'un ou deux jours. Il était si résolu à ne pas croire à la Presto qu'il n'avait laissé aucune instruction à son sujet et l'avait simplement abandonnée — en admettant qu'il y eût quelque chose à abandonner — sur la pelouse, devant la fenêtre du salon.

Vers six heures, Mrs. Pellett se retira dans la cabine pour procéder au déballage et Mr. Pellett se mit à la recherche du fumoir. Il envisageait avec plaisir de prendre un whisky-soda et un cigare avant d'aller s'habiller pour le dîner. Le fumoir paraissait vide, mais, après s'être dirigé vers une sonnette, d'un pas légèrement chancelant, et l'avoir fait retentir, Mr. Pellett aperçut à l'autre bout de la pièce, émergeant d'un fauteuil qui lui tournait le dos, quelque chose qui appartenait certainement à un être humain, un crâne

(1) Voir *Mercure de France*, 1er août 1947.

rose et chauve comme le sommet d'un œuf de Pâques et frangé de gris dans sa partie inférieure. Mr. Pellett s'enfonça dans un siège confortable, prit un illustré : et, peu de temps après, un steward vint prendre la commande et lui apporta aussitôt son whisky-soda. Pendant à peu près vingt minutes, Mr. Pellett lut, fuma et savoura son whisky-soda. Puis, après avoir consulté sa montre, il jeta un coup d'œil vers la porte. Mais la porte était invisible. Elle était dissimulée par une grande silhouette corpulente; cette silhouette appartenait à un monsieur entre deux âges vêtu d'une jaquette, de pantalons gris, de guêtres blanches, et pourvu d'une grosse figure, charnue et soigneusement rasée. Le monsieur qui, selon toute apparence, s'était arrêté entre la chaise qu'il venait de quitter et la porte du fumoir, regardait fixement Mr. Pellett. Mais Mr. Pellett l'ignora, et le regarda fixement en passant devant lui comme s'il avait contemplé quelque fresque représentant un groupe d'indigènes dans une plantation de thé cinghalaise, mais il exhala en même temps un énorme nuage de fumée, essayant ainsi, comme la seiche, d'aveugler la personne qui l'observait, car cette personne était incontestablement Mr. Muggleton Spoffin. Mais ce fut en vain. Tout en plissant son front rose d'un air mi-intrigué, mi-agressif, Mr. Spoffin s'avança à travers l'écran de fumée jusqu'à moins d'un mètre de la chaise de Mr. Pellett.

« Mr. Cockerel, n'est-ce pas », dit-il d'un air menaçant.

La terreur habilement dissimulée de Mr. Pellett se changea aussitôt en indignation. Il était furieux, non seulement de la façon dont Mr. Spoffin se cramponnait à la réalité, mais aussi de l'impertinence badine avec laquelle il traitait son nom. Pellett! Cockerel! Cet individu était insupportable. La fureur de Mr. Pellett devait se révéler ensuite comme un moyen de salut : elle lui permit d'affronter hardiment cette nouvelle crise. Loin de perdre la tête, il la secoua. « Non, monsieur », dit-il. « Non, je ne m'appelle pas Cockerel. Vous n'y êtes pas du tout. »

Mais cette réponse ne fit qu'accroître l'agressivité de Mr. Spoffin.

« Allons donc, monsieur! » dit-il, « n'essayez pas de me raconter que vous ne me connaissez pas. Vous êtes entré de force chez moi il n'y a pas plus de quatre jours; et puis, lorsqu'on vous a enfermé dans le bureau... »

Mais, pendant que Mr. Spoffin parlait, Mr. Pellett avait

sorti de sa poche une paire de lunettes à monture de corne dont il se ' rvait parfois pour lire; après quoi, d'un mouvement magistral, il les planta brusquement sur son nez et fixa Mr. Spoffin avec colère. « Je ne comprends absolument rien à ce que vous racontez, cher monsieur », dit-il. Je ne vous ai jamais vu de ma vie. »

Mr. Spoffin se troubla. Comme il arrive fréquemment, les lunettes changeaient beaucoup Mr. Pellett, et cette modification, jointe au fait qu'il venait de refuser le nom de Cockerel et de nier formellement toute relation avec son interlocuteur, avait ébranlé l'assurance de Mr. Spoffin. Y avait-il erreur? Evidemment non. « Bien que vous refusiez de reconnaître le nom de Cockerel, vous vous rappelez peut-être celui de Spoffin... Muggleton Spoffin, monsieur », dit-il.

Mr. Pellett fut à la hauteur de la situation : il se mit à rire bruyamment et se tapa sur les cuisses. « Ah! je vois », dit-il. « C'est une plaisanterie. Je dois pourtant reconnaître que je ne la comprends pas encore tout à fait. » Il se remit à rire. « Spoffin! » ajouta-t-il d'un air ravi. « Quelle trouvaille! En tout cas, ce n'est pas à la portée de tout le monde d'inventer des noms aussi ridicules, monsieur. »

Une fois encore, Mr. Pellett répéta joyeusement le nom et, une fois encore, il éclata de rire. Puis, comme s'il venait de remarquer le sérieux de Mr. Spoffin, Mr. Pellett s'arrêta. « Ferais-je erreur? » demanda-t-il avec stupéfaction. « Dois-je comprendre que ce nom de Spoffin existe vraiment? »

Mr. Spoffin inclina sèchement la tête. « Spoffin, monsieur... Muggleton Spoffin... c'est mon nom, un nom très ancien et très honorable.

Mr. Pellett se confondit aussitôt en excuses. « Je suis tout à fait désolé », dit-il. « Je croyais — je vous en donne ma parole d'honneur — que vous plaisantiez. Mais pourquoi supposiez-vous que je connaissais ce nom? »

L'assurance de Mr. Spoffin avait disparu. Il se passa la main sur le front et s'affala dans le siège qui se trouvait à côté de celui de Mr. Pellett. « Excusez mon erreur », dit-il péniblement, « le fait est que je ne suis pas tout à fait dans mon assiette en ce moment. J'ai eu beaucoup de soucis depuis environ un ou deux mois, et, de plus, je suis tourmenté par des rêves, des rêves horribles, depuis quatre nuits. Je rêve sans arrêt d'une tondeuse à gazon automatique. Cela paraît ridicule. Je le sais, mais quand la chose recommence

perpétuellement, il n'y a plus de quoi rire. Cela devient épuisant, Mr. Cockerel, cela devient terrible. »

Mr. Spoffin avait un regard tragique. Grâce à un puissant effort de volonté, Mr. Pellett cacha l'étonnement que lui causait cette nouvelle. Il aurait bien voulu demander le nom de la tondeuse à Mr. Spoffin, mais Mr. Pellett se rendit immédiatement compte qu'il était plus prudent de ne faire aucun commentaire avant d'avoir tiré au clair la portée de cette confession surprenante.

« Je sais bien », dit Mr. Spoffin, « que c'est tout simplement une question de soucis et de surmenage. Ces quelques jours de mer vont certainement me remettre en état, mais, en attendant, je ne suis pas tout à fait dans mon assiette; et voilà probablement pourquoi, à l'instant, quand je vous ai aperçu, je vous ai pris pour... j'avais pourtant bien l'impression... Mais je vois maintenant que je me suis trompé, complètement trompé. C'est une chose qui peut arriver à tout le monde, n'est-ce pas? »

Il souriait d'un air implorant, presque pitoyable, et Mr. Pellett se montra magnanime.

« Oh, naturellement, naturellement! Mais je dois reconnaître que vous m'avez intrigué, M... euh...? »

« Spoffin, Muggleton Spoffin », dit le pauvre homme, tout déconfit qui, affalé dans son fauteuil avait déjà l'air lamentablement dégonflé.

« Spoffin! Merci! » répliqua l'impitoyable Pellett qui feignit de réprimer un sourire involontaire. « Vous comprenez, Mr. Spoffin, j'avais l'impression que vous étiez en train de me faire une farce. »

Ils entamèrent une conversation sur le temps, la situation politique et autres sujets similaires et, lorsque Mr. Pellett se leva en disant qu'il était obligé d'aller s'habiller pour le dîner, Mr. Spoffin l'accompagna.

Dès qu'ils eurent quitté la pièce, une dame entre deux âges vint à leur rencontre. « Je t'ai cherché partout, Zac », dit-elle, « tu vas être en retard pour le dîner. Tu sais bien qu'il te faut toujours trois quarts d'heure pour t'habiller. »

« Chère amie », dit Mr. Spoffin « je te présente Mr. Cockerel. Mr. Cockerel, ma femme. Mais il faut que je vous laisse, sans quoi je serai en retard. » Il descendit précipitamment l'escalier, tandis que Mr. Pellett serrait la main de Mrs. Spoffin.

Mr. Pellett regarda Mrs. Spoffin avec un certain intérêt. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, robuste, bien en chair et épanouie. « Je dois vous dire », expliqua-t-il avec un sourire amer, « que je ne m'appelle pas Cockerel, bien que Mr. Spoffin persiste à me donner ce nom. » Il s'arrêta, jugeant plus sage de garder son vrai nom pour lui.

Un nuage d'anxiété passa sur le front de Mrs. Spoffin. « Surtout, ne faites pas attention aux excentricités de mon mari », dit-elle. « Il est sujet à des hallucinations. Le docteur croit que ce n'est pas très grave. Il a seulement besoin de se reposer et de changer d'air. Demain, il vous appellera peut-être Mr. Pellett et après-demain Mr. Palimpsest. Si cela lui arrivait, je vous en prie, n'y faites pas attention. »

« Bien entendu, bien entendu », dit Mr. Pellett d'une voix apaisante. « Je me doutais bien » — il se donna quelques coups sur le front avec son index — « qu'il y avait quelque chose de dérangé là dedans. Vous pouvez faire confiance à mon tact, Mrs. Spoffin. »

« Et voudriez-vous être assez aimable pour ne pas entamer de conversation avec lui après le dîner. Je tiens beaucoup à ce qu'il joue aux cartes. La conversation l'énerve, mais les cartes le calment. Nous avons toujours joué aux cartes tous les soirs après dîner. Oui, il me bat tous les soirs et cela le calme. »

Mr. Pellett la regarda bouche bée. « Il vous bat? »

Elle approuva de la tête. « Oui, tous les soirs. Il joue très bien aux cartes. »

Un flot de lumière inonda l'esprit de Mr. Pellett, mais il réussit à déguiser son étonnement et prit congé de Mrs. Spoffin en la saluant. Il se dit en descendant allégrement l'escalier que Mr. Spoffin était bien surveillé.

Mais, bien que Mr. Pellett se fût montré à la hauteur des événements, la réapparition de Spoffin l'avait gravement ébranlé; ce soir-là, dans son lit, il vit la situation dans toute son horreur et se demanda en frissonnant d'une terreur abjecte si Palimpsest était aussi sur le bateau. Ce serait effrayant. Mr. Pellett ne se sentait absolument pas capable d'affronter une nouvelle crise à l'heure actuelle. Il se rappela Palimpsest... roux, corpulent et plein d'assurance. Palimpsest serait plus difficile à confondre que ce pauvre prétentieux de Spoffin. Il faudrait que Mr. Pellett soit prudent, très prudent. Il faudrait qu'il porte ses lunettes à mon-

ture de corne pendant tout le reste du voyage. Ses pensées se tournèrent vers la tondeuse à gazon. Il semblait probable — dans ce monde insensé où Mr. Pellett venait de s'égarer, où les probabilités et les possibilités n'avaient aucun rapport avec les claires certitudes de la vie normale — il semblait donc probable que La Presto, qui était une ingénieuse trouvaille personnelle de Mr. Pellett, avait fini par impressionner Mr. Spoffin, et Mr. Pellett comprit qu'il s'était montré mal inspiré en traitant dédaigneusement La Presto. Il fallait la mettre en valeur comme elle le méritait : il fallait en parler, y penser, faire tout son possible pour accroître sa réalité.

Par un heureux hasard, le temps vint au secours de Mr. Pellett. Le lendemain, la mer était mauvaise et Mr. Spoffin ne se montra pas. Mr. Palimpsest non plus. En fait, Mr. Pellett et sa femme, qui avaient le pied marin, étaient à peu près seuls sur le pont et dans les salons. « Cela va te remettre d'aplomb, Roger », dit Mrs. Pellett, et Mr. Pellett, qui venait de chanceler violemment après une brusque embardée du bateau, affirma que c'était déjà en bon chemin. Ce soir-là, il pria pour que le mauvais temps continuât, et le mauvais temps continua. Cela dura jusqu'à Gibraltar. Là seulement, au moment où les Pellett allaient débarquer, Mr. Spoffin fit une brève apparition près de la passerelle : « Au revoir, au revoir, Mr. Pullett », dit-il, la main tendue. Je constate avec regret que vous nous quittez. »

Mr. Pellett serra la main qu'on lui offrait. « Vous allez en Orient? » demanda-t-il, plein d'espoir.

« Non », dit Mr. Spoffin, « à Marseille seulement, et je reviens immédiatement par le train. Permettez-moi de vous donner ma carte. » Il sortit une carte de son portefeuille et ajouta : « J'espère que vous viendrez nous rendre visite. »

Mr. Pellett prit la carte, la glissa dans son gousset et descendit rapidement la passerelle.

Il ne pensa plus à Mr. Spoffin jusqu'à ce que Mrs. Pellett mît la conversation sur lui pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner dans leur hôtel de Gibraltar. « A propos », dit-elle, « quel était cet homme à l'allure bizarre qui t'a parlé lorsque nous avons quitté le bateau? »

Mr. Pellett s'était abstenu de parler de Mr. Spoffin à sa femme et, maintenant qu'il menaçait d'émerger à nouveau, Mr. Pellett le repoussa implacablement : « Oh, un individu

assez ennuyeux qui est venu me parler dans le fumoir. »

« Comment s'appelle-t-il? »

« Comment il s'appelle? J'ai oublié. Quelle importance cela a-t-il? »

« Oh! pas la moindre importance », dit Mrs. Pellett, « mais il avait une si drôle d'allure qu'il m'a vraiment intriguée. Il t'a donné sa carte, tu te rappelles. Donne-la-moi. »

Mr. Pellett glissa à contre-cœur deux doigts dans son gousset et il en sortit une carte. Il y jeta un bref coup d'œil avant de la passer à sa femme et lut : « Mr. Z. Q. Muggleton Spoffin, 13 King's Square. » De mauvaise grâce il tendit le bras au-dessus de la table afin de lui donner la carte.

Mrs. Pellett la prit, l'examina, fronça les sourcils et la lui rendit. « Mais, mon cher Roger, c'est une de tes cartes. L'autre doit être restée dans ta poche. »

Mr. Pellett considéra à nouveau la carte. C'était invraisemblable et inquiétant, mais le fait n'était pas niable : la carte portait maintenant le nom et l'adresse de Mr. Pellett. Il savait que c'était la même carte — comment aurait-ce pu en être une autre? — qu'il venait de regarder un instant auparavant, mais il ne pouvait être question de le dire à sa femme. Il fit donc semblant de chercher encore. « Non », dit-il, « elle n'y est pas. Je l'ai probablement laissée tomber en descendant de la passerelle. »

La question paraissait réglée. Mais, tout en savourant une excellente omelette à la tomate, Mr. Pellett réfléchissait. Cet événement était rassurant en dépit de son apparence inquiétante. Voici quel était le résultat de ses réflexions : il se trouvait en présence de deux hypothèses également vraisemblables mais incompatibles. La carte était-elle celle de Mr. Spoffin ou celle de Mr. Pellett? C'était à lui de choisir, d'accepter une de ces hypothèses et de rejeter l'autre. Naturellement, il choisissait la seconde. En conséquence, la réalité de Mr. Spoffin s'affaiblissait : il n'était même plus assez réel pour avoir une carte de visite. C'était un grand soulagement. A la grande surprise de sa femme, Mr. Pellett entama une interminable dissertation sur les tondeuses à gazon en général et La Presto en particulier.

★

C'était un peu fatigant d'observer Gibraltar à travers des lunettes destinées à la lecture, et Mrs. Pellett, à la fois éton-

née et inquiète de cette étrange fantaisie de son mari, fit de son mieux pour le persuader d'y renoncer. Mais Mr. Pellett insista avec opiniâtreté pour les garder en affirmant que la lumière étincelante du Midi lui fatiguait les yeux; elle ne voulut pas l'ennuyer davantage et se dit que l'insistance de Mr. Pellett devait être un dernier symptôme des troubles qui avaient nécessité leur départ. Sur tous les autres sujets, il raisonnait très normalement et son humeur était excellente. En apprenant qu'il leur faudrait attendre au moins cinq jours avant de prendre le bateau, ils décidèrent de faire une excursion de deux jours à Ronda et le temps passa agréablement jusqu'à l'embarquement.

Dès qu'ils furent à bord, Mr. Pellett entreprit une étude approfondie de la liste des passagers et, après avoir acquis la certitude que les noms de Spoffin et de Palimpsest n'y figuraient pas, il renonça à mettre ses lunettes. Leur paquebot devait faire escale à Southampton; ils décidèrent donc de ne pas aller plus loin et de rentrer chez eux par le train. Grâce au dérivatif que lui avait fourni l'excursion à Ronda, au voyage de retour, calme, agréable et entrecoupé de brefs aperçus sur le Cap Trafalgar ainsi que sur la pittoresque côte du Portugal chère à tout cœur anglais parce qu'elle évoque au premier chef le vin de Porto, grâce à tout cela, Mr. Muggleton Spoffin se réduisait presque à une lubie à moitié oubliée d'une heure pénible, un soir avant dîner, et à une inquiétude passagère au moment de débarquer dans un port lointain. Quant à Palimpsest, ce n'était plus qu'une ombre floue qui hantait vaguement les limbes des choses oubliées. Le paysage anglais, verdoyant et soigné, qui défilait devant les vitres du wagon offrait un spectacle agréable et reposant; aussi lorsque vint l'heure du déjeuner, Mr. et Mrs. Pellett, pleins d'appétit, entreprirent en titubant la traversée du couloir pour se rendre au wagon-restaurant. On leur indiqua une table de quatre personnes qui était encore entièrement libre et ils s'assirent tous les deux à côté de la fenêtre, l'un en face de l'autre. Ils avaient terminé le potage et le poisson et observaient d'un œil approbateur deux assiettes garnies de tranches de mouton rôti que le garçon venait de poser devant eux, lorsque Mr. Pellett tressaillit en s'apercevant qu'on bougeait à côté de lui; il n'avait pas remarqué la venue d'une tierce personne. Au même instant une voix à la fois curieusement et désagréablement familière résonna à son oreille : « Du sel, Mr. Presto? »

Mr. Pellett ne tourna pas la tête : c'était inutile. Il se contenta de suffoquer et d'avaler tout rond une bouchée de mouton rôti; après quoi il répliqua avec une assurance soudaine et désespérée : « Merci, Monsieur. Mais je ne m'appelle pas Presto. »

« Hem! » dit sardoniquement la voix. « Alors, moi, je ne m'appelle pas Palimpset. »

« Oh, il ne manquerait plus que ça! » répliqua Mr. Pellett, comme si cette simple suggestion lui semblait répugnante. « Pourquoi vous appelleriez-vous ainsi? Cela me paraîtrait complètement invraisemblable. Palimpsest! Par exemple! Et quoi encore? »

Cette réponse exaspéra visiblement son voisin, car il répliqua aigrement : « Et puis-je vous demander ce que vous trouvez à redire au nom de Palimpsest? »

« La même chose qu'à celui de Presto », répondit aussitôt Mr. Pellett... « ce sont des noms ridicules. »

« Comment osez-vous, Monsieur?... » Palimpsest, furieux, éleva la voix : « Comment osez-vous qualifier mon nom de ridicule? »

Mr. Pellett se tourna pour la première fois vers son voisin et Mrs. Pellett s'aperçut avec stupéfaction qu'il avait subrepticement remis ses lunettes à monture de corne. « J'ignore absolument comment vous vous appelez, Monsieur », dit-il avec colère. « Tout ce que je sais, c'est que vous vous êtes permis d'inventer un nom ridicule dont vous m'avez gratifié, et que, pour des raisons qui vous sont personnelles, vous en avez inventé un autre, également ridicule, pour vous-même. »

Après avoir rencontré le regard de Mr. Pellett à travers les lunettes, Palimpsest hésita un instant, puis il recouvra à la fois son assurance et sa colère. « Sacré nom d'un chien, Monsieur?... » commença-t-il vivement.

Mais Mrs. Pellett l'interrompit : « Vous semblez avoir oublié que vous parlez devant une dame, dit-elle. « Mon mari ne s'appelle pas Presto. Notre nom figure sur notre passeport et, si vous continuez à nous ennuyer, je vais envoyer chercher le contrôleur pour qu'on vous fasse partir d'ici. »

La figure de Mr. Palimpsest s'allongea, et Mr. Pellett soutint l'attaque de sa femme en faisant observer avec indignation : « Presto, quelle idée! Une tondeuse à gazon! »

L'effet de cette remarque fut prodigieux. Palimpsest s'écarta avec terreur. « Une tondeuse à gazon? » murmura-t-il

en se passant la main sur le front, comme si quelque terrible souvenir venait de l'accabler.

La voix glaciale de Mrs. Pellett le rappela à lui-même. « Ce que vous avez de mieux à faire », dit-elle en désignant l'autre extrémité du wagon, « c'est de vous excuser et d'aller vous installer à cette table, là-bas. »

Palimpsest la regarda d'un œil dompté mais encore hésitant. Puis, prenant le parti le plus prudent, il se retira à l'autre table.

Après le déjeuner, Mrs. Pellett, obéissant aux conseils de son mari, le laissa finir son cigare et régler l'addition pendant qu'elle regagnait son compartiment. Mr. Pellett resta un bon moment plongé dans ses pensées tout en regardant le paysage qui passait en tournoyant devant la fenêtre. Il considérait attentivement le problème qui se dressait à nouveau devant lui. Il semblait certain que la Presto — cette ingénieuse invention — avait une influence considérable et singulière sur Spoffin comme sur Palimpsest. La Presto les hantait et ils en avaient peur. Apparemment, c'était pour eux une véritable rivale dans leurs prétentions à l'existence. Et Mr. Pellett se rappelait maintenant avec inquiétude qu'il avait laissé la Presto sans défense sur la pelouse en espérant qu'elle s'évanouirait avant son retour. Plût au Ciel qu'il n'en fût rien. En somme, ce qu'il y avait de mieux à faire maintenant, décida Mr. Pellett, c'était de la faire donner à fond, d'en tirer le maximum, de confronter Palimpsest ainsi que Spoffin avec l'instrument et d'attendre le résultat. Il se leva, se dirigea hardiment vers la table de Palimpsest et s'assit en face de lui. « Je voudrais vous demander encore quelque chose, à propos de votre curieuse méprise au sujet de mon nom, Monsieur », dit-il avec affabilité. « Pourquoi donc m'avez-vous donné le nom d'une tondeuse à gazon? Cela m'intéresse spécialement parce qu'il se trouve que je possède justement une tondeuse de cette marque : La Presto. »

Palimpsest qui avait l'air d'un animal aux abois, dévisagea attentivement Mr. Pellett. Dès qu'il avait entendu le mot « tondeuse » il avait tressailli, mais au mot Presto, il fit un geste brusque et violent comme pour repousser de toutes ses forces quelque objet terrible et invisible. « Cela n'existe pas », dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un susurrement. « Je suis parfaitement documenté sur les tondeuses à gazon; j'en vends même entre autres choses et je sais que que ce...

ce... celle dont vous venez de parler n'existe pas. C'est un mythe, une invention monstrueuse. »

Mr. Pellett sourit aimablement. « Monstrueuse? » dit-il. Au contraire, c'est une excellente invention! Je ne connais rien aux tondeuses à gazon, mais je sais bien que la Presto, car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'en possède une... c'est une machine qui marche à l'essence et qui est extrêmement puissante. Si vous passez chez moi, je serai ravi de vous la montrer.

« Je ne veux pas la voir », répliqua Palimpsest avec terreur. « Sa vue me ferait horreur. Elle est mauvaise, affreusement mauvaise. »

Il prononçait le mot *mauvaise* avec une telle véhémence qu'il semblait faire allusion à quelque influence redoutable et diabolique, plutôt qu'à de simples imperfections mécaniques.

Mr. Pellett dressa l'oreille. « Ah! vous dites qu'elle est mauvaise », continua-t-il impitoyablement. Alors, vous reconnaissez tout de même son existence, Mr. Palimpsest? »

Le visage rubicond du pauvre Palimpsest devint aussitôt d'une pâleur maladive. « Je ne suis évidemment pas mécanicien », continua aimablement Mr. Pellett, « je ne demande qu'à être convaincu. Venez donc voir la mienne. Si vous arrivez à me convaincre qu'elle est mauvaise, j'achèterai une tondeuse d'une autre marque. »

Palimpsest fit à nouveau un geste de répulsion, mais il ne répondit rien. Il contemplait fixement l'huilier qui se trouvait près de son coude et semblait être en proie à des émotions contradictoires. Finalement il se tourna vers Mr. Pellett et dit, comme s'il venait de prendre une résolution désespérée : « Oui, oui, j'irai, je... je l'affronterai; j'aimerais vraiment beaucoup jeter un coup d'œil sur ce maudit instrument. »

« Aujourd'hui? » demanda allégrement Mr. Pellett.

« Non, non, pas aujourd'hui. Il faut que je rentre chez moi. J'habite à la campagne. La semaine prochaine — jeudi prochain — je viendrai à Londres. Donnez-moi votre adresse. »

Mr. Pellett hésita, puis il sortit hardiment son portefeuille et tendit sa carte. Palimpsest la contempla d'un œil fixe et vague. « Pellett! » marmonna-t-il. « Pellett! Il me semble que je connais ce nom-là. »

« Oh! certainement », répondit Mr. Pellett. « A l'inverse de Palimpsest, c'est un nom très répandu. J'ai douze cousins;

ils s'appellent tous Roger et me ressemblent tous beaucoup. » « Eh bien », dit-il en se levant, « à jeudi prochain, metions 5 heures et demie ».

★

En rentrant chez lui, Mr. Pellett constata avec un vif soulagement que la Presto était intacte. Les domestiques l'avaient prudemment dissimulée sous une toile imperméable et, lorsque Mr. Pellett la découvrit, la Presto se révéla aussitôt dans toute sa gloire, étincelant de vert, de rouge et d'or. Mr. Pellett entreprit consciencieusement de se familiariser avec elle, il lut attentivement la notice qui l'accompagnait, remplit le réservoir et mit audacieusement la machine en marche. C'était merveilleusement simple. Bien qu'il n'eût jamais fait marcher un seul moteur de sa vie, Mr. Pellett maniait la Presto sans la moindre difficulté. La machine devint pour lui un jouet merveilleux, une source de distraction inépuisable. Il la traitait avec l'affectueuse sollicitude qu'un petit garçon voue à sa première bicyclette.

Mais, malgré le plaisir que la Presto lui procurait, Mr. Pellett ne perdait jamais de vue l'épreuve indispensable, c'est-à-dire la confrontation de la Presto, de Spoffin et de Palimpsest. Le rendez-vous avec Palimpsest était déjà fixé; il restait à se mettre d'accord avec Spoffin. Mr. Pellett résolut donc de faire deux fois le tour de King's Square en allant à son bureau pendant les deux jours qui allaient suivre, espérant ainsi rencontrer Spoffin. Le deuxième jour, qui se trouvait être un samedi, il était midi et quart et Mr. Pellett finissait son deuxième tour de la place lorsqu'il rencontra celui qu'il cherchait. A l'est de la place, Mr. Muggleton Spoffin en personne, toutes voiles dehors, se dirigeait vers lui; Mr. Spoffin venait évidemment de sortir de chez lui. Il ne vit pas Mr. Pellett jusqu'au moment où celui-ci lui adressa la parole. « Cher Mr. Spoffin, vous n'allez pas me dire que vous avez oublié un vieil ami. Nous nous sommes bien rencontrés il y a une quinzaine à bord d'un bateau, n'est-ce pas? »

Mr. Spoffin, après avoir recouvré ses esprits, ne fut pas moins cordial. Il se rendait à son club, expliqua-t-il.

« Ne puis-je vous demander de venir déjeuner avec moi » ? proposa Mr. Pellett.

Mr. Spoffin refusa avec regret. Il avait rendez-vous à son club pour déjeuner à 1 heure et demie.

« Une heure trente! » dit Mr. Pellett. « Mais il n'est que midi quinze. Vous avez bien le temps de venir prendre un verre de sherry chez moi? C'est sur votre chemin. »

« Pourquoi pas? » dit Mr. Spoffin. « Pourquoi pas, cher monsieur? » et ils se dirigèrent ensemble vers la maison de Mr. Pellett.

Par un heureux hasard, Mrs. Pellett était sortie lorsqu'ils arrivèrent. « C'est vraiment un garçon sympathique! » se dit Mr. Pellett en précédant son ami dans l'entrée, et il se sentit bourrelé de remords à l'idée qu'il avait attiré Mr. Spoffin chez lui avec des intentions effroyables. Ses projets n'en furent pourtant pas modifiés, car ces projets, se dit-il, n'avaient pas simplement pour but une satisfaction égoïste. Leur véritable but n'était rien moins que le retour au sens commun et aux lois de la nature. Il précéda son hôte — ou peut-être devrions-nous dire sa victime — dans la salle à manger, se dirigea vers le buffet et versa un grand verre de sherry; c'était au moins une preuve de gentillesse qu'il pouvait donner. Puis il remplit un autre verre pour lui-même. « Goûtez ceci, Mr. Spoffin », dit-il. « J'ai la prétention de croire que vous ne regretterez pas votre visite. »

Mr. Muggleton Spoffin renifla son sherry, l'avala par petites gorgées, et ses yeux brillèrent. « Admirable! » dit-il en plissant sa bouche en forme de cerise. « Surtout ne me dites rien. Laissez-moi deviner. » Il avala une nouvelle gorgée. « Tio Pepe », dit-il sans hésiter. « C'est certainement du Tio Pepe. »

Mr. Pellett, pris d'une étrange sympathie pour son innocente victime, inclina la tête. « Que l'inévitable s'accomplisse », murmura-t-il.

« Vous disiez? » demanda Mr. Spoffin visiblement ahuri et tout interloqué par les discours obscurs de son hôte.

Mais Mr. Pellett s'était déjà ressaisi : « Un autre verre? » demanda-t-il gaiement.

Mr. Spoffin leva la main et dit : « Je ne peux pas, cher monsieur. Je vais certainement faire un déjeuner très copieux. »

« Bah! » dit Mr. Pellett. « Qu'est-ce que ça fait? Permettez-moi donc de vous offrir encore un verre de sherry? » et il emplit le verre de Mr. Spoffin jusqu'au bord.

Mr. Spoffin céda aimablement et le cœur de Mr. Pellett battit à nouveau. « Pauvre garçon! » se dit-il. « Après tout, il faut bien lui donner un anesthésique, ne fût-ce que par

simple humanité. Par ici, Monsieur », dit-il en guidant sa victime vers le salon. « Continuez tout droit, je voudrais vous montrer une de mes dernières fantaisies. »

La baie était ouverte et il conduisit Mr. Spoffin sur la pelouse. La Presto se dressait devant eux sous l'aspect d'une masse informe recouverte d'une toile imperméable. Mr. Pellett s'en approcha et, tel un lord-maire dévoilant une statue, il enleva rapidement la toile.

L'effet produit sur le pauvre Spoffin fut instantané. Il poussa un grand cri, s'écarta brusquement de l'instrument comme d'un spectre hideux, tandis que son visage rebondi devenait subitement blanc comme un linge.

« Miséricorde! » hurla-t-il. « La P... P... P... »

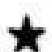
« La Presto, dit Mr. Pellett avec un calme impressionnant. « Une machine simple et extrêmement ingénieuse! Je vais vous montrer. »

Il saisit la poignée et mit l'instrument en marche. Mais, aussitôt, la Presto s'arracha à l'étreinte de Mr. Pellett et se dirigea vers Mr. Spoffin avec une résolution inquiétante. Le pauvre homme poussa un hurlement de terreur, tendit les mains comme pour repousser la machine et finalement fit demi-tour pour traverser la pelouse en courant. Mais la terreur lui coupait les jambes. Il se déplaçait avec la nonchalance inefficace et désespérée des gens qui courent dans les cauchemars. La Presto gagnait du terrain. Mr. Spoffin faillit tomber, puis ayant retrouvé ses esprits, il fit un brusque crochet. Mais, miraculeusement, incroyablement, la Presto fit aussi un crochet, exécuta un brusque tête à queue sur moins de la moitié de sa longueur et, quelques instants plus tard, elle était sur les talons de sa proie. Mr. Muggleton Spoffin trébucha, tomba de tout son long sur la pelouse et quelques secondes plus tard, la Presto était sur lui. Mr. Pellett ne voulut pas en voir davantage. Il se détourna avec horreur et se mit sa main sur ses yeux. Un terrible et dernier hurlement retentit, puis ce fut le silence, complet et absolu. Même le bruit de l'engin avait cessé.

Mr. Pellett attendit un long moment. Puis, incapable de supporter davantage cette incertitude, il se retourna et ouvrit les yeux. La Presto se dressait à l'endroit d'où il était parti et la toile imperméable gisait à côté d'elle. Mais, à l'intense soulagement de Mr. Pellett, il n'y avait pas de cadavre. Mr. Muggleton Spoffin avait disparu sans laisser de traces.

Mr. Pellett contempla longuement l'endroit où la victime était tombée, où la Presto l'avait indubitablement saisie et il poussa un profond soupir. « Pauvre Spoffin! » dit-il. « Pauvre Mr. Muggleton Spoffin! je n'ai vraiment jamais cru à son existence. »

Il se baissa, ramassa la toile imperméable, couvrit soigneusement la Presto; après quoi, complètement épuisé, il se jeta sur un banc. Bien que n'ayant jamais cru à l'existence de Mr. Spoffin, Mr. Pellett avait fini par éprouver pour lui une sincère estime durant cette dernière demi-heure; aussi, lorsque Mrs. Pellett le découvrit vingt minutes plus tard, il était encore très bouleversé. Elle lui prit le bras en disant : « Rien d'étonnant à ce que tu sois dans cet état! Un demi-carafon de Tio Pepe dans un estomac vide! »



Pendant les quelques jours qui suivirent, Mr. Pellett vaqua à ses affaires avec l'impression de sortir d'une grave maladie. Il était ébranlé physiquement et moralement. Mais bien qu'il allât déjà mieux, Mr. Pellett était loin d'être complètement guéri, et il avait encore une épreuve à affronter. Il attendait avec inquiétude et appréhension le jour du règlement de comptes avec Palimpsest. Grâce à une série de stratagèmes si ingénieux qu'ils passèrent complètement inaperçus de l'intéressée, Mr. Pellett s'arrangea pour que Mrs. Pellett prît un rendez-vous loin de chez elle pendant l'après-midi où devait avoir lieu la visite de Palimpsest. Mr. Pellett était donc seul dans le salon, ce jeudi-là, lorsque la sonnette retentit agressivement. Dès que la femme de chambre l'eût fait entrer, Mr. Palimpsest montra clairement par son attitude et son expression que sa visite n'avait rien d'amical. Mais Mr. Pellett l'accueillit avec une parfaite courtoisie. « Ah! vous voilà, Mr. Palimpsest. Je suis vraiment ravi de vous voir. Avez-vous déjà pris le thé? »

Palimpsest fit un geste violent. « Je ne touche jamais à cette drogue », dit-il d'un air farouche.

« Alors, un whisky-soda? »

« Montrez-moi votre sale machine », dit imprudemment Palimpsest. C'est pour ça que je suis venu. »

Mr. Pellett le précéda vers la fenêtre du salon. « Comme vous voudrez », dit-il. « Par ici, s'il vous plaît. » Il le con-

duisit jusqu'à la pelouse où la Presto les attendait tranquillement. Mr. Pellett s'approcha de la machine.

« Permettez-moi de vous montrer. »

Mais Palimpsest l'écarta rudement. « Laissez-moi faire », dit-il.

Mr. Pellett se dirigea vers le banc et s'assit. Après tout, il ne pouvait rien faire d'autre que de les laisser tous les deux ensemble et attendre le résultat.

Palimpsest arracha la toile imperméable et regarda la machine d'un air méprisant. « C'est bien ce que je pensais », dit il, « c'est de la camelote ».

« Absolument pas », répliqua tranquillement Mr. Pellett sans bouger de son banc. « Loin de là! Bien au contraire! Je vous assure, Mr. Palimpsest, qu'elle a fait du bon travail, du très bon travail la semaine dernière. »

Désagréablement impressionné par le sérieux et l'autorité avec lesquels Mr. Pellett venait de s'exprimer, Palimpsest jeta autour de lui un coup d'œil soupçonneux; puis, se tournant vers la machine, il essaya de la mettre en marche. Mais la machine refusa tout service. Au grand effroi de Mr. Pellett, la machine demeurait passive, inanimée, insensible aux efforts de Palimpsest. Serait-il possible qu'elle ne fût pas de taille contre son farouche adversaire aux cheveux roux, et qu'elle trahît son propriétaire, son créateur? Mr. Pellett lui jeta un coup d'œil plein d'une appréhension soudaine et, tandis qu'il l'examinait avec inquiétude il eut l'impression que le vert pâlissait et que l'écarlate se fanait jusqu'à n'être plus qu'un rose bonbon.

Mr. Palimpsest travaillait fiévreusement et jurait tout en travaillant. « Une escroquerie », grognait-il, une sacrée fumisterie! » Et, sous les yeux horrifiés de Mr. Pellett, il se mit à donner des coups de pieds à la Presto. Il attaqua le réservoir, la boîte à gazon, la structure compliquée des organes moteurs, et chacun de ses coups résonnait comme un battement de tambour et glaçait le cœur de Mr. Pellett. La peinture verte et écarlate commença à s'écailler; l'instrument n'avait déjà même plus l'air d'un objet d'occasion. Alors, avec un grondement semblable à celui d'un tigre, Palimpsest se jeta d'un bond sur la Presto et entreprit de la mettre en pièces avec ses mains, ses genoux, ses pieds et ses dents. On entendit un bruit épouvantable, un cliquetis de métal brisé. Dans quelques minutes, la machine ne serait évidemment plus qu'un tas de vieille ferraille. La situation était critique.

Mais, comme nous l'avons déjà vu, Mr. Pellett était un homme d'action, un tacticien né; il agit donc. Il n'avait pas d'idées ni de plans. Il agit simplement suivant son instinct. Il bondit de son banc, sortit rapidement son canif de sa poche, ouvrit la grande lame et se précipita au plus fort de la mêlée. Il s'élança sur Palimpsest qui était accroupi sur l'instrument et sans une seconde d'hésitation, lui planta son canif dans le dos. Il sentit le corps se débattre au-dessous de lui, puis cesser de bouger et se raidir. Perché sur ce large dos, Mr. Pellett laissa passer ce qui lui parut être une minute interminable. Puis, il se laissa glisser jusqu'à terre et se releva. Au même instant, Palimpsest poussa un horrible cri rauque, roula loin de l'instrument et finit par s'arrêter, le dos sur la pelouse, en se tordant de douleur et en hurlant. « Au secours! Au secours! A l'assassin! » vociféra-t-il; et, tandis que Mr. Pellett, blême et épouvanté, le regardait sans pouvoir faire un geste, la voix de Palimpsest se fit plus faible, plus grêle pour n'être bientôt plus qu'un vagissement plaintif. Mr. Pellett, en proie à des sueurs froides, jeta un coup d'œil terrifié vers les fenêtres de la maison. Dieu merci, les domestiques n'avaient pas entendu : il n'y avait pas une âme. Mais, juste à ce moment, il entendit un coup de sifflet perçant et prolongé venant de l'allée qui se trouvait au bas du jardin et ensuite le claquement sec de la porte du jardin. Il se retourna et vit un policeman qui traversait la pelouse en courant pour venir vers lui. Les jambes de Mr. Pellett lui refusèrent tout service et il s'assit sur l'herbe.

Après lui avoir ordonné de rester où il était, le policeman s'agenouilla auprès de Palimpsest qui râlait et tira son carnet; Mr. Pellett entendit avec épouvante que sa victime arrivait péniblement à dicter son nom et son adresse extravagante d'une voix entrecoupée de râles. Syllabe par syllabe, il en vint à bout : La Moutarderaie, Hobbleton-sur-Sloke.

« Quel comté? » demanda impitoyablement le policeman.

« La victime rassembla ses dernières forces avec un horrible spasme : « Hampshire! » cria-t-il, et il retomba inanimé.

Le policeman ferma son carnet et dit à Mr. Pellett : « A nous deux maintenant », commença-t-il. « Qu'avez-vous à dire? »

Mr. Pellett se leva. Il avait les mâchoires serrées et se sentait désespérément calme. Il avait rassemblé toute son énergie pendant qu'il était assis sur l'herbe. « Ce que j'ai à dire? » répéta-t-il. « Pas grand chose. Ces tondeuses modernes... »

« Nous parlerons de la tondeuse tout à l'heure », dit le

policeman. « Que signifient ce cadavre et ce canif? » Il brandit le canif ouvert qui appartenait à Mr. Pellett.

Mr. Pellett le dévisagea tranquillement. « Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire », répliqua-t-il. « Le canif est certainement à moi, mais je n'ai pas remarqué de cadavre. »

« Pas remarqué de cadavre, pas possible? » dit sardoniquement le policeman.

« Oh, on peut évidemment qualifier la tondeuse de cadavre, mais je n'en vois pas d'autre. Voyez vous-même. »

Le policeman se retourna et Mr. Pellett, débordant de joie, éclata franchement de rire. Car sa volonté avait été la plus forte. Il n'y avait réellement pas de cadavre. Le policeman, abasourdi, contempla stupidement l'herbe d'abord et Mr. Pellett ensuite. Il resta un moment silencieux; puis il tourna vers Mr. Pellett un regard terrifié et interloqué. « Etes-vous prestidigitateur », demanda-t-il.

Mr. Pellett sourit aimablement. « C'est vous, policeman, qui êtes prestidigitateur si vous pouvez transformer une toile imperméable en cadavre », dit-il en désignant la toile imperméable qui gisait sur l'herbe, à côté des restes de la Presto.

Le policeman sortit à nouveau son carnet et l'ouvrit. « Les toiles imperméables ne donnent pas leur nom et leur adresse », dit-il d'un air revêche, en montrant à Mr. Pellett ce qu'il venait de noter.

Mr. Pellett lut l'adresse qui lui était familière, mais son sens des réalités avait pris une telle assurance qu'il la lut sans la moindre appréhension. « Etes-vous... euh?... Est-ce... euh!... une plaisanterie? » demanda-t-il.

« Une plaisanterie? » Le policeman essaya de prendre un ton digne et furieux, mais il échoua lamentablement.

« Vous savez aussi bien que moi », dit sévèrement Mr. Pellett, « que ce nom et cette adresse sont fantaisistes. Palimpsest. Et quoi encore! »

Ils entendirent qu'on ouvrait la porte du jardin. C'était un brigadier qui se rendait, évidemment avec quelque retard, à l'appel du coup de sifflet. « Je crains que vous ne soyez un peu souffrant », chuchota Mr. Pellett au policeman. « Si j'étais à votre place, j'arracherais cette page et je n'en parlerais plus. Je ne vous trahirai pas, faites-moi confiance. »

Le policeman, complètement maté, arracha la page de son carnet et en fit une boulette. « Par ici, donnez-la-moi », dit

Mr. Pellett en saisissant la boulette qu'il mit aussitôt dans sa poche. « Et maintenant, remettez-vous, policeman. »

Ils se retournèrent pour affronter le brigadier. Mr. Pellett expliqua qu'il avait eu des ennuis... des ennuis inquiétants et pénibles avec sa nouvelle tondeuse à gazon.

« Nouvelle? » demanda le brigadier en contemplant les débris.

« Elle l'était il y a dix minutes », dit Mr. Pellett.

Le brigadier sourit : « J'ai l'impression que vous avez un caractère assez vif, monsieur. »

Mr. Pellett l'approuva gaiement. « Si vif », dit-il, « qu'il a attiré l'attention de ce policeman qui se trouvait probablement dans l'allée. Je crois sans peine que le bruit a dû paraître suspect. »

Mr. Pellett accompagna les deux policemen jusqu'à la porte du jardin et ils se séparèrent dans les meilleurs termes. Quand les deux agents de la force publique s'excusèrent de leur indiscrétion, Mr. Pellett agita la main d'un air indulgent et répondit qu'il était tout rassuré de se sentir aussi bien surveillé. Lorsqu'il eut fermé la porte derrière eux, Mr. Pellett se dirigea vers un hangar, prit une bêche et enterra respectueusement les restes de la Presto dans un coin du jardin. Quand Mrs. Pellett rentra chez elle, un peu avant dîner, son mari l'accueillit avec une exubérance passionnée qui lui fit presque peur.

A dater de ce jour, la vie reprit son cours normal, mais Mr. Pellett, qui était un maniaque de la précision, ne se sentait toujours pas satisfait et il alla même un jour jusqu'à guetter au passage un petit commissionnaire ou, plutôt, un commissionnaire d'âge respectable qui émergeait dans Yorrick Street, son panier sous le bras, après avoir franchi la grille du 13 King's Square. « Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire le nom du monsieur qui habite là? » demanda-t-il poliment.

« Mr. Harrington », répondit le commissionnaire.

« Mr. Harrington? C'est un nouveau locataire? »

Le commissionnaire sourit. « Ça dépend ce que vous appelez nouveau, monsieur. Mr. Harrington habite là depuis quinze ans, à ma connaissance. »

Mr. Pellett le remercia. Pourtant, il n'était pas encore complètement satisfait. Quelques mois plus tard, il transféra les bureaux de MM. Pellett, Pellett et Pellett dans un quartier de la ville qui lui parut plus salubre.

LE PEN CLUB
ET LE CONGRÈS DE 1947
A ZURICH-BALE

par DENIS SAURAT.

P. E. N. signifie : P. poètes et dramaturges (playrights en anglais), E. : essayistes (critiques, journalistes, etc.), N. : novelists (romanciers).

Le P. E. N. Club international est une fédération de P. E. N. Clubs nationaux ou plutôt linguistiques (puisqu'en Belgique, par exemple, il y a deux P. E. N., un de langue française, un de langue flamande). Les P. E. N. des divers pays ou régions sont autonomones et se font leurs propres règlements, mais tous les P. E. N. acceptent la charte de l'association : série de principes adoptés par des Congrès successifs, mais dérivant tous du même : le droit de l'écrivain à l'expression libre de sa pensée, indépendamment de tout gouvernement ou de toute organisation — avec, comme corollaire, le droit de libre circulation dans le monde entier de toutes les œuvres littéraires. C'est en application de ces principes qu'en 1933 les nazis durent quitter le P. E. N. international : ils ne pouvaient sincèrement s'engager à soutenir ces idées dans l'Allemagne de Hitler. C'est en vertu de ces mêmes principes qu'au congrès de Zurich en 1947, les écrivains allemands qui ont montre par leur conduite depuis 1933 qu'ils étaient les ennemis du régime nazi et les partisans convaincus de la liberté de pensée — et ceux-là seuls — ont été admis à reconstituer un P. E. N. allemand.

Le P. E. N. est donc une association d'écrivains du monde entier unis pour la défense des libertés nécessaires à la

création et à la diffusion des œuvres littéraires. Il est évident que dans le monde actuel la liberté de pensée est menacée de plusieurs côtés, par les états à tendances totalitaires, comme par les trusts à buts commerciaux et à organisations visant aux monopoles, comme par certains partis politiques.

Les fondateurs du P. E. N. étaient convaincus que l'existence même de notre civilisation est en jeu si la culture ne peut plus se développer librement, dans la spontanéité et la liberté de l'artiste : le seul genre de vie que nous considérons comme possible disparaîtra.

Le P. E. N. n'a donc aucun but politique; il a pour seul but le développement et la défense des lettres. Mais si un état ou un parti politique met en danger par ses agissements la liberté de l'écrivain, le P. E. N. proteste. C'est ainsi, par exemple, que le P. E. N. a exprimé sa sympathie pour les écrivains catalans dont les possibilités d'expression sont supprimées par le gouvernement de Franco.

Le P. E. N. a donc des membres qui appartiennent à tous les partis (sauf à ceux qui pratiquent l'intolérance), à toutes les religions, à toutes les races. Il suffit d'avoir produit de la véritable littérature pour avoir le droit d'appartenir au P. E. N.

La fédération des P. E. N. Clubs réunit une cinquantaine de clubs, dont le dernier né est le P. E. N. libanais.

C'est le célèbre romancier anglais Galsworthy qui a donné une extension mondiale au P. E. N. (fondé avant lui par Mrs. Scott Dawson). H. G. Wells et Jules Romains en ont été présidents. Pendant la guerre, en raison des difficultés, un comité présidentiel fut constitué, mais au congrès de Zürich en 1947, Maurice Maeterlinck fut élu président, et, pour des raisons pratiques, un vice-président, Denis Saurat, fut choisi. Le siège du P. E. N. international est à Londres. L'activité principale du P. E. N. est son congrès annuel. Entre les Congrès, l'autorité est exercée, s'il en est besoin, par un comité exécutif international où tous les P. E. N. sont représentés, ayant chacun une voix, ce qui donne aux littératures à public restreint la possibilité de présenter des vœux ou des revendications. Ce comité exécutif se réunit deux fois par an. Le secrétaire international est M. Hermon Ould, de Londres, qui a exercé ses fonctions depuis la fondation. Jean Schlumberger est le président du P. E. N. français.

Le Congrès de Zürich (du 2 au 7 juin, avec séance à Bâle le 5) a accompli un acte d'une grande portée internationale :

La réadmission des intellectuels allemands dans la communauté de la culture mondiale. La difficulté et donc l'importance de cet acte est marquée par le fait que le congrès international des partis socialistes, qui s'est tenu à Zürich immédiatement après le congrès du P. E. N., a trouvé impossible d'admettre le parti socialiste allemand. Ainsi une action inopportune sur le plan politique a pu se produire sur le plan culturel.

Il y a là une leçon. Le destin de notre civilisation se joue d'abord sur le plan culturel. C'est sur le plan culturel que les Allemands se sont séparés de nous, lorsque leurs penseurs et leurs écrivains ont commencé les panégyriques de la force, de la race et de la nation. Les idées ainsi créées et répandues ne passent qu'en second lieu dans le plan politique.

De même, la première société des nations a échoué parce qu'elle n'avait pas de base spirituelle commune à tous ses membres; l'action politique était prématurée parce qu'une entente spirituelle — donc culturelle — n'existait pas encore. Les nations n'avaient pas d'idées en commun. Donc elles ne pouvaient s'entendre.

Ainsi l'évolution culturelle doit précéder l'évolution politique, qui autrement n'aboutit pas. Le P. E. N. Club a donc joué son rôle d'association internationale culturelle; ce n'est pas au P. E. N. de dire quand l'acte politique pourra être accompli. Mais c'est au P. E. N. de dire, et le P. E. N. vient de le dire, qu'il faut dès maintenant reconstituer dans le monde une communauté culturelle dans laquelle l'Allemagne est indispensable. L'Allemagne dans ce qu'elle a de meilleur. Ainsi le principe même de l'unité de la civilisation est affirmé, comme il est essentiel. Ce principe admis, les modalités d'exécution sur le plan politique seront étudiées en leur temps; mais déjà parmi tous les esprits humains et libéraux, l'idée qu'il y a des Allemands qui peuvent travailler avec nous sera acceptée. Cela seul donnera aux Allemands d'esprit libéral une force particulière, qui pourra les aider dans leur tâche si difficile et indispensable : travailler à faire une Allemagne utile à l'Europe et au monde. Comme ce sont les écrivains et les éducateurs nationalistes, puis nazis, de l'Allemagne qui ont les premiers causé le mal, il faut que les écrivains et les éducateurs allemands libéraux trouvent et répandent le remède. Puisque nous avons le grand heur qu'il y ait encore des Allemands de ce genre, c'eût été folie de notre part de les rejeter. Ils sont l'espoir de l'Allemagne. Il est de notre

devoir de les aider autant que nous le pouvons, mais ce sont eux — non nous — qui peuvent seuls rééduquer l'Allemagne. C'est dans le domaine de l'esprit que les premiers germes doivent être plantés. Si cela ne réussit pas, tous les traités et arrangements économiques ou autres seront vains. Il faut créer une nouvelle mentalité allemande, et les écrivains sont parmi les plus précieux éléments qui peuvent contribuer à la créer.

Mais naturellement, ceci nécessite le choix le plus rigoureux : nous ne devons donner notre sympathie dans cette tâche indispensable qu'à ces Allemands dont nous sommes absolument sûrs — les tortionnaires maintenant hypocrites, les dénonciateurs maintenant humains, les panégyristes de la force devenus libéraux, doivent être éliminés inmpitoyablement. Ce n'est pas l'heure des repentirs — ou ce n'est que l'heure des repentirs silencieux. C'est l'heure des ouvriers qui ont montré leur courage pendant les années de calamité. A ceux-là seuls nous pouvons faire confiance.

Le comité exécutif préparatoire avait d'abord consulté et attentivement écouté les Allemands de l'exil de Londres, ceux qui, avec nous, avaient subi les bombardements nazis, après avoir témoigné contre les nazis avant même de quitter l'Allemagne. Nous les avions vus pendant de longues années; nous les connaissions. Puis Thomas Mann est revenu d'Amérique. Son prestige universel, la haute tenue morale d'une carrière accomplie à la vue du monde entier, lui permettent de parler, et quand il nous dit que pour tels ou tels, il est prêt « à mettre la main dans le feu », nous avons confiance. Enfin nous avions invité des écrivains d'Allemagne qui avaient été martyrisés pour la cause de la liberté.

Le romancier Wiechert a survécu aux horreurs de Buchenwald. Il fit au Congrès un discours très émouvant; sa haute taille, courbée par les souffrances, sa grande carrure maigre et osseuse, son visage ravagé, étaient des témoignages physiques. Sa voix touchait. Il parla des Allemands qui avaient résisté, non pas pour valoriser le passé, mais pour prouver qu'il y avait des forces tendues vers un avenir libéral. Il dit l'urgence : les forces de la réaction, en Allemagne, sont prêtes et formidables, comme en 1920. Ceux qui les combattent sont peu nombreux, mais ils peuvent emporter l'adhésion des masses si nous les aidons. La décision du P. E. N. sera très

tireront des forces nouvelles, en pouvant dire que leur côté de l'Allemagne est rattaché au monde entier.

Erich Kästner, l'auteur d'*Emile et les détectives*, parla du petit groupe libéral de Munich, et très simplement et modestement nous dit que nous pouvions compter sur eux. Il souriait un peu, comme un Emile devenu prématurément vieux, resté petit, très brun, très fatigué. On voyait bien qu'on pouvait avoir confiance en lui. Au cours du débat très passionné qui suivit, le poète Becher fit penser à Ossietzky, que tant ont pleuré. Il demandait : « Ne découragez pas ceux qui ont résisté; ne les laissez pas seuls; ne permettez pas à leurs ennemis de triompher. » — Et Wiechert intervint en anglais — l'appel allait plus directement aux Anglo-Saxons — : « N'attendez pas trop longtemps; il n'y a que très peu de temps — faites-nous sentir que nous, quelques-uns au moins, même si ce n'est que peu, nous pouvons rentrer dans la maison de l'humanité. »

Par une rencontre symbolique, Jean Schlumberger présidait : Français, très délicat, très distingué — fort et persévérant dans ce débat épuisant — il conduisit avec calme les deux séances de la discussion. On lui doit en bonne partie le résultat. Après Thomas Mann, Vercors fit un discours plein de passion contenue et admirablement ordonnée : « Qui consentirait jamais à s'asseoir à côté d'un Allemand peut-être responsable de la torture d'un de nos frères? » Il fallait donc être d'une sévérité absolue sur les garanties demandées. Mais d'autre part, il était nécessaire aussi d'aider à la naissance d'une nouvelle Allemagne. Les garanties une fois établies, la France voterait oui. Puis vinrent des écrivains d'autres pays torturés et les passions montaient. Les romancières anglaises Phyllis Bentley et Storm Jameson ramenèrent le calme avec une énergie délicate et tranquille. Le congrès vota le principe. La séance de l'après-midi fut consacrée aux mesures d'application. Le Palestinien Grossman, les Hollandais Donkersloot et Tielrooy demandèrent la plus grande prudence. Comme toujours, l'appel à la prudence éveilla les passions. Comment composer le comité de contrôle auquel seraient soumis les noms des candidats allemands? Malgré Schlumberger, le chaos semblait s'installer. Un délégué français proposa vrs 6 h. 30 du soir une suspension de séance d'un quart d'heure. Les Français et les Britanniques eurent une brève conférence pour se mettre d'accord. A la reprise, le Congrès

adopta le compromis obtenu. Le comité de contrôle serait de six personnes; un représentant des pays occupés du Nord (danois ou norvégien); un des pays occupés de l'est européen; un des pays de l'ouest européen; un britannique; un allemand de la résistance en Allemagne; un allemand de l'exil.

Ainsi les Allemands reconnus dignes étaient réadmis.

Le lendemain, à la session de Bâle (le 5 juin) la reconstitution d'un P. E. N. autrichien fut effectuée sans aucune difficulté. Le président de séance, Silone, fit un discours très admiré, reproduit depuis dans la presse française.

Le 6 juin à Zürich, le dernier jour du congrès, fut occupé par la discussion des vœux présentés par les différents centres, du Brésil, par qui on commença sans passion, jusqu'à la Palestine, dont le vœu fut jugé extra-littéraire et politique, et attaqué avec force par le délégué libanais. Une fois de plus les passions allaient se déchaîner, quand un délégué américain proposa l'adoption d'une coutume parlementaire anglo-saxonne. *Table the motion* — mettre le vœu sur la table — ce qui veut dire : demander au Congrès de voter si on continue la discussion ou non. Le délégué belge appuya. La coutume est que lorsque ceci a été proposé, aucun discours n'est plus admis : on vote. Le Congrès enchanté vota par 12 voix contre 8 qu'on arrêtait.

Ainsi fut réaffirmé le principe que le P. E. N. ne devait pas s'occuper de politique. Mais le vice-président, M. Saurat, en hommage aux souffrances des Juifs, donna la parole pour le dernier discours à M. Cahan, président du P. E. N. palestinien, qui ne fit pas de politique, et, sur le plan humain, eut les applaudissements de tout le Congrès, les Libanais se distinguant dans l'expression de leur sympathie.

Ainsi se termina le Congrès du P. E. N. de Zürich. Deux grandes choses avaient été faites, au milieu des passions les plus légitimes; mais le Congrès avait réussi à s'élever au-dessus des passions.

D'abord, le principe qu'il existe une culture « Allemagne » homogène à la culture mondiale avait été proclamé, et la valeur spirituelle de certains Allemands d'aujourd'hui avait été reconnue.

Ensuite, le P. E. N. avait montré qu'il entendait situer sa mission sur le plan culturel et non sur le plan politique. Le Congrès de Stockholm de 1946 et celui de Zürich-Bâle de 1947 ont clarifié la situation d'après guerre du P. E. N.. Il

semble très probable, car c'était le désir exprimé dans toutes les délégations, que le congrès de New-York de 1948 sera d'un caractère littéraire. Les questions d'organisation du P. E. N. — créations de centres nouveaux — constitution d'une vice-présidence — ont été réglées. Le P. E. N. semble vouloir consacrer son attention maintenant à l'étude de l'état actuel de la littérature proprement dite, et à la discussion des moyens propres à aider à la diffusion de la culture dans le monde d'aujourd'hui. La présence d'un délégué d'Unesco, Stephen Spender, au Congrès de Zürich, donne l'espoir de collaborations fructueuses. Le P. E. N., association libre d'écrivains indépendants, représentant toutes les littératures du monde actuel, a un rôle essentiel à jouer dans la reconstruction, en veillant à sauvegarder et à développer partout son principe de base : la liberté de l'écrivain.

STEFAN ZWEIG ET LE BRÉSIL

par ANTOINE BON.

Le nom de Stefan Zweig reste lié dans notre esprit à celui du Brésil; c'est dans ce pays, en effet, qu'il avait cherché un refuge pendant la guerre. Il vivait non pas à Rio de Janeiro même, mais à Petropolis, ville d'été et de villégiature, située dans les montagnes et surnommée à cause de ses jardins fleuris la Cité des Hortensias; dans une villa modeste, véritable retraite au milieu de la verdure, il menait une vie calme et studieuse, avec sa seconde femme, — il avait en effet, après son divorce, épousé une jeune fille qui lui servait de secrétaire et qui était restée sa collaboratrice; il travaillait et continuait à écrire. C'est là que le 22 février 1943 au matin, ses voisins trouvèrent morts Stefan Zweig et sa femme : ils s'étaient endormis la veille côte à côte après avoir absorbé une dose de véronal suffisante pour trouver un repos définitif. Ce suicide d'un homme qui venait à peine de dépasser la soixantaine, et qui vivait paisiblement alors que tant d'autres souffraient ou continuaient la lutte, a soulevé de vives discussions. Il est vain de vouloir juger cet acte; ce que nous voudrions essayer de faire, c'est de comprendre les raisons de ce geste de désespoir que les circonstances immédiates ne semblaient pas justifier. Pour cela il est nécessaire de retrouver l'atmosphère dans laquelle vivait Zweig, ses préoccupations. Il n'est pas inutile en particulier de se rappeler qu'il venait précisément d'écrire un livre sur le pays où il vivait.

Cet ouvrage nous éclaire sur ses sentiments et certaines des idées qui lui tenaient à cœur. *Le Brésil, terre d'avenir*, dont la traduction française a paru à New York en 1942

aux Editions de la Maison française, n'est pas un simple livre de voyageur, Zweig y a mis beaucoup de lui-même; mais c'est d'abord une étude où il a examiné avec soin et avec objectivité les grandes questions historiques et économiques du Brésil. Il a bien vu quel était le problème fondamental : voici un pays vaste comme un continent, habité à l'arrivée des premiers Européens par quelques rares tribus indiennes restées au stade le plus primitif de la civilisation; il se peuple lentement d'abord d'une population faite des éléments les plus hétérogènes, Portugais, Français, Hollandais, auxquels se mêle tout de suite une masse considérable de noirs importés de toutes les régions de l'Afrique; puis arrivent en grand nombre d'autres émigrants, Portugais toujours, Espagnols, Italiens, Allemands, Polonais, Tchèques, Syriens, Japonais. De cette mosaïque de peuples dispersés dans l'immensité des forêts ou du *sertão* aux langues et aux mœurs différentes est sorti un peuple brésilien dont l'unité est solide et dont le sentiment national très vif s'est affirmé pendant la guerre. Ce sentiment brésilien est même apparu très tôt, dès le début du Brésil colonial. Il y a là, comme dit Zweig, une sorte de miracle, cet élément moral dans l'histoire d'un peuple qui naît et se forme malgré des difficultés qui semblaient insurmontables : l'immensité de l'espace et la dispersion des groupes humains, l'hétérogénéité des éléments et la divergence de leurs intérêts. L'unité s'est ainsi construite sur le plan politique et spirituel, par une sorte de processus interne obscur, de volonté tacite, sans heurt violent, sans rivalités aiguës ni conflits graves. En même temps, la structure économique s'est enrichie et a évolué vers une complexité croissante, intégrant peu à peu les différentes régions à la vie nationale. Le pays a traversé les étapes de son enfance et de sa jeunesse et même de son émancipation sans cesser de jouir de la paix intérieure; il est arrivé aujourd'hui à la maturité au cours d'une crise mondiale qui aura sans doute sur son avenir un effet décisif.

Disons tout de suite que ce livre n'est pas l'œuvre d'un érudit ou d'un spécialiste; cependant, s'il contient quel-

ques inexactitudes ou offre des lacunes, il intéresse et retient le lecteur parce qu'on y découvre les efforts, la vie, l'âme d'un peuple. Mais ce qu'on y découvre aussi, c'est l'âme de son auteur. « Les ouvrages de Zweig », dit J. Romains dans la plaquette écrite à l'occasion de son 60ᵉ anniversaire, « même les plus chargés de faits objectifs, et, comme on dit, de matière historique, gardent constamment le ton de la méditation au sens plein et frémissant du mot ». Le problème de la formation du Brésil revêtait pour Zweig, dans les circonstances actuelles, une signification spéciale. N'était-il pas frappant de voir ce pays où se coudoient et se mêlent toutes les races vivre et prospérer en paix quand l'Europe était déchirée par la folie d'hommes qui fondaient leurs ambitions et leur soif de domination sur la haine semée entre les peuples au nom des faux principes de la discrimination et de la hiérarchie des races? Le Brésil est la preuve concrète de la fausseté de toute théorie raciste; son existence repose sur la négation du problème racial. C'est pourquoi il a si vivement intéressé Zweig. Celui-ci avait fui l'Autriche occupée par Hitler; il avait cru pouvoir trouver un refuge en Angleterre; mais ce n'avait été qu'un répit. Quand la grande crise mondiale éclata, puis quand s'écroula la France, « le désir d'échapper à ce monde en train de se détruire », le conduisit au Brésil. Il explique dans son *Introduction* comment le problème historique brésilien a eu pour lui une valeur presque personnelle. Ce grand problème « comment les hommes peuvent-ils arriver à vivre en paix sur la terre, en dépit de toutes les différences de races, de classes, de couleurs de religions et de convictions aucun pays — et c'est pour lui en marquer ma reconnaissance que j'écris ce livre — ne l'a résolu d'une façon plus heureuse et plus exemplaire que le Brésil ». A ne considérer que « le sentiment humain, qui, d'après nous, donne l'échelle réelle de la culture et de la civilisation, dit-il plus loin, ...le Brésil me paraît l'un des pays du monde les plus dignes d'être aimés ». Cette sympathie pour le Brésil a été certainement pour lui un sentiment profond et sincère. Il avait trouvé là le

repos, il se sentait « comme libéré d'un poids, nous dit-il, ...après cette effroyable tension qui exaspère nos nerfs depuis dix ans ». Pourquoi donc n'a-t-il pas pu y vivre?

Sans doute Zweig avait dû quitter son pays, puis l'Europe même; mais son sort n'avait rien de commun avec celui de tant d'autres, infiniment plus misérables, restés entre les mains de l'ennemi ou errant à la recherche d'un refuge. Il jouissait d'une célébrité mondiale qui lui assurait partout l'estime et l'aisance. Il continuait à travailler : après avoir achevé son livre sur le Brésil, puis un essai sur Americo Vespucci, il avait écrit de grandes nouvelles qui ont été publiées depuis sa mort; il avait envoyé à son éditeur suédois le texte original de ses mémoires. Il avait commencé un nouveau roman; il s'intéressait à la pensée de Montaigne, et il travaillait à la réalisation de son grand ouvrage sur Balzac, qu'il considérait comme devant être son œuvre maîtresse.

Mais tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher dans les dernières semaines qu'il a passées à Petropolis avaient senti déjà que le repos dont il semblait jouir n'était qu'apparent.

Là est le drame de sa mort. Heureux ou du moins tranquille, réfugié dans un pays qu'il aimait et admirait, ayant auprès de lui sa femme, compagne et collaboratrice, ayant partout des amis, il n'a pas pu supporter de continuer son existence et son œuvre.

On peut trouver étrange que cet homme ait senti ses dernières forces de résistance l'abandonner au moment où il semblait pouvoir reprendre courage, dans un refuge qu'il s'était choisi. Mais ce n'est pas dans le danger ni dans la lutte que vient le désespoir; c'est après, quand on s'aperçoit qu'on n'a pu sauver qu'une partie de soi-même, quand on peut mesurer ses pertes. Dans un pays où la nature tropicale est exubérante et somptueuse, où chacun vit heureux et confiant, où il retrouvait l'estime et l'amitié, il a compris plus cruellement ce qui lui manquait, et senti qu'il avait perdu tout ce qui avait fait sa vie jusque-là. Il ne se sentait plus assez jeune à soixante ans pour recommencer une autre vie, pour se créer à nouveau un

milieu ou un passé. Il était épuisé « comme s'il avait vécu non pas une, mais trois générations », a-t-il dit.

Il n'avait pas non plus en lui l'espoir de voir revenir un temps où il pourrait retrouver ce qu'il avait perdu. Profondément pacifiste dès sa jeunesse (qu'on se rappelle son amitié pour Romain Rolland), la guerre était pour lui une chose insupportable; c'est devant elle qu'il a fui, et le plus loin possible. Sans haine et sans colère, il souffrait de la guerre elle-même. Dans une lettre à Franz Werfel, il disait : « Les gens parlent si légèrement des bombardements. Moi quand je lis que les maisons s'effondrent, c'est comme si je m'effondrais moi-même avec elles. » Werfel ajoute : « Sa mort a montré que ces mots n'étaient pas exagérés. » La lutte pour lui, heureuse ou non, était avant tout l'anéantissement de milliers de créatures comme lui et il souffrait de chacune de ces morts. La guerre à ses yeux était une défaite pour l'humanité; et la fin, même victorieuse, ne devait pas pouvoir apporter l'apaisement et la vie de naguère. « Notre monde s'est écroulé, écrivait-il à un ami quelques semaines avant sa mort, et l'horreur viendra après la guerre, quand la haine, déchaînée dans les peuples, dressera classe contre classe, individu contre individu. Je reste ici, ajoutait-il, dans ma solitude, je travaille sur Montaigne, sur Balzac, sur diverses choses, mais toujours avec moins de satisfaction. Au vrai, en vue de quoi? La génération à laquelle je devrais parler ne peut pas m'entendre et ne laissera pas d'héritiers. » Ou encore : « Les hommes ne se rendent pas compte que cette guerre, avec son extension — la première guerre mondiale sur terre — représente la plus grande catastrophe de l'histoire et que, la lutte finie, se lèveront encore sur son cadavre toutes les pestes physiques et morales. » Telles étaient les vues pessimistes que son expérience des dernières années passées en Europe et les événements d'alors lui suggéraient.

Trop fatigué pour recommencer ou pour espérer, les biens qui l'entouraient ne pouvaient compenser ce qu'il n'avait plus et n'espérait plus avoir; au contraire ils lui en faisaient plus vivement sentir la perte. Les paysages,

les amis nouveaux lui rendaient sans doute plus sensibles l'absence de ceux avec qui il aurait pu évoquer des choses du passé, l'éloignement des lieux et des objets qui avaient été témoins jusque-là de sa vie. Il avait perdu sa patrie réelle, l'Europe, comme sa patrie spirituelle, la paix. Il n'avait même plus autour de lui à qui parler dans sa langue, qui était celle de l'ennemi. N'y a-t-il pas quelque chose d'épuisant pour un écrivain, dont le métier est de rechercher l'expression, d'avoir toujours à exprimer sa pensée dans un milieu où l'on parle une langue étrangère.

Si l'on ajoute à cela une sorte de penchant au suicide que les intimes de Stefan Zweig connaissaient et que révèlent certains détails de ses œuvres comme le nombre des suicides ou des morts de désespoir dans ses romans et ses nouvelles, on comprendra qu'au milieu des fleurs de la Cité des Hortensias et des beautés de la puissante nature brésilienne, Zweig, bien accueilli mais exilé, calme mais désespéré, s'est rendu compte qu'il ne pourrait plus rien ajouter à l'œuvre qu'il avait réalisée; il se sentait trop vieux et trop épuisé pour achever l'ouvrage monumental qu'il avait rêvé de consacrer à Balzac et qu'il pressentait ne pas pouvoir finir; séduit par Montaigne au point de s'identifier avec sa pensée, il a abandonné la vie, victime lointaine de la guerre qu'il avait cru pouvoir fuir.

POÈMES

par RAÏSSA MARITAIN.

LA PISTE

Suivez le fil du cheval de dentelle
Parmi les roses de Bagatelle
Les étoiles et les îles
Ne coupez pas le fil des ailes
Du cheval immaculé
Sous son aigrette emperlée
Son harnais de filigrane
Ses falbalas diaphanes
Cernez l'arène de ses détours subtils
Suivez le fil de ses motifs fragiles

LE LAC

Le lac plein de maisons de verre
Bercé de leur masse fragile
Abri des âmes sincères
Qui l'habitent comme une île
Depuis si longtemps en silence
La lune et le ciel s'y balancent
Les rames entrent par les fenêtres
Les poissons flottent sur les toits
Leurs voiles agités s'y reflètent
Et les âmes se souviennent
D'aventures très anciennes
Dans les maisons de la terre

AU POINT DU JOUR

Au point du jour sur la Seine à Paris
Pointe brève
Au point du jour commence la vie
Finit la trève

Au point du jour la tendresse des choses
S'éveille en mélancolie
O glaive pur divisant les ténèbres
Des âmes en agonie

Au point du jour au creux du ciel
Souffles furtifs
Dans les jardins lames d'acier
Parmi les ifs

Au point du jour s'élève la mouette
La blanche croix dans l'eau se reflète
Au point du jour se prépare une fête
Douce imposture feinte parfaite

Au point du jour paraît la voile sombre
Des souvenirs qui portent mon amour
Au point du jour sous les paupières d'ombre
Coulent les larmes des chagrins trop lourds

Au point du jour nous surprend la détresse
Lorsque tu viens rayon insinuant
Tremblant sourire auréole de sang
D'un vain espoir effacer la caresse

Ballets des pointes joyeux détours
Tournoi des ombres vapeurs des sèves
Au point du jour le jeu s'achève
Pierrot se couche au point du jour

Rome, 1947.

TROIS HISTOIRES DE KIRK

par JULES DIDIER.

L'ELEPHANT

Si nous n'en avions pas tant dit, ce pauvre Jim Plucky ne serait pas mort, et moi je ne fumerais pas cette satanée pipe.

Car lorsque nous tournâmes la tête au bruit, l'éléphant avait déjà avalé nos couvertures, nos plats de campement, et un bocal de pickles encore plombé que nous réservions pour le Thanks-giving-day.

C'est alors que nous dîmes : « Jim! ton fusil! »

D'abord ce n'était pas un fusil. C'était une carabine Winchester à deux coups, et qui vous envoyait à la perfection de fameuses balles « dum-dum » juste à la mesure pour un éléphant. C'était déjà plutôt maladroit d'appeler fusil une carabine Winchester. Mais c'était pour aller plus vite. Bref, il n'y a pas de doute, nous dimes « Jim! ton fusil! » et c'est ce que nous dîmes de trop.

Car l'éléphant saisit la carabine et l'avala, le canon le premier, avant que Jim ait pu seulement allonger la main. Puis il partit en soufflant très fort dans sa trompe et en tapant de petits coups secs sur ses fesses avec sa queue.

C'était plus que Jim n'en pouvait endurer. Et il se mit à courir derrière l'éléphant.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il avait perdu la raison. Car on n'a pas idée de courir derrière un éléphant pour lui demander une carabine, ni non plus de l'injurier d'aussi vilaine façon. C'était son défaut à ce brave Jim. Il avait un grand répertoire d'injures vraiment, et il ne s'en servait pas toujours à propos. Cela devait mal tourner, et cela tourna mal comme vous allez voir.

Car l'éléphant s'arrêta pile et se mit à faire remuer sa petite queue en tournant obstinément le dos à Jim qui s'approchait. Et quand Jim ne fut plus qu'à une dizaine de yards, nous vîmes une lueur juste sous la petite queue et nous entendîmes un bruit sec. Sur le moment nous allions éclater de rire. Oui, je l'avoue, nous pensâmes que l'éléphant avait répondu à sa manière aux injures de Jim. Mais nous vîmes, au même instant, de petites gerbes d'eau sortir de la tête de Jim qui tomba sur le dos les bras écartés. Et nous sûmes bien tout de suite que c'était là le travail d'une balle « dum-dum ».

Quand nous arrivâmes, il n'était pas tout à fait mort. Et en mettant mon oreille contre sa bouche, je l'entendis qui disait : « Attention!! il y a un deuxième coup, et il vise bien, le cochon! » Il dit cela et pas autre chose et c'est bien là ce qu'il dit, et ne croyez pas que je voudrais changer les dernières paroles d'un mourant. Car ce furent ses dernières paroles. Il donna ensuite quatre ou cinq petites secousses avec sa jambe gauche et il ne bougea plus.

C'est alors que nous entendîmes une détonation dans la direction où l'éléphant était parti. Nous ne doutâmes pas que c'était le deuxième coup dont nous avait parlé le pauvre Jim. De fait, nous trouvâmes l'éléphant couché sur le ventre, les deux pattes de devant raides devant lui, les deux pattes de derrière écartées comme si la charnière était rompue. Il n'était pas en meilleur état que Jim. Il avait un grand trou au milieu du dos et la colonne vertébrale était cassée.

Murphy qui voulait tout expliquer (c'était le défaut qu'il avait) expliqua l'affaire. Au premier coup, le recul avait fait rentrer la carabine dans l'intestin, et le deuxième était parti à l'intérieur parce que la gachette avait dû rencontrer un piquet de tente. Il n'y avait rien à dire, c'était logique. Mais il ne put pas expliquer le premier coup. Cela le contraria visiblement jusqu'au moment où MacGregor affirma que l'éléphant avait visé. Alors, il éclata de rire parce que MacGregor était un peu simple, c'était là son défaut. Mais je n'approuvai pas Murphy. Et aussi vrai que Pilly Hood tua la grenouille du lac Sleepy, l'éléphant avait visé. D'abord c'était aussi l'avis de Jim qui me l'avait dit avant d'expirer. Et il n'y avait personne de mieux placé que Jim pour se rendre compte de la chose. Je dis cela à Murphy qui voulut bien en convenir. Mais je vis qu'il continuait quand même à chercher une explication.

Nous revinmes vers Jim pour l'enterrer. C'est MacGregor qui fit le trou avec une pelle que l'éléphant nous avait laissée. Et Murphy s'employa à fabriquer une croix.

Je ne savais pas très bien quelle était la religion de Jim, ni où en étaient ses affaires avec Dieu au moment qu'il mourut. Mais je crus comme les autres qu'il fallait faire une croix, parce que je voulais mettre une épitaphe. Cependant quand Jim fut enterré et la croix plantée, nous ne tombâmes pas d'accord pour l'épitaphe. Nous n'étions guère embarrassés pour Jim. De lui nous ne connaissions que le nom. Mais cela était bien suffisant. Seulement je désirais marquer en quelques mots les circonstances de sa mort. Je mis : « Ci-gît Jim Plucky, mort, tué d'un coup de carabine tiré par un éléphant. »

Mais Murphy ne voulut pas accepter ce texte.

Parce que, disait-il, ici, en Afrique, personne ne voudra croire qu'un éléphant ait pu tirer un coup de carabine, et la tombe de notre pauvre Jim prêtera à rire et ne servira guère qu'à nous faire traiter de farceurs.

Ce dernier argument m'ébranla un peu, car je déteste ceux qui racontent des aventures de leur invention au lieu d'en raconter de vraies. Et je déteste aussi n'être pas cru. Par bonheur, ici en Europe, il est plus facile de trouver des gens pour accepter qu'un éléphant ait pu tirer à la carabine. D'ailleurs, j'ai des preuves comme je vous le montrerai tout à l'heure.

Donc, j'étais un peu ébranlé et Murphy persistait à ne pas vouloir accepter mon texte. Et MacGregor n'en voulait pas non plus. Il le trouvait trop long, et il n'aimait pas les phrases trop longues ni les discours trop longs parce qu'il ne les comprenait pas. Il était un peu simple, l'ai-je dit? et c'était là son défaut. Cependant ce fut lui qui nous mit d'accord. Murphy avait bien fini par admettre que Jim n'était pas mort d'un simple accident, mais qu'il avait été tué. Ce fut à ce point de la discussion que MacGregor intervint et nous dit : « Effaçons les autres mots. » Nous les effaçâmes et il resta. « Ci-gît Jim Plucky, mort tué. »

Nous trouvâmes que cela allait très bien ainsi avec la date : 18 mai 1923.

Nous laissâmes la tombe de ce pauvre Jim et nous allâmes installer notre campement près de l'éléphant qu'il s'agissait d'exploiter. Il était bien mort et nous nous mîmes tout de suite à la besogne. Nous ne procédâmes pas avec beaucoup de

méthode, parce que la curiosité nous poussait. Nous voulions voir dedans, et Murphy qui était préposé à la cuisine désirait retrouver ses plats et le pot de pickles.

La première chose que nous vîmes fut la carabine. Elle était cassée en deux par l'explosion. Puis ce furent des lambeaux de couvertures et notre batterie de cuisine complètement hors d'usage. Nous n'aperçûmes aucune trace du pot de pickles. Mais MacGregor ne se tint pas pour battu. Car, après avoir palpé et flairé, il découpa toute une série de grillades dans la région de l'explosion. Et il nous fallût convenir avec lui que cela avait bien le goût de pickles.

Nous restâmes autour de la bête pendant une huitaine. Elle nous donna l'occasion de faire la nuit quelques jolis coups de fusil. Et c'est là que nous revîmes la panthère de Bill.

Mais bref. Je passai mes veillées à me façonner une pipe dans la crosse de la carabine de ce pauvre Jim. La voilà, Monsieur. Je l'ai toujours fumée depuis. Et c'est bien en souvenir du pauvre vieux Jim, car, en vérité, elle eut toujours un petit goût. On s'y habitue à la longue. Rendez-vous compte Monsieur... si, si, j'y tiens pour vous montrer que j'ai bien les preuves... Vous êtes convaincu, n'est-ce pas?

Voyez-vous, nous en parlâmes beaucoup entre nous de la mort de ce pauvre Jim. Et Murphy eut beau chercher toutes les explications qu'il voulut. Ce fut encore MacGrégor qui tira la moralité de l'affaire, en disant que nous n'aurions pas dû parler du fusil devant l'éléphant.

LA PANTHERE

Je n'aurais pas pu croire qu'un coup de bambou sur le dos d'une panthère pût faire condamner un homme au hard labour. Cependant, c'est ce qui arriva à Bill, aussi vrai que MacGregor eut une idée dans sa vie à propos du singe et qu'il eut à le regretter.

Car Bill remontait avec nous le cours de la rivière du Nord. Seulement, il devait nous quitter à la chute du Serpent qui n'a qu'un bout, parce que nous ne pouvions pas l'accepter dans notre équipe à cause de la panthère. Mais on ne peut quand même pas refuser de guider un homme qui vient pour la première fois sur la côte.

Nous avions bien vu que c'était le cas pour Bill.

Son premier soin avait été d'acheter la petite panthère et de l'élever au biberon.

Et c'est toujours la même chose pour ceux qui mettent le pied sur la côte pour la première fois. Ils veulent élever des bêtes parce qu'ils trouvent que c'est facile et qu'ils les ramèneront en Europe. Seulement, au moment de s'embarquer, la bête s'échappe, ou bien le capitaine n'en veut pas. Et si la bête arrive quand même en Europe, c'est alors que le tourment commence. Parce qu'il est difficile de trouver une chambre à l'hôtel avec un lion dans ses bagages.

Et quand on veut le donner au Muséum, cela fait encore plus de difficultés qu'on ne pense.

Bref, Bill élevait sa panthère et il voulait la dresser pour la chasse. C'était son idée à Bill. Parce qu'il ne pensait pas la ramener en Europe. Il avait même de bonnes raisons pour ne pas rentrer en Europe à ce qu'il disait. Car, il avait eu sa chance en sautant dans le vieux rafiot qui larguait l'amarre juste avant que les constables de Sa Majesté n'eussent tourné le coin de Cross Street.

C'est ainsi qu'il était venu sur la côte où le rafiot l'avait débarqué.

Nous ne lui demandions pas toutes ces choses mais cela lui plaisait de les dire et c'était là son défaut. Il ajoutait qu'il avait aussi sauvé son drapeau et c'était ce qu'il avait là roulé en bandoulière; et qu'il lui suffirait de montrer son drapeau pour que l'on sut bien que c'était lui Bill et pas un autre.

Nous pouvions voir dans ses yeux qu'il avait encore beaucoup d'autres choses à dire. Mais cela ne pouvait pas nous intéresser. Parce que nous savions qu'il était sûr de son coup à deux cents yards et qu'il est plutôt ridicule de s'intéresser aux détails dans la vie d'un homme qui est sûr de son coup à deux cents yards.

Donc Bill continuait à dresser sa panthère pendant que nous marchions à petites journées. Il lui apprenait à rapporter le gibier et il commençait par des morceaux de bois. De fait, cela allait assez bien. La panthère rapportait les morceaux dans sa gueule en serrant ses petites oreilles et en tenant sa tête le plus haut possible. Puis elle mettait sa patte sur le genou de Bill qui prenait le morceau de bois.

Nous pensions que cela serait autre chose quand Bill voudrait prendre le gibier. Mais nous ne disions rien parce que

cela c'était l'affaire de Bill. Et nous ne disions rien non plus quand il l'attachait la nuit avec un collier. Mais cela nous eût portés à rire si nous n'avions voulu éviter de vexer Bill; parce que c'est bien perdre son temps que d'attacher une panthère avec un collier quand elle veut partir.

Seulement la panthère ne voulait pas partir. Elle attendait une occasion comme vous allez voir. Elle se contentait de pousser quelques miaulements qui nous eussent beaucoup gênés dans notre chasse. Nous n'étions pas dans notre chasse. Nous étions sur la route; il nous suffisait d'assurer la viande pour manger. Aussi nous n'avions rien à dire sur la panthère. Sauf Jim Plucky.

Parce qu'elle portait une croix noire sur le dos faite avec des taches plus rapprochées. Seulement, la deuxième branche de la croix était sur les pattes de derrière et non pas sur les pattes de devant. Jim Plucky n'aimait pas cette façon de porter une croix à l'envers. Il disait que la panthère était une sale araignée. Il est vrai qu'elle était encore jeune et qu'elle était haut sur ses pattes. Mais c'était son défaut à Jim de lancer des injures à tout le monde. Aussi vrai que cela lui joua un bien vilain tour.

Je ne donnai pas raison à Jim Plucky parce que cela pouvait ennuyer Bill d'entendre nommer sa panthère « sale araignée ». Au surplus, c'était l'idée de Bill de dresser sa panthère pour la chasse, nous n'avions rien à voir à la chose.

Mais Jim insistait et disait qu'il couperait la queue de la panthère afin d'en faire un fox terrier. Et que de cette façon, elle chasserait les rats dans la cabane de Bill et c'était bien tout ce qu'elle serait capable de faire. Mais Jim avait tort et vous allez voir que la panthère était capable de faire autre chose.

Ce soir-là, elle ne voulut pas donner le bâton qu'elle avait dans sa gueule, et ses griffes s'allongèrent un peu trop sur le genou de Bill. Ce fut alors que Bill la frappa d'un grand coup de bambou sur les reins. Nous vîmes tout de suite que c'était une mauvaise méthode. Parce que la panthère se coucha et souffla entre ses dents en retroussant ses lèvres et en regardant Bill. Nous eûmes l'impression qu'elle se vengerait. Nous ne pouvions pas deviner comment elle allait le faire. Mais elle avait son plan, c'est sûr, aussi vrai que Jack O'Brien était le plus grand damné parieur des deux hémisphères. Et vous allez voir.

. . . .

Car le lendemain elle avait disparu malgré le collier et elle avait emporté le drapeau de Bill.

Le coup fut sensible à Bill qui nous quitta en disant qu'il retrouverait sa panthère et son drapeau.

Ce fut ce jour-là que nous rencontrâmes la chasse dont nous avions entendu parler en quittant la côte. Je dis la chasse parce que c'est ainsi que vous nommez la chose en Angleterre. Mais je suis de l'avis de Murphy quand il dit que c'est une honte de nommer chasse une procession.

Car cela se passe toujours de la même manière. Il y a toujours une procession de chevaux, de porteurs et de nègres pour faire du bruit. Et ces damnés photographes pour photographier le haut personnage à côté du tigre. Et aussi d'autres individus comme vous allez voir. Je veux que cette pipe soit une citrouille si c'est ainsi que Dieu créa la chasse. Cela se passe n'importe où, même où il n'y a pas de bête; mais cela n'a pas d'importance parce qu'on a toujours soin d'en amener une pour la lâcher au bon moment. Et le haut personnage tire une fois et l'on retrouve plusieurs balles dans le tigre. Mais cela n'a pas d'importance non plus pour les journaux. Et trois mois après cette procession du diable, je vous défie, Monsieur, d'approcher un buffle à moins d'un mille.

Sans compter que le tigre s'échappe quelquefois et cela fait une sale bête de plus pour empoisonner le quartier.

Bref, nous voulûmes quand même voir comment cela allait se passer et comment l'Excellence allait s'y prendre. Car c'était un ministre, nous avait-on dit, qui venait en Afrique parce qu'il avait la tête fendue de toutes ces histoires de grévistes et pour être bien sûr de n'en plus entendre parler.

Ce fut alors que nous entendîmes crier les rabatteurs, et la bête parut à l'autre extrémité de la clairière.

Nous reconnûmes tout de suite la panthère de Bill. Elle avait dans sa gueule un drapeau noir et nous vîmes bien que c'était le drapeau de Bill. Elle tenait sa tête le plus haut possible ainsi que Bill le lui avait appris. Et elle avançait droit sur l'Excellence avec la dignité d'un ambassadeur.

Il se produisit un grand désordre dans la chasse. Tous les nègres s'enfuirent parce qu'ils n'avaient jamais vu une panthère servir d'ambassadeur. L'Excellence n'avait sans doute jamais vu non plus la chose. Même nous remarquâmes qu'il avait l'air plutôt surpris de rencontrer dans la jungle une

panthère porte-drapeau. Mais il recommanda de ne pas tirer, car il pensait bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire.

Alors la panthère continua d'avancer. Et lorsqu'elle ne fut plus qu'à vingt yards, elle étala le drapeau par terre et elle disparut comme une panthère sait disparaître.

Maintenant nous pouvions tous voir qu'il y avait de grandes lettres blanches sur le drapeau de Bill et que cela voulait dire « DU PAIN POUR LES SANS-TRAVAIL ».

Cela fut vraiment trop sensible au Ministre. Il prit tout de suite le même air qu'avait Pilly Hood à cause de la grenouille. Il donna l'ordre d'arrêter la chasse et de retourner à la côte. Il envoya même un courrier pour prévenir le bateau de se tenir prêt à repartir.

Ce n'était pas fini. Car nous vîmes trois gentlemen de la suite s'approcher du drapeau et prononcer aussitôt les nom de Bill. Nous comprîmes que ces gentlemen étaient doués d'assez de mémoire pour rappeler à un homme certaines choses qu'il a peut-être oubliées lui-même. Je vous l'ai dit, Monsieur. Ce sont de damnées chasses. Cependant les gentlemen se trompèrent en disant que ce satané Bill avait dressé la panthère à faire des manifestations dans la rue. Toutefois, ils ne se trompèrent point pour retrouver les traces de Bill. Et cela finit très mal pour ce pauvre vieux garçon. Parce qu'il put bien arrêter le premier gentleman à deux cents yards. Mais il n'eut pas le temps de recharger et les deux autres lui servirent de guides jusqu'à la côte.

Nous trouvâmes tous que Bill était bien puni pour un pauvre coup de bambou.

Mais nous ne restâmes pas d'accord quand Murphy voulut donner une explication. C'était le défaut de Murphy de donner des explications. Il dit que la panthère avait entendu la chasse et qu'elle s'était approchée des hommes parce qu'elle était en quelque sorte apprivoisée. Et qu'elle avait apporté le drapeau de Bill dans sa gueule parce que Bill l'avait ainsi dressée à rapporter les choses avec sa gueule. Puis qu'elle s'était enfuie parce que le cheval de l'Excellence avait rué dans sa direction.

Mais je ne donnai pas raison à Murphy et je fus plutôt de l'avis de Jim Plucky. Cependant je n'affirmai pas comme lui que cette « sale araignée » savait lire. Mais elle avait très bien compris que ce qui était sur le drapeau ferait beaucoup

de tort à Bill dans l'esprit de l'Excellence. En vérité, aussi vrai que Bob prit le tigre blanc de Creek-River, la panthère avait compris.

Parce que, si elle n'avait pas compris, il n'y avait aucune raison pour qu'elle vînt dénoncer Bill aux gentlemen, au risque de se faire tuer.

LES GORILLES

Vous avez passé bien près de tuer un homme, Madame. Vous, ou bien une autre, cela ne change rien à l'affaire. Je regrette de vous le dire mais c'est la vérité. Et même vous avez eu de la chance que ce soit MacGregor parce qu'un autre serait mort tout à fait.

Bref, ce fut après avoir payé les peaux que le commis du comptoir releva ses lunettes. Et il nous dit que maintenant il lui fallait de la peau de grand singe mâle avec de longs poils.

Ce n'était pas la première fois qu'il nous surprenait par ses demandes. Cette fois il dépassait la mesure et nous crûmes bien que le petit homme jaune était devenu fou. Ce n'était pas lui qui était fou, et si vous n'étiez pas là, Madame... Mais *sufficit*. Le commis nous l'expliqua. C'était du singe qu'il fallait pour le moment. Il n'y avait pas à discuter. Nous devions savoir qu'aucun raisonnement ne pouvait aller là-contre, et qu'elles porteraient quand même des fourrures en peau de singe. Et que le jour où elles voudraient porter des manteaux en tête de nègre, il n'y aurait pas de raisonnement, il n'y aurait pas de lois pour les empêcher de porter des manteaux en tête de nègre. Nous convînmes que le petit homme jaune avait raison, bien que ce fût un requin, ainsi que le disait Jim Plucky.

C'était Jim Plucky qui lui avait donné le nom. Il lui en avait donné beaucoup d'autres, mais requin allait bien. Parce que c'était chaque fois la même chose et chaque fois il trouvait que les peaux étaient trop petites ou pas assez sèches; au surplus, il ne fallait plus de ces peaux-là, et c'était seulement pour nous éviter de les remporter qu'il les prenait. Et nous étions tous de l'avis de Jim Plucky que seul un requin pouvait parler de la sorte.

Bref, il fallait des peaux de singe. Ce n'était pas que cela

nous embarrassât de savoir l'endroit où étaient les grands singes. Mais c'était bien la plus vilaine mission que l'on pût donner à un chasseur. Madame, il n'y a pas dans toute la jungle une plus sale bête. Aussi vrai que l'éléphant avait visé, il n'y a pas de plus sale bête vraiment. Et vous me faites bien rire avec toutes ces histoires de lions qui mangent des hommes. Comme s'il n'était pas plus facile de traverser la jungle qu'une prairie des High-Lands avec une seule vache dedans. Car toutes les bêtes ne demandent qu'à fuir devant le chasseur et le lion comme les autres quand il le peut. Je dis cela pour un chasseur, bien sûr, et non pas pour ceux qui viennent là-bas afin de raconter ensuite leurs mensonges dans vos journaux. Et le chasseur n'a pas de crainte quand il voit les bêtes parce qu'il sait toujours ce qu'elles vont faire. Mais ce n'est pas la même chose pour les grands singes. Parce qu'ils se conduisent un peu comme les hommes. Et alors on ne sait jamais ce qu'ils vont faire.

C'est pourquoi nous fûmes embarrassés quand nous rencontrâmes les singes. Nous pouvions très bien voir les deux guenons, la grosse et la petite; mais les deux mâles avaient soin de ne pas regarder longtemps dans les canons de nos carabines. Il n'était pas question de rentrer dans les bois pour tirer dessus naturellement. Ce n'est pas une chose que je vous conseille non plus, Monsieur. Car si vous n'êtes pas tout à fait assommé par la grosse branche, vous aurez juste le temps de voir que vous n'êtes pas bien gros dans le bras d'un gorille. Oui, vous aurez juste le temps de voir cela avant de mourir.

Aussi, nous restâmes près de la lisière en attendant une occasion.

C'est à ce moment que Jim Plucky affirma que les gorilles portaient des lunettes comme le requin du comptoir. Il ajouta qu'au surplus, ils lui ressemblaient beaucoup. Mais Murphy répondit que les gorilles n'avaient pas de lunettes et je donnai raison à Murphy. Puis il convint que les gorilles ressemblaient effectivement à des hommes. Et qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire; et qu'un gentleman nommé Darwin avait expliqué la chose; et comment les gorilles s'étaient transformés peu à peu pour faire des hommes, et qu'il avait dit la même chose pour le cheval et le cochon et toutes les bêtes. Cela fit beaucoup rire Jim Plucky. Cependant il ne fut pas de l'avis de Murphy. Au contraire. Il dit que cette

transformation était impossible; toutefois la transformation en sens inverse n'aurait rien pour l'étonner si le requin du comptoir venait à s'échapper; cela ne pourrait manquer de donner des gorilles dès la deuxième génération.

C'est alors que MacGregor termina la discussion. Il dit que les hommes étaient des hommes, que les gorilles étaient des gorilles, qu'il nous fallait avoir les peaux des gorilles et qu'au surplus il avait une idée pour cela.

Cela nous étonna quand il nous dit qu'il avait une idée, parce qu'il était un peu simple, c'était là son défaut. Cependant il se dirigea droit vers les gorilles en serrant les dents pour que l'idée ne sorte point. Et lorsqu'il fut arrivé sous les arbres, il s'assit et mit le canon de son pistolet dans sa bouche. Ensuite il fit marcher la gâchette avec la main droite, mais il avait mis le cran de sûreté. Il tomba alors sur le dos, puis il se releva. Il recommença plusieurs fois la même chose. Enfin, il posa son pistolet par terre et il revint vers nous à grandes enjambées.

Mais les guenons n'eurent pas le temps de toucher au pistolet comme nous pensions qu'elles le feraient. Ce fut le mâle de la plus petite qui s'en saisit et il se mit aussitôt à faire comme MacGregor avait fait. Nous vîmes à ce moment que l'idée de MacGregor était bonne. Parce que le gorille ne pouvait pas se douter qu'il n'y avait plus de cran de sûreté, et qu'il dut être bien étonné de ne pas pouvoir se relever pour continuer le jeu.

Alors la petite guenon se mit à pousser de tels cris que nous eûmes envie de gâcher une balle pour la faire taire. Nous pensâmes toutefois que c'était inutile et que la chasse allait très bien comme cela. Mais la chose devait se gâter et cela non plus n'est pas à l'honneur... Enfin, Madame, vous allez voir.

Le gorille n'eut pas plus tôt cessé de remuer que le deuxième mâle tomba du ciel. Cela ne dura qu'un éclair; juste le temps de prendre la petite guenon sous son bras et il remonta d'où il était venu. Nous entendîmes alors bien autre chose. Ce fut la grosse guenon qui se mit à hurler et Jim Plucky nous avoua plus tard avoir quitté l'Angleterre pour des hurlements de ce genre-là. Elle se lança à la poursuite des deux autres. Mais il ne s'écoula pas plus de quelques secondes. Nous vîmes de nouveau la grosse guenon et nous eûmes l'impression qu'elle était descendue un peu vite. Elle

continua de pousser des cris en gesticulant avec ses mains qu'elle dirigeait vers les arbres ou qu'elle mettait sur ses hanches ainsi que le font les guenons en colère. Cependant nous n'aurions jamais cru qu'elle rapporterait le pistolet.

Elle nous le lança plutôt avant de rentrer sous les arbres. MacGregor comprit qu'il fallait le charger à nouveau et il alla le porter auprès du singe mort. En vérité l'autre mâle était beaucoup plus simple que sa guenon et il n'avait rien compris à l'histoire du pistolet. Car il descendit presque aussitôt, et il fit juste ce qu'avait fait le premier.

Ce fut bien un autre vacarme. Il n'est pas aisé d'expliquer le bruit que cela peut faire quand deux guenons crient en même temps. Et vous ne pouvez pas savoir, Monsieur, ce qu'est une belle bataille si vous n'avez pas vu deux guenons se battre. La grosse resta la plus forte et elle avait vraiment un vilain aspect avec les poils de sa tête tout ébouriffés et d'autres poils qui lui retombaient sur les yeux. C'est à ce moment qu'elle saisit à nouveau le pistolet et elle se dirigea vers nous pour le rapporter. Nous ne doutâmes pas qu'elle voulût tuer la petite guenon. Mais ne vous ai-je pas dit qu'on ne peut pas savoir ce que va faire un singe, surtout quand c'est une guenon?

Donc celle-ci s'approcha à moins de vingt yards en s'aidant d'un bras et en balançant le pistolet au bout de son autre bras. Puis, elle se releva et elle lança le pistolet dans la direction de MacGregor. Vous ne pouvez pas non plus savoir comment une guenon peut lancer un pistolet. Si la chose eût rencontré une roche, elle l'eût certainement fendue; seulement elle rencontra le crâne d'un Ecossais, mais elle y fit quand même un trou.

MacGregor tomba lourdement pendant que la guenon s'enfuyait. Elle eût peut-être mérité que la carabine de Jim Plucky lui portât la réponse. Toutefois, il eût été ridicule de gaspiller des munitions pour une si vilaine peau.

C'est alors que Murphy donna l'explication de la chose. Il dit que la grosse guenon avait d'abord été jalouse, et tout de suite elle avait pensé à punir son infidèle. Puis elle avait regretté quand il était mort. Et elle s'était vengée de MacGregor qui l'avait aidée à commettre cette sottise.

Alors Jim Plucky avoua que le gentleman dont avait parlé Murphy pouvait quand même avoir raison en comparant les gorilles avec des hommes. En tout cas, la conduite de la grosse

guenon montrait bien qu'il y avait un grand rapport entre les deux espèces, tout au moins pour ce sexe-là. Il proposa aussitôt de lever le camp. Parce que les deux guenons recommençaient à crier dans le bois. Et il assura que nous pouvions l'en croire et que si nous restions là, nous aurions bien du tracas avec ces histoires de guenons.

Je vous demande pardon, Madame, mais ce furent les paroles de Jim Plucky. Et je refuserais ce verre de whisky plutôt que d'y changer une syllabe.

Nous tombâmes d'accord pour dire qu'il avait raison. Cependant, il y avait MacGregor qui peut-être ne pouvait pas marcher. Mais il fut aussi d'avis de partir. Parce que, disait-il, son idée étant sortie par le trou, il se sentait maintenant tout à fait bien.

LE BOTANISTE DE LA MALMAISON

AIMÉ BONPLAND

(1773-1858)

(suite) (1)

CHAPITRE VII

EN NOUVELLE-ANDALOUSIE.

Dans un passage de ses *Tableaux de la nature,* Humboldt a fait une remarque qui exprime assez bien les impressions de Bonpland et les siennes propres, quand ces deux savants aperçurent pour la première fois un monde végétal qui n'était plus à la mesure de leurs habitudes ni de leurs connaissances : « Celui qui découvrirait une forêt de mousses en arbres ne serait probablement pas moins surpris que l'Européen qui voit pour la première fois des *bambusacées,* ces graminées arborescentes, et des fougères tropicales, souvent plus élevées que nos tilleuls et nos aulnes. » Tel fut bien le choc produit sur des sens qui n'étaient pas encore adaptés : effet du colossal, de l'écrasant, par les dimensions comme par l'abondance; du touffu inextricable dans du gigantesque.

La rencontre se produisit sur la côte de Paria, à l'ouest des bouches de l'Orénoque, au milieu des missions des Indiens Chaymas, dans la province de la Nouvelle-Andalousie, aujourd'hui le Venezuela. En vingt-quatre heures, les voyageurs n'avaient pas rencontré une seule production végétale ou animale d'Europe. Des cocotiers de soixante pieds dressaient devant eux leurs immenses bouquets de fleurs d'un

(1) Voir *Mercure de France,* 1er août.

rouge éclatant, la *Poinciana pulcherrima*. Ils s'avançaient au milieu des bananiers et d'une masse d'arbres couverts de feuilles monstrueuses, de corolles parfumées, grandes comme la main, dont ils ne savaient rien. Ils se promenaient comme des fous, sans pouvoir rien retenir ni déterminer, rejetant toujours un objet pour en saisir un autre, littéralement submergés par cette extravagante prodigalité de la nature. Bonpland assurait qu'il perdrait la tête si les merveilles ne cessaient pas bientôt. Tous les deux étaient saisis d'admiration devant le contraste de cette force déchaînée de la végétation et de l'impression de facilité, de douceur sereine qui s'en dégageait.

Mais bientôt, ils se ressaisissent et se mettent au travail. Ayant réglé ses appareils de mesure, un peu éprouvés par la traversée, Humboldt fixe la longitude de Cumana, de Caracas et d'autres points. Bonpland herborise sur les cimes de Caripe et de la Silla-de-Avila, couronnées de *Befaria*. Tous les deux se prêtent un appui mutuel dans leurs travaux. Le 14 décembre 1799, ils ont déjà récolté sur la côte du Venezuela 1.600 plantes, dont plusieurs font l'objet d'une description nouvelle, ramassé un grand nombre de coquilles et d'insectes. Humboldt, qui dessine bien, fait les figures. Bonpland, surtout observateur, et qui excelle dans les spécifications, établit les diagnoses, décrit les caractères, rectifie la nomenclature et la classification.

Caracas est situé au milieu du pays « le plus divin et le plus riche »; la race d'Indiens à demi sauvages qui habitent la côte est « très belle et très intéressante »; la ville, à cause de la proximité des montagnes neigeuses, est « le séjour le plus frais et le plus sain de l'Amérique » : l'atmosphère est si fraîche, si pure, que l'on peut dormir en plein air. Mais cet Eden, « une des parties encore les plus inconnues du monde », n'est pas peuplé que de plantes merveilleuses; il fourmille de tigres, de singes, d'armadilles, de perroquets et de gymnotes. Pour les intrépides naturalistes, cette faune est moins un objet de terreur que de curiosité scientifique.

Ils se sont fixés à Cumana, où ils avaient débarqué; souvent ils gravissent la pente des montagnes qui couronnent le port en amphithéâtre, au fond de son golfe; d'épaisses forêts revêtent ces sommets de cinq mille à six mille pieds. La ville égrène son long rosaire de maisons, bâties en *sina* blanc et en bois; le long d'une petite rivière, le rio de Cumana, s'élèvent sept couvents, avec des plantations qui ressemblent à de vrais jardins anglais. Une seule ombre à ce tableau : la fréquence des tremblements de terre; Caracas et Cumana portent encore en 1799 les traces de la terrible catastrophe de Quito en 1797.

Mais le moyen de s'attarder à ces images de deuil, quand autour de vous la lumière compose de si belles féeries, même pour l'œil d'un impassible physicien? Bonpland admire la richesse des couleurs qui décorent les plus humbles espèces du monde animal et végétal, les mousses, les oiseaux, les insectes, les poissons, et cette étrange écrevisse, bleu de ciel et jaune. Humboldt s'extasie devant la pureté, la splendeur du ciel : il peut déchiffrer le vernier de son petit sextant, la nuit, à la loupe, à la lueur de Vénus! « Cette planète tient ici le rôle de la lune. Elle a de grands halos lumineux, avec les plus belles nuances de l'arc-en-ciel, même quand l'air est complètement sec et le ciel tout à fait bleu. »

Quelque indifférents que les voyageurs puissent être aux détails de la vie matérielle, il a fallu s'installer dans ce pays où ils prolongeront leur séjour jusqu'à la fin de l'année. Pour vingt piastres par mois, ils ont loué une maison toute neuve, — reconstruite après le tremblement de terre — avec deux négresses, dont l'une fait la cuisine : « J'ai une négresse qui me cuit, écrit textuellement Humboldt à un ami. La nourriture est abondante; mais on ne trouve rien qui ressemble à du pain, de la farine ou des biscuits. » Peu à peu les Européens se rapprochent de la simplicité primitive des Indiens, dont ils ont surpris la vie familiale dans leurs huttes de bambous, garnies de feuilles de coco, aux portes de la ville : « Les hommes au corps cuivré sont presque tout nus... J'entrai dans une de leurs huttes. La mère était assise avec ses enfants, en guise de chaises, sur des branches de coraux que la mer rejette; chacun avait devant lui pour assiette une noix de coco, dans laquelle ils mangeaient du poisson... On entre et on sort librement. Les portes ne sont même pas fermées la nuit, tant la population est douce. » Enfin, Humboldt a pu saisir là sur le vif — et avec quelle joie, on le sent — l'une de ces scènes dont le souvenir le hantait depuis la lecture des relations de Cook ou de Bougainville!

Cette existence idyllique est traversée par quelques pénibles incidents, mais qui ne découragent pas l'énergie des deux amis, ni ne refroidissent leur enthousiasme. Humboldt écrit philosophiquement de Caracas : « Dans une chaîne de montagnes peuplée de tigres et de serpents, il est très difficile de transporter des minéraux, parce qu'il est nécessaire de faire à pied toutes les excursions. » Le 4 novembre, une violente secousse a tiré les habitants de leur sommeil. Pendant huit jours, la terre a tremblé, presque sans arrêt. Le 12 novembre, c'est un véritable feu d'artifice. Le physicien n'a pas le temps de s'émouvoir, car il est assez occupé à observer et à mesurer de grands ballons de feu, qui parcourent l'atmosphère, de 2 heures à 6 heures du matin, en

jetant des gerbes de flammes de deux degrés de diamètre.

Les environs de Cumana et de Caracas sont explorés méthodiquement. Les excursions se succèdent sans arrêt, dans l'intérieur de Paria, dans les hautes Cordillères de Turimiquiri, de Cocollar, de Guanaguana, chacune apportant sa moisson nouvelle de plantes pour l'herbier, ses échantillons de fossiles, de coquilles, d'os ou d'insectes pour les collections.

A Garipe, centre d'une mission de capucins, Humboldt et Bonpland ont reçu l'hospitalité au couvent. Journées reposantes, après les fatigues de la route dans un pays hérissé d'obstacles. C'est de là qu'ils ont visité la fameuse caverne de Guacharo, habitée par des millions d'oiseaux de nuit, le *Caprimulgus*, sorte de crapaud volant. « Rien ne vaut l'entrée majestueuse de cette caverne, ombragée par des palmiers. Il en sort une rivière assez considérable. L'intérieur retentit des cris lugubres des oiseaux. C'est l'Achéron des Indiens Chaymas, car d'après la mythologie de ces peuples et des Indiens de l'Orénoque, l'âme des morts entre dans la caverne. *Aller au Guacharo* signifie dans leur langage *mourir.* »

Les voyageurs se montrent très attentifs aux mœurs et à l'histoire de ces Indiens qui vivent nus dans la vallée de Caripe, au milieu d'un peuple innombrable de singes noirs à barbe rouge. Humboldt relève les hiéroglyphes dont certaines de ces tribus primitives ont couvert les roches, et il en publiera quelques-uns dans ses *Vues des Cordillères.* Il est un peu déconcerté par la variété des races indiennes qui subsistent en Nouvelle-Andalousie et qui s'étendent jusqu'à Quito au sud et jusqu'à la Guyane de l'est : « Toutes libres, écrit-il assez bizarrement, toutes se gouvernant et se mangeant elles-mêmes, depuis les Guaïcas, une nation pygmée, dont les plus grands individus ont cependant quatre pieds deux pouces, jusqu'aux Guajaribos, qui ont la blancheur des Européens, depuis les Otomacos, qui mangent une livre et demie de terre par jour, jusqu'aux Marqueritares, qui se nourrissent de farines et de résines. »

Si ces hommes de la nature « se mangent eux-mêmes », les Espagnols qui les entourent se montrent doux et accueillants. A quarante lieues de la côte de Paria, les explorateurs arrivent dans un village dont les habitants ignoraient jusqu'à l'existence de l'Allemagne ou même de la France. « Comment peindre l'hospitalité touchante avec laquelle on nous a traités? J'admire parmi les colons de ces contrées éloignées cette loyauté, cette simplicité de caractère, ce mélange d'austérité et de bonhomie, qui de tout temps a signalé la nation espagnole. Si les lumières sont peu répandues, l'immoralité l'en est d'autant moins. »

Dès cette époque, les deux naturalistes, soucieux d'enrichir de leurs découvertes les grands établissements scientifiques d'Europe, se préoccupent de leur faire parvenir une part de leurs trésors. Entreprise plus difficile encore et même plus périlleuse que celle de l'exploration.

En décembre 1799, la corvette *El Fillippina* emporte de Cumana, à destination de Madrid, une collection de graines que l'ambassadeur de la République se charge de faire parvenir aux citoyens Jussieu et Thouin, au Muséum national. Humboldt annonce cet envoi à Fourcroy et promet un lot de plantes, composé des principales espèces recueillies en Nouvelle-Andalousie : palmes, cryptogames, *Befaria, Melastoma.* Que ne peut-il expédier des échantillons des arbres les plus précieux, guajacan, mahagony, bois du Brésil, campêche, cuspa (arbre à quinquina), qui s'avancent jusque vers la côte et par leurs rameaux entrelacés en défendent quelquefois l'accès?

Il peut du moins rendre compte des expériences qu'il a faites et dont le résultat intéresse Fourcroy ou les autres savants du Muséum. Avec Bonpland, il a disséqué des crocodiles, des lamentins, des singes, et dessiné des planches anatomiques. Il a étudié, non sans danger, le fluide du gymnote, dont la décharge tue une foule de poissons, de lézards, de serpents, et il a reconnu que ce fluide était galvanique, non électrique. Il a recueilli le lait du *Cecropia peltata* et de l'*Euphorbia curassavica,* pour vérifier et continuer les essais qui font suite aux mémoires de Chaptal et de Fourcroy sur le caoutchouc.

S'il plaît aux dieux de la mer, et à la flotte anglaise, les laboratoires parisiens recevront le gluten du *Clusea rosea* et le lait de cet arbre que les Indiens nomment la *vache.* Dans le *Clusea rosea* circule une immense quantité d'air, contenant jusqu'à 35 % d'oxygène, et qui sort avec explosion du tronc de l'arbre quand on le perce. Les feuilles exposées au soleil sous l'eau, ne donnent pas un millimètre cube d'air. Le *Clusea* est une plante laiteuse où se forme un gluten élastique. Quant au lait de la *vache* végétale, que boivent les Indiens, et qui, bien loin d'être nuisible, est très nourrissant, Humboldt l'a traité avec de l'acide nitrique; il en fait du caoutchouc, qu'il destine à Fourcroy, en y mêlant de la soude d'après les principes que le savant français a fixés lui-même. Enfin, il adresse un mémoire à l'Institut sur un gaz particulier que donne le fruit du *Coffea arabica* exposé au soleil et qui, absorbé par l'eau, lui communique un goût d'alcool.

Au début de 1800, bien qu'ils fussent loin d'avoir épuisé toutes les richesses de la Nouvelle-Andalousie, Bonpland et Humboldt levèrent leur modeste camp et se mirent en route

pour une plus longue expédition. A côté de la vie passionnante, mais épuisante, qu'ils vont connaître pendant dix mois, celle qu'ils ont vécue à Cumana peut passer pour une vie sédentaire; et peut-être les deux intrépides naturalistes commençaient-ils à se lasser d'un horizon trop fermé et trop monotone. Il ne s'agissait de rien de moins que de remonter aux sources de l'Orénoque, de reconnaître le cours de ce fleuve, celui du Rio Negro et de leurs affluents, région si difficile d'accès et si peu connue, que cette exploration, comme on l'a dit justement, marque une date mémorable dans les annales de la géographie du Nouveau Monde. Quand ils reviendront à Cumana, leur port d'attache, en décembre 1800, ils auront recueilli plus de 1.200 plantes « rares et neuves », et seront en mesure d'envoyer en Europe deux grands herbiers, chacun de 1.600 espèces. Plus des deux tiers de cette admirable récolte étaient dus à Bonpland. Non seulement ce grand voyage trempa son corps et son caractère par l'épreuve des plus redoutables et des plus dramatiques péripéties, mais il établit définitivement la valeur, sinon la réputation d'un botaniste auquel la postérité n'a pas encore rendu toute justice.

CHAPITRE VIII

LE PÉRIPLE DE L'ORÉNOQUE.

« En été, par la chaleur brûlante, le crocodile et le boa dorment immobiles, ensevelis dans la glaise desséchée. Quelquefois, on voit au bord des marais la glaise trempée se soulever lentement et par plaques. Avec un fracas pareil à l'explosion d'un petit volcan de boue, la terre est projetée dans l'air. Le spectateur s'enfuit devant l'apparition : c'est un gigantesque serpent d'eau ou un crocodile cuirassé qui sort de sa tombe, ressuscité de sa mort par la première ondée. » Cette scène hallucinante, empruntée aux *Tableaux de la Nature,* d'Alexandre de Humboldt, n'est qu'un des mille souvenirs qu'il devait rapporter de sa dangereuse expédition à travers la région des grands fleuves. Elle donne une idée exacte des dangers qu'il dut affronter, avec son compagnon, au cours de cette longue exploration, où ils dépassèrent les limites de leurs forces et risquèrent plus d'une fois leur vie.

De Caracas, à travers la riante vallée d'Aragua, les voyageurs avaient atteint le grand lac de Valence, qui leur rappelle celui de Genève, « embelli par la majesté de la végétation des tropiques ». De Porto-Cabello, sur la côte, au nord

du lac, ils descendirent vers le Sud, vers l'équateur, à travers les plaines de Calabozo, d'Apure, de l'Orénoque inférieur, et les interminables *llanos* de la Guyane venezuelienne et brésilienne, habitées par des bœufs et des chevaux sauvages. Les difficultés commencèrent. Parmi des solitudes semblables au désert africain, ils ne rencontraient plus que quelques bergers nomades, les *llaneros*. Le thermomètre marquait 37° Réaumur à l'ombre. Dans les mois de sécheresse, la terre était sans aucune végétation. C'est au cours de ces épuisantes étapes, que les deux naturalistes aperçurent de monstrueux reptiles engourdis dans leur suaire de boue. Manquant d'eau, ils devaient cheminer à pied, sous un soleil dévorant, aveuglés par la poussière que soulevait un vent torride. Parfois, à la chute du jour, ils observaient de curieux phénomènes de réfraction sur le sable, curieux pour le physicien qu'était Humboldt, mais décevants et dangereux pour le simple voyageur, dans un pays où il fallait attendre la nuit pour se diriger sur le cours des astres.

A San-Fernando, sur le Rio Apure, affluent de l'Orénoque, ils s'embarquèrent pour rejoindre le fleuve inconnu. Alors commença cette audacieuse navigation de cinq cents lieues, sans autres guides ou compagnons que leurs rameurs indiens, dans d'étroites et fragiles embarcations chargées de bagages encombrants.

Le but principal de cette exploration était de lever la carte d'un pays mystérieux et hostile, de reconnaître la possibilité d'une jonction qui mettrait en communication le Nord du Brésil avec la côte du Venezuela, en face de l'île de la Trinité : deux mille lieues de voie fluviale par le Rio Grande, les Amazones, le Rio Negro et l'Orénoque. Mais les deux naturalistes, habitués à placer les spéculations de la science au-dessus des intérêts de la politque, avaient compté sans ces rivalités de peuples qui, dès cette époque, compromettaient la prospérité de l'Amérique du Sud et menaçaient son avenir. Ils en eurent la première révélation à la frontière brésilienne, où la mésintelligence des Portugais et des Espagnols faillit les obliger à interrompre leur voyage, les passeports du roi d'Espagne étant sans efficacité aux yeux des fonctionnaires et des soldats d'un nouvel Etat.

Les bords du haut Orénoque et du Rio Negro constituent une réserve inépuisable des végétaux les plus précieux pour l'alimentation, la médecine et l'industrie : platanes, bois de cacao sylvestre, indigo, canne à sucre, riz, coton, café, tabac, une multitude d'épices, de plantes oléagineuses, de plantes à teinture ou à vernis. A côté du palmier *Chiquichique*, avec lequel on fait des cordages estimés des naviga-

teurs, il y a l'arbre *Morime*, dont l'écorce sert à confectionner des chemises pareilles aux pagnes d'Otahiti.

Bien qu'il établisse ses diagnoses avec la plus scrupuleuse méthode, Bonpland n'ose pas fixer exactement le nombre des espèces nouvelles qu'il a recueillies. Humboldt, plus audacieux ou plus enthousiaste, écrit : « Quel trésor de merveilleuses plantes ne cache pas le pays entre l'Orénoque et l'Amazone, couvert de forêts vierges et qui est habité par tant d'espèces nouvelles de singes! J'ai collectionné à peine le dixième de ce que nous avons vu. Je suis convaincu que nous ne connaissons pas les trois cinquièmes des plantes existantes. » Et songeant à son grand voyage aux Indes par le Cap, avec le capitaine Baudin et le fidèle Bonpland, il ajoute : « Nous aurons vu plus de plantes que tous les autres, j'espère bien de cinq à six mille. »

Bonpland devait payer cher le surmenage de cette vie errante dans un pays insalubre. Au cours de ce voyage, il tomba dangereusement malade, et son compagnon le soigna avec le plus entier dévouement. Dans les marais de l'Apure, il avait aidé Humboldt à faire ses périlleuses expériences sur les gymnotes, — les *tembladores* — dont les décharges tuèrent sous leurs yeux sept chevaux en quelques minutes. Le séjour prolongé dans les eaux pestilentielles du marécage, le maniement des redoutables bêtes, chargées de fluide galvanique, s'ajoutèrent aux fatigues d'une marche épuisante pour le terrasser. En arrivant dans la Guyane brésilienne, il fut pris de vomissements et d'une fièvre intense. Humboldt attribue la maladie à l'effet d'une nourriture trop substantielle et trop épicée, après le régime ascétique dont ils avaient dû se contenter pendant la première partie du voyage. Quand il put écrire en Europe, le savant allemand fit part à son frère de ses inquiétudes pour la vie de celui qui était devenu son ami le plus cher : « Comme je vis qu'il ne se rétablirait pas dans la ville, je le conduisis dans la maison de campagne de mon ami D. Felice Fareras, à quatre milles de l'Orénoque, dans une vallée un peu plus élevée et assez fraîche. Sous ce climat tropical, il n'y a pas de remède plus expéditif que le changement d'air; et c'est ainsi qu'en peu de jours la santé de mon compagnon put se rétablir. Je ne puis te décrire les angoisses par lesquelles je passai durant sa maladie; jamais je n'aurais retrouvé un ami aussi fidèle, actif et courageux. Il a fait preuve d'une résignation et d'une énergie étonnantes dans un voyage où nous étions entourés de dangers, parmi les Indiens et dans les déserts remplis de crocodiles, de serpents et de tigres. »

Plus robuste, Humboldt échappa à la maladie pendant ces quatre années de séjour en Amérique. Il prétend même ne

s'être jamais si bien porté. Pendant que Bonpland reprenait ses forces à S. Tomé de la Angostura, où les voyageurs séjournèrent un mois, l'intrépide Allemand explorait la région et examinait les plantes pour deux, notamment la précieuse écorce d'*Angusture*, l'arbre à quinquina. Il avait supporté sans broncher les terribles miasmes des forêts humides de l'équateur. La seule conséquence de ses longues fatigues fut la perte à peu près complète de ses cheveux. Balzac met en scène, dans *Les Comédiens sans le savoir*, un coiffeur parisien qui se vantait d'avoir su tirer parti du peu de cheveux laissé par l'Amérique au « fameux M. de Humboldt ». Le bavard figaro ajoutait ce commentaire humoristique : « La Science a ce rapport avec le Sauvage, qu'elle scalpe très bien son homme. »

Avec une témérité qui aurait pu leur coûter la vie, Humboldt et Bonpland avaient résolu de franchir, dans leurs canots surchargés, la cataracte inférieure d'Aturès, et celle de Canucari, les fameux *raudals* du Rio Negro. Ils escaladèrent les rochers qui relient, comme des digues, les îlots entre eux. La rivière se précipite avec fracas par-dessus ces jetées naturelles, avec un bruit assourdissant. Sur une étendue souvent considérable, le lit reste à sec, les eaux se frayant un passage par des canaux souterrains. « C'est là que niche le coq rupicole (*Pipra rupicola*), l'un des plus beaux oiseaux des tropiques, à tête couronnée d'une double aigrette mobile, et belliqueux comme le coq domestique de l'Inde. » Dans le *randal* de Canucari, où des blocs arrondis de granit forment la barre, les hardis pionniers se glissèrent en rampant dans une caverne, dont les parois humides étaient tapissées de conferves et de *Byssus* luisant. Au-dessus de leur tête, le fleuve roulait ses eaux tumultueuses avec un bruit affreux. Or, nos imprudents voyageurs se virent à l'instant de jouir de cette grande scène de la nature plus longtemps qu'ils ne l'auraient désiré. Leurs rameurs indiens les avaient abandonnés au milieu de la cataracte. Le canot devait faire le tour d'une île étroite, pour venir les reprendre, après un long circuit. Ils attendirent près de deux heures, pendant une effroyable pluie d'orage, et sans oser se faire part de leurs angoisses. La nuit approchait. Ils cherchaient vainement à s'abriter dans les fentes des parois de granit. « Les petits singes, raconte Humboldt, que depuis plusieurs jours, nous portions avec nous dans des cages tressées, attirèrent par leurs cris plaintifs des crocodiles dont la grosseur et la couleur livide annonçaient la vieillesse. Je n'aurais pas parlé de cette apparition très commune dans les eaux de l'Orénoque, si les Indiens ne nous avaient pas assurés que jamais on n'avait aperçu de crocodiles dans les cataractes. Confiants

en leurs paroles, nous avions même plus d'une fois osé nous baigner dans cette partie du fleuve. »

Enfin, quand ils désespéraient de voir revenir leur escorte et qu'ils pouvaient se croire abandonnés, les voyageurs aperçurent les Indiens avec le canot. Les basses eaux avaient empêché les pilotes de franchir le gradin où ils comptaient passer, et ils avaient dû longtemps chercher, à travers un labyrinthe de courants, un passage plus accessible.

Fort heureusement la curiosité des deux naturalistes ne les entraîna pas toujours dans des aventures aussi périlleuses, et très souvent leurs peines furent récompensées par les plus curieuses découvertes.

Chacun des multiples courants qui forment ces fleuves géants a ses caractères et son pittoresque particuliers. Les rivières, auxquelles leurs eaux couleur de café ont fait donner le nom de *noires*, sont plus fraîches que les autres; l'air y est plus sain, les moutisques moins redoutables. Ces eaux, à l'ombre des buissons de palmiers, passent au noir d'encre; dans des vases transparents, elles prennent une teinte jaune d'or : observations sur la couleur qui, plus tard, devaient enchanter Gœthe, dans ses conversations avec Humboldt. Les étoiles du Sud reflètent leur image avec un singulier éclat dans ces fleuves noirs; et le physicien note que le courant, là où il coule lentement, offre aux instruments de réflexion un excellent horizon artificiel.

Au confluent de deux autres rios, le Gúavione et l'Atabapo, Bonpland a pu admirer le magnifique palmier, le *Piriguao*, avec son stipe lisse, haut de soixante pieds, son feuillage aux bords frisés et tendre comme celui des roseaux, ses fruits énormes, jaunes, panachés de pourpre et qui ressemblent à des pêches monstrueuses : le palmier à pêches... Le botaniste apprend avec intérêt que cet arbre fournit aux Indiens une nourriture féculente substantielle, qui peut, comme la banane et la pomme de terre, être apprêtée de diverses manières.

Ailleurs, au milieu d'un gouffre tourbillonnant, sur le Méta, c'est la *Pierre de la Patience*, récif solitaire, ainsi nommé par les indigènes, parce que, à la période des basses eaux, les navigateurs sont obligés de s'y arrêter plusieurs jours. Ailleurs encore, visions dignes de la plume de Chateaubriand, ce sont des crocodiles endormis, tellement immobiles qu'on voit leur corps, comme un tronc d'arbre, couvert de flamants et d'autres oiseaux aquatiques; ou encore, ces radeaux naturels, terreur des pilotes, formés des troncs de la forêt que la crue du fleuve a déracinés, et qui, tapissés d'un gazon fleuri, rappellent les jardins flottants du Mexique.

Enfin, au bord de l'Orénoque, près de l'immense prairie de Méta, dans un site parfaitement désert, les voyageurs ont visité la grotte d'Ataruipé, creusée par les eaux sur le flanc d'une colline, quand elles atteignaient cette hauteur, à l'époque préhistorique. Aujourd'hui les vautours et les engoulevents sont les seuls hôtes de la vallée et leur ombre fugitive glisse sur le flanc nu du rocher. C'est là que reposaient encore en 1800 les derniers vestiges d'un peuple anéanti : environ six cents squelettes bien conservés dans des corbeilles tressées de palmier. Ces corbeilles, que les Indiens nomment *mapires*, espèces de sacs carrés, sont de taille différente suivant l'âge du mort. Même les enfants morts-nés ont leurs *mapires*. Les squelettes, blanchis ou teintés en rouge avec l'*onoto*, ou enduits d'une résine odorante et enveloppés de feuilles de bananier, ont été si bien préparés qu'il ne leur manque pas une côte, pas même une phalange. Près de ces corbeilles mortuaires, on trouve des urnes en argile où paraissent réunis les ossements d'une famille entière. De forme ovale, ces urnes ont des anses en forme de crocodiles et de serpents, et leur bord supérieur est décoré d'une espèce de grecque. Humboldt note, sans en tirer de conséquences, que ces motifs décoratifs se retrouvent chez les peuples anciens de la Méditerranée, comme chez les Taïtiens et les autres insulaires des mers du Sud.

A l'époque où les deux naturalistes visitèrent la grotte d'Ataruipé, des fouilles y avaient été entreprises sur l'ordre du gouvernement espagnol. Les missionnaires des cataractes avaient été faussement accusés d'avoir volé dans cette caverne les trésors que les jésuites y avaient cachés avant leur fuite.

En fait de trésors, Bonpland et Humboldt quittent la grotte à la nuit tombante, en emportant, au grand scandale de leurs guides indiens, plusieurs crânes et le squelette entier d'un vieillard. Ce sacrilège reçut un prompt châtiment, où Humboldt se refuse à voir le doigt de la Providence : le squelette de l'honorable vieillard périt — une seconde fois — ainsi qu'une grande partie des collections de nos naturalistes, dans un naufrage sur la côte d'Afrique, avec le jeune moine français, frère Juan Gonzalez, à qui le précieux et compromettant chargement était confié.

L'âme légère de tout remords, les voyageurs savourent, après les spectacles macabres d'Ataruipé, la splendeur d'une nuit tropicale : « Le disque de la lune, entouré d'anneaux colorés, brillait au zénith. Elle éclairait les bords tranchés du brouillard qui, comme un nuage, voilait le fleuve écumant. Des myriades d'insectes répandaient une phosphorescence rougeâtre sur la terre couverte d'herbes. Le sol resplendissait d'un feu animé, comme si la voûte étoilée s'était abaissée

sur la prairie. Des *Bignonias* grimpants, des vanilles aromatiques et des *Banistéria* aux fleurs jaunes décoraient l'entrée de la caverne. Au-dessus du sépulcre, bruissaient les cimes des palmiers. »

A mesure qu'on s'approche de la côte, le paysage change d'aspect. Près des bouches de l'Orénoque, on aperçoit la nuit, le long du fleuve, de longues traînées de flammes suspendues dans l'air : c'est la république aérienne des Guaranis, qui élèvent leurs huttes sur les stipes des palmiers, et qui tendent d'un tronc à l'autre leurs hamacs tissés avec les feuilles du *Mauritia;* les femmes allument sur le support humide le feu nécessaire aux besoins du ménage.

Ce beau palmier *Mauritia,* qui fournit aux Guaranis leurs demeures et leurs lits, est un arbre sacré. Les Indiens lui attribuent le pouvoir de rassembler l'eau autour de ses racines. Par une superstition analogue, confondant la cause avec l'effet, ils recommandent de ne pas tuer les serpents, sous prétexte que, après la destruction des reptiles, les flaques d'eau se dessécheraient.

Des troupeaux se montrent déjà à travers les steppes qui s'étendent à perte de vue sur les rives du fleuve : chevaux, mulets, taureaux retournés à l'état sauvage. Quelques huttes faites de roseaux liés avec des courroies et couvertes de peaux de bœuf, abritent les gardiens aussi farouches que leurs bêtes. La nuit, après la chaleur accablante du jour, les bestiaux ne connaissent pas le repos : « Des chauves-souris monstrueuses s'abattent sur eux, leur sucent le sang comme des vampires, en se cramponnant à leur dos, creusent dans la chair des plaies ulcéreuses où viennent pulluler les insectes. »

Enfin les voyageurs débarquent dans le delta et regagnent Cumana, leur premier port d'attache, après onze mois d'absence. Leur dernière observation a porté sur une peuplade d'Indiens qui habitent la plaine du Cari, aux bouches de l'Orénoque, les Caribes, peut-être la race la plus haute et la plus robuste de l'univers après les Patagons. Maintenant, ils peuvent s'accorder plusieurs mois de repos sur la côte, avant de se remettre en route. Humboldt envoie en Europe tous ses manuscrits et ses collections des années 1799-1800. Une partie, confiée à la garde du jeune franciscain, disparut dans un naufrage, avec le squelette du vieillard dérobé dans la grotte d'Ataruipé. Mais bien qu'il leur reste encore assez de trésors pour enrichir les musées d'Europe, ils ne considèrent pas comme terminée la mission qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, et bientôt d'autres régions, très différentes de celles qu'ils viennent de visiter, mais aussi attirantes par leurs mystérieuses beautés naturelles, vont les appeler.

CHAPITRE IX

VUES DE L'ELDORADO.

Le périple de l'Orénoque n'avait laissé aucune déception aux deux voyageurs. Il leur avait apporté l'expérience, qui leur manquait, de la vie à l'état de nature; il leur en avait donné l'amour, indestructible, surtout chez Bonpland; il les avait confirmés l'un et l'autre dans l'idée qu'ils étaient mieux faits pour les hasards et les joies silencieuses d'une existence indépendante que pour les contraintes et les trompeuses facilités des villes. Même à Cumana, ils étouffaient, aspirant avec impatience l'air du large et regrettant la forêt pleine d'ombre et de secrets.

Il y a un Eldorado, dont Humboldt, en probe savant, a détruit la légende. Il y en a un autre, qu'il porte dans son cœur, et Bonpland aussi, avec les rêves les plus chers de leur jeunesse et les souvenirs récents des stupéfiantes merveilles qui ne se sont révélées qu'à eux. L'Eldorado légendaire, on y croyait encore à la fin du XVIIIe siècle : excité par les récits de deux chefs indiens, le gouverneur D. Manuel Centurion avait établi une mission en 1770, et fondé deux villages au confluent du Rio Caragua et du Paraguamusi, sur l'emplacement présumé du fabuleux pays. Ces villages, Santa-Rosa et San-Bautista, disparurent au bout de peu d'années; Bonpland et Humboldt n'en trouvèrent plus trace quand ils visitèrent la région. Au lieu de cette jeunesse insouciante, que Voltaire s'amuse à nous représenter dans *Candide* jouant négligemment au palet avec des cailloux d'or, les voyageurs ne rencontrèrent qu'une tribu sauvage dont les membres se nourrissent de terre, les Otomaques. Sur ces Indiens, modernes héritiers du mythologique Eldorado, ils ont recueilli maintes observations du plus haut intérêt, et ce dicton, répandu dans les parages de l'Orénoque : « C'est si sale qu'un Otomaque le mangerait. »

Pourtant, la cuisine et les goûts de cette curieuse peuplade sont peut-être plus raffinés qu'il ne semble. Humboldt a examiné avec soin, mais on n'ose affirmer qu'il l'ait goûtée, la terre dont les Otomaques font leur nourriture préférée : c'est une argile grasse, douce au toucher, d'un gris-jaunâtre, et colorée par un peu d'oxyde ferrique. Ils la choisissent avec attention et la cherchent dans des bancs particuliers sur les bords du fleuve; après l'avoir pétrie en boulettes, ils la font griller à feu doux, jusqu'à ce que la croûte devienne rou-

geâtre; avant de la consommer, ils l'humectent légèrement. Cette race primitive, qui déteste l'agriculture et n'apprécie la terre que pour la manger, ne dédaigne pourtant pas d'autres mets, tels que racines, lézards, poissons et tortues d'eau, à l'époque où la rivière est basse et où la capture de ces animaux ne donne aucun mal. Les raffinés assaisonnent les boulettes d'argile, dont on fait une grande provision pour l'hiver, avec un peu de farine de maïs et de la graisse de crocodile. Cette passion de la terre comestible est si répandue et si tyrannique, que les femmes occupées à la fabrication de la poterie portent à leur bouche, en travaillant, de grosses poignées de pâte qu'elles mastiquent avec lenteur, et qu'après la pluie on boucle les enfants dans les cases, pour les empêcher de courir dehors et de se gorger de terre fraiche, comme une prévoyante maman européenne ferme prudemment le placard aux confitures pour préserver ses bébés d'une indigestion.

Ces charmants Otomaques n'ont pas fini d'intéresser les deux naturalistes. C'est à eux qu'Humboldt emprunte le redoutable curare, dont il rapportera en Europe des doses massives; aux bords idylliques de l'Orénoque, les guerriers indiens empoisonnaient encore l'ongle de leur pouce avec le suc de la liane vénéneuse; une simple égratignure faite avec cet ongle sur la peau d'un homme peut devenir mortelle; cette arme naturelle et les peintures hideuses qui couvrent leur visage et leur corps suffisent à épouvanter leurs ennemis et à mettre en fuite les mauvais génies.

Pour attester la vérité de leurs récits, les savants envoient au Muséum, où l'on peut encore les voir, la chemise et la tabatière des Otomaques. La première est un morceau d'écorce, pas trop grand, de l'arbre appelé *Morime*, et découpé sans aucune préparation. Quant à la tabatière, c'est un plat assez large, sur lequel on mettait un mélange du fruit râpé et pourri d'une mimosée, avec du sel et de la chaux vive. Le priseur tenant le plat d'une main et de l'autre un tube dont les deux branches entrent dans ses narines aspire avec volupté ce tabac stimulant.

Tel est l'Eldorado dont nos voyageurs ont rapporté la vision aux rives d'un monde sinon plus réel, du moins plus civilisé. Mais pour lui donner plus de réalité, Humboldt se propose de publier une carte *exacte* — c'est lui qui le dit — de cet immense pays « habité par plus de deux cents peuplades indiennes, dont la plupart n'ont encore vu aucun blanc et qui ont toutes des langues et des cultures tout à fait différentes ». La région, qui a connu une certaine prospérité au temps des jésuites de Caréchana et d'Ature, n'a plus qu'une douzaine de villages dispersés, d'un millier d'âmes chacun.

Ames, c'est beaucoup dire, car le plus grand nombre de ces primitifs vivent d'une vie bestiale, chacun « possédant quatre ou cinq femmes, suivant la richesse du lieu et de la maison ». Point d'élevage, depuis qu'ont disparu les nombreux troupeaux des missions. Pas d'autre viande, qu'un peu de chair pourrie qui arrive de l'Angustura jusqu'à San-Carlos. Aussi les Ydapaminores préfèrent manger des fourmis séchées à la fumée et les Caraïbes font un voyage de deux cent milles pour aller chercher des œufs de tortue dans le fleuve.

Plus que jamais, en présence de ces tableaux de la vie naturelle, le philosophe allemand caresse le rêve d'un progrès humanitaire qui améliorerait la vie matérielle de ces indigènes, sans altérer profondément leurs qualités primitives. Car ces Indiens de l'intérieur lui sont beaucoup plus sympathiques que ceux de la côte : « industrieux, sagaces, et très faciles à grouper en *pueblos*, ils paraissent essentiellement sociables », nous dirions : assimilables. En leur compagnie, les explorateurs ont passé des journées délicieuses, qui leur ont fait oublier toutes leurs tribulations. Les Caraïbes, en particulier, race extraordinairement forte et musclée, donnent un éclatant démenti aux « rêveries de Raynal et de Pauw sur la faiblesse et la dégénérescence de l'espèce humaine dans le Nouveau Monde. Un Caraïbe adulte ressemble à un Hercule fondu dans l'airain ».

Ni Bonpland ni Humboldt ne pensent avoir acheté trop cher la découverte d'une réalité aussi mystérieuse que passionnante, et l'expérience personnelle dont elle les a enrichis. Malgré quelques accidents de santé, le premier s'est acclimaté aussi complètement que son ami aux dures conditions de leur existence nouvelle. Humboldt ne cesse de rendre justice à ses mérites et de se féliciter de sa compagnie : courageux, intrépide, Bonpland parle couramment l'espagnol; il s'adapte facilement aux mœurs et aux usages des hommes; actif et travailleur, il a « des qualités exquises pour un voyageur naturaliste ». C'est lui qui a rangé seul toutes les plantes, au nombre de 12.000, avec les doubles. « Les descriptions sont à moitié son œuvre. Souvent nous avons décrit, chacun de notre côté, la même plante, pour être plus près de la réalité. » Ainsi s'affirmait la bienfaisante intimité de leur collaboration.

Mais il faut connaître les conditions exactes de leur vie matérielle, et surtout de leur travail, pour apprécier ce qu'il y eut de véritablement héroïque dans leur entreprise.

Pendant longtemps, les bananes, le manioc, un peu de riz, avaient été leur unique nourriture; il leur est arrivé de manger des fourmis et des singes, et ils étaient obligés de boire l'eau de l'Orénoque. Le long des petites rivières,

l'épaisseur des bois était telle qu'il fallait s'ouvrir une issue avec la *machete;* par moments, l'embarcation devait être traînée ou portée par une équipe de vingt Indiens, que les Européens suivaient à pied. Sur le fleuve, on faisait dix ou douze jours de navigation, sans rencontrer d'autres êtres vivants que de petits ouistitis, des singes capucins ou des tigres. « Plus de trois mois, écrit Humboldt, nous avons dormi sur les bords du fleuve ou dans les forêts les plus touffues, entendant toujours les rugissements des tigres et nous défendant contre leurs attaques au moyen des feux allumés autour de nos hamacs. « Les insectes irritaient notre sang d'une manière d'autant plus insupportable que, lorsque nous nous trouvions près d'une rivière assez abondante, et que nous voulions nous y baigner pour rafraîchir notre corps, nous n'osions pas l'essayer, à cause de la férocité des caïmans, des raies, des caribes, des gymnotes, des couleuvres d'eau ou boas. »

Le mystère de la nuit n'a pas toujours dissimulé à la curiosité des naturalistes cette vie secrète de la jungle. Quand ils naviguaient sur l'Orénoque, ils avaient remarqué des ouvertures pratiquées de place en place dans l'épaisse haie que la végétation exubérante formait à la lisière de la forêt. Bonpland reconnut dans la plante remarquablement vigoureuse et tenace dont était formée cette enceinte naturelle, une euphorbiacée, l'*Hermosia castaneifolia.* Bientôt, ils comprirent que ces passages avaient été frayés, plus sûrement qu'avec la *machete,* par les grands quadrupèdes qui descendent boire au fleuve. A l'aube ou au coucher du soleil, on voyait apparaître le jaguar, le tapir, le pécari, conduisant leurs petits à l'abreuvoir. Effrayés par le bruit des canots, ils ne cherchaient pas à enfoncer la haie à l'endroit où le plaisir du bain les avait entraînés, mais ils se retiraient lentement, le long de la rivière, quelquefois pendant un demi-mille, jusqu'à ce qu'ils eussent retrouvé une ouverture propice qui leur permît de plonger dans leur domaine impénétrable. C'est ainsi que Bonpland et Humboldt purent observer les animaux les plus variés, descendant à la rivière pour se désaltérer, se baigner ou pêcher; aux grands mammifères se mêlaient les oiseaux aquatiques. Devant ce spectacle, un des guides qui accompagnaient les voyageurs, un vieil Indien élevé dans les missions, s'écriait béatement : « C'est ici comme dans le Paradis! » Mais comme le remarque le sceptique Humboldt, la douce paix de l'âge d'or ne régnait plus depuis longtemps dans ce paradis d'Amérique, où les animaux s'observent et s'évitent. Plus d'une fois, ils ont vu un *Capyraba* (cochon d'eau) surpris par le crocodile dans le fleuve, ou par le jaguar sur la rive, tandis que le reste de

la troupe essayait de se soustraire par une fuite inégale aux atteintes de ses terribles ennemis. « Cet animal court si mal, note le savant allemand, que parfois nous sommes parvenus à atteindre et à attraper quelques retardataires de la harde nombreuse. »

S'il ne servait pas à corser le menu du bivouac, l'infortuné *Capyraba* finissait ses jours proprement disséqué par les deux amis, et ses os allaient enrichir les collections de pièces anatomiques, après que Humboldt eût soigneusement dessiné toutes les particularités de l'animal.

Collections, dessins et manuscrits étaient, au milieu de tant de dangers et de surprises, le grand souci permanent des navigateurs. Il leur est arrivé de transporter dans une étroite embarcation, au prix de mille difficultés, des cages pleines de singes et d'oiseaux vivants, pour les voir mourir peu à peu avant le terme du voyage. La meilleure tente ou bâche ne pouvait résister à la force des terribles averses équatoriales. Aussi les naturalistes avaient-ils grand'peine à préserver leurs trésors. Dans les herbiers, on pouvait compter sur un déchet d'un tiers, les plantes se gâtant vite, parce que, par suite du climat humide et de la végétation hâtive, il était rare de trouver de belles feuilles vieilles et bien développées. Le gaspillage de la nature contrariait la sévère économie humaine. Chaque jour, on faisait connaissance avec de nouveaux insectes qui détruisaient le papier et les spécimens. Tous les préservatifs apportés d'Europe, camphre, térébenthine, goudron, demeuraient impuissants.

Représentons-nous le pauvre Bonpland, habitué au travail méticuleux, ordonné, du laboratoire. C'est presque en pleurant, nous rapporte-t-il, qu'il ouvrait ses caisses de plantes, en arrivant à l'étape. Après trois ou quatre mois l'herbier était méconnaissable. Il fallait jeter cinq exemplaires sur huit. Il se remettait à la tâche, courageusement, mais dans quelles conditions! Comme on doit se couvrir la figure et les mains à cause des moustiques qui obscurcissent l'air, il est presque impossible d'écrire pendant le jour; on ne pourrait même pas tenir une plume. Il faut attendre la nuit. Tout le travail se fait près du feu, dans une hutte indienne, où aucun rayon de soleil n'a pénétré, et où l'on se glisse en rampant. Mais la fumée vous étouffe. A Maypura, il s'est enterré dans le sable pendant la nuit : la tête seule dépasse et tout le corps est recouvert d'une épaisseur de trois à quatre pouces.

Rapportant ces détails, Humboldt ajoute : « On croit que c'est un conte, quand on ne le voit pas. » Un conte, certes, et digne des régions fabuleuses où leur amour de la science a conduit nos deux voyageurs. Telles sont pourtant les condi-

tions dans lesquelles Bonpland a rassemblé les éléments de sa *Monographie des Mélastomées*, préparé les admirables planches et les précieuses descriptions qui composent les deux volumes in-folio de ses *Plantes équinoxiales;* l'énumération qui complète le titre de ce dernier ouvrage : Mexique, Cuba, provinces de Caracas et de Cumana, Andes de Quito, bords de l'Orénoque et des Amazones, c'est l'Eldorado des deux savants, et nous n'en avons encore visité avec eux qu'une partie.

CHAPITRE X

DES GRANDES ANTILLES A SANTA-FÊ-DE-BOGOTA.

A cinquante milles de tout lieu habité, les pieds dans l'eau au milieu d'un torrent furieux, et menacé à tout moment d'être emporté, guetter la nuit une pirogue qui doit venir vous chercher, et qui vous abandonnera peut-être, c'est une aventure naturelle de la vie errante. Attendre dans un port, sur une côte habitée, une flottille de bateaux européens, qui a promis de vous prendre au passage, et qui, se détournant soudain de son itinéraire prévu, vous oublie avec désinvolture, c'est un mécompte de la vie sociale.

Voilà pourtant ce qui arriva, au commencement de 1801, aux deux explorateurs de l'Orénoque. C'est à ce moment qu'ils reprenaient contact avec la civilisation, et ils n'eurent guère lieu de s'en féliciter. Sans nouvelles d'Europe depuis dix-huit mois, ils commençaient seulement à pouvoir faire connaître à leurs parents, à leurs amis, qu'ils étaient encore en vie, et donner quelque idée des grandes choses qu'ils croyaient sans orgueil avoir réalisées. Bientôt va parvenir aux Chauvins, chez les Goujaud de La Rochelle, la fameuse lettre de l'exilé, où il recommande à la famille, non sans humour, d'adapter le modeste muséum domestique « aux formes, aux dimensions, à l'attitude américaines ». En même temps, il annonçait son prochain départ pour La Havane. La nouvelle fit le tour du pays, avant d'être transmise à Paris, au Muséum, où elle atteindra les laboratoires de Thouin et de Desfontaines, par les soins du Dr Michel-Simon, lequel signe maintenant Goujaud-Bonpland, se parant fièrement du nom illustré par son jeune frère.

Partis de Cumana, les deux amis visitèrent Saint-Domingue, la Jamaïque et La Havane, au cours d'une navigation très lente, rendue périlleuse par la mauvaise saison et les

écueils. Ils séjournèrent environ trois mois à Cuba, où ils étudièrent particulièrement la canne à sucre, et où Humboldt construisit un nouveau four de son invention pour les sucreries. Simple intermède dans de plus vastes projets. Le but déclaré de cette petite croisière était d'attendre le moment où ils pourraient rejoindre l'expédition du capitaine Baudin à Guayaquil ou à Lima, après avoir traversé l'isthme de Panama.

Ayant mis leur conscience en paix par ces dispositions, nos voyageurs frétèrent une petite goélette à Batabano, pour se rendre à Carthagène-des-Indes, en Colombie. De là, ils avaient l'intention de franchir l'isthme de Panama et d'aller à la recherche du capitaine Baudin, dont ils étaient sans nouvelles, dans les ports du Pacifique.

Parvenus sains et saufs à Carthagène, les deux amis n'y demeurèrent pas longtemps, juste assez pour qu'Humboldt pût y observer l'éclipse de lune du 2 mars 1801. En avril, tant pour se reposer de leur pénible traversée, que pour fuir la chaleur malsaine de la ville pendant l'été, ils se réfugièrent dans l'intérieur des terres, comme la plupart des Européens non acclimatés. Ils choisirent pour cette villégiature un petit village indien, Turbaco, situé sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse. Non loin de Turbaco, coule la belle rivière de la Magdalena. Les maisons de bambous, couvertes de feuilles de palmier, s'éparpillent dans un paysage riant, parmi les sources abondantes, remplies de coraux pétrifiés. Humboldt et Bonpland retrouvaient avec joie la vie à laquelle ils étaient habitués et jouissaient de la fraîcheur délicieuse des nuits. En attendant d'entreprendre l'exploration du Rio Magdalena — ils ont la passion des fleuves! — ils herborisent dans les environs, en compagnie des Indiens. La forêt de Turbaco est réputée pour l'épaisseur extraordinaire de ses arbres; on y voyait communément des troncs de huit pieds de diamètre, par exemple ceux du *Cavanillesia Mocando*. La végétation est riche en espèces rares, et Bonpland étudie tout particulièrement le *Dychotria emetica*, dont la racine est l'*ypicaccuana* de Carthagène, le vulgaire ipéca pharmaceutique.

Enfin, il fallut dire adieu aux délices de Turbaco. Les voyageurs s'embarquèrent sur le Rio Magdalena, qu'ils devaient remonter pendant trente-cinq jours et qui les conduira à Honda, entre les deux Cordillères. Ils ont renoncé à traverser l'isthme de Panama, mais comptent toujours descendre sur Guayaquil, par Quito, pour y avoir des nouvelles de Baudin.

Deux cents lieues de navigation assez dure, à travers un beau pays, encore mal connu, dont Humboldt relève la carte, tandis que Bonpland herborise. A Honda, il trouve des plan-

tations de cannelle. C'est le *Laurus Cinnamoïdes Mutis*, du nom du célèbre botaniste Colombien, ami de Linné, que les savants européens vont bientôt visiter à Santa-Fé-de-Bogota. Cette cannelle est semblable à celle de Ceylan, et Bonpland l'a déjà rencontrée au bord de l'Orénoque. Il admire également les superbes forêts d'arbres à quinquina, les plantations d'amandiers et d'*Otoba*, sorte de muscade, à laquelle le gouvernement porte un grand intérêt, en raison de l'importance des épices dans le trafic mondial. Bonpland constate que c'est un Français, Desieux, qui est préposé à la surveillance de ces précieuses plantations, avec un traitement de deux mille piastres. En voyant ce déraciné, si loin de la mère-patrie, en l'enviant peut-être, il a pu avoir la révélation de son propre destin.

De Honda à Santa-Fé-de-Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade (l'actuelle Colombie), le plus dur restait à faire. Des chemins affreux, sur un grand plateau, les *llanos* de Bogota, sans autre moyen de transport que des mules. Ce plateau joue un rôle important dans la mythologie des Indiens Muyscas. Les étrangers recueillent volontiers cette poétique légende : « Le principe du mal, ou la lune, une femme, fit sortir un flot de péchés qui donna naissance au lac Funzhe, aujourd'hui desséché, et dont le fond forme ce plateau. Mais Bochika, le principe du bien, ou soleil, pulvérisa le rocher Toqueudama, où se trouve maintenant une célèbre cascade; le lac Funzhe s'écoula; les habitants de la région, qui avaient pris la fuite sur les montagnes voisines, pendant l'inondation, revinrent dans la plaine; et après avoir donné aux Indiens une constitution et des lois semblables à celles des Incas, Bochika alla habiter le temple de Sagamuri. Il vécut alors vingt-cinq mille ans, et se retira dans sa maison, le Soleil. »

Fût-ce une vengeance du principe du mal ou du lac Funzhe? Toujours est-il que le pauvre Bonpland tomba de nouveau malade dans les *llanos* de Bogota. Il eut une fièvre violente, que son ami attribuait plus prosaïquement aux miasmes des rivières et aux piqûres des moustiques. L'accès ne dura que trois jours, mais laissa le malade si épuisé que nos deux explorateurs devront prolonger leur séjour à Santa-Fé pendant deux mois, jusqu'au 8 septembre 1801, Bonpland n'étant pas en état de reprendre la route avant cette date.

Malgré le piteux état d'un des voyageurs, l'arrivée à Santa-Fé-de-Bogota fut triomphale. Le renom de leurs mérites et de leurs prouesses les avait précédés; d'ailleurs, le passeport du roi d'Espagne continuait à faire merveille. On ne pouvait qu'avoir de la sympathie pour des étrangers qui marquaient un attachement si passionné et si fidèle à la terre de l'Amé-

rique équatoriale. L'archevêque leur avait envoyé sa voiture, comme l'évêque de Lima à la Périchole. Les notables de la capitale se portèrent à leur rencontre et leur offrirent un fastueux déjeuner à deux milles de la ville. Ils firent leur entrée avec un cortège de plus de soixante cavaliers. Et par la suite, le vice-roi les invita à sa maison de campagne. Mais ni le carrosse du Saint-Sacrement, ni les plus flatteuses démonstrations de la courtoisie espagnole, n'avaient autant d'attrait pour les naturalistes que le climat délicieux de Bogota, ses riches cultures de froment d'Europe et de sésame d'Asie, et surtout les collections de leur confrère Mutis, d'une réputation mondiale.

Pendant les deux mois qu'ils passèrent dans cette agréable résidence, ils eurent tout le temps de les examiner à loisir et furent souvent les hôtes de Mutis qui les comblait de prévenances. L'illustre savant avait mis l'étude des plantes en honneur dans son pays, au point que le budget royal de la Nouvelle-Grenade comptait un crédit annuel de dix mille piastres pour les recherches botaniques. En 1801, Mutis était un vénérable ecclésiastique de soixante-douze ans, pourvu d'une fortune considérable, qu'il consacrait tout entière au service de la science. Pendant quinze ans, il avait fait travailler une équipe de trente peintres à la constitution d'énormes albums in-folio, comprenant trois mille dessins coloriés de plantes. Lui-même achevait à cette époque la description de sa *Flore de Bogota*. L'aimable vieillard ouvrit à ses hôtes sa vaste bibliothèque, si riche en ouvrages sur la botanique qu'elle ne pouvait être dépassée que par celle de Banks, à Londres, la plus considérable de l'époque. Avec eux, il feuilleta ses innombrables herbiers, en les comparant à ceux qu'ils avaient constitués en route. Il leur donna cent des plus beaux dessins de ses albums, représentant des spécimens nouveaux de la végétation américaine, et qu'il destinait à l'Institut de France. Humboldt se chargea de l'envoi; mais ce précieux dépôt ne dut jamais parvenir à destination; du moins n'a-t-on pu le retrouver dans les collections de l'Institut.

Il fallut pourtant quitter une ville dont le climat était aussi hospitalier que les habitants, et dont l'amitié de Mutis avait fait pour les deux naturalistes un séjour particulièrement enchanteur. Ils s'éloignèrent à regret, le 9 septembre 1801, malgré la saison des pluies, pour se diriger sur Quito à travers la vallée de la Madeleine et les cimes neigeuses des Andes. Une des plus rudes étapes de leur long voyage les attendait encore. Mais au milieu des nouvelles souffrances qu'ils allaient endurer, un rêve magique de leur enfance les soutenait : contempler l'Océan Pacifique du haut de la Cordillère! Que

de fois, au bivouac du soir, malgré la fatigue, Humboldt ne s'était-il pas exalté avec Bonpland, en relisant les récits des premiers conquistadors: Vasco Nunez de Balboa, cet homme heureux, qui, suivi de François Pizarre, fut le premier à découvrir une mer nouvelle au delà des cimes silencieuses qu'aucun Européen n'avait foulées et que le condor troublait seul de son vol farouche.

CHAPITRE XI

A TRAVERS LA CORDILLÈRE DES ANDES.

Dès les premiers pas, la route faisait sentir ses horribles difficultés. Elles n'étaient pas pour décourager des âmes si bien forgées. La saison des pluies était commencée. Ils avaient devant eux treize jours de marche à pied dans des boues affreuses, où les chemins étaient de simples pistes, sans autre gîte d'étape que les forêts vierges où il fallait passer les nuits à la belle étoile. Comme toujours, les splendeurs inconnues de la nature et les merveilles du monde végétal les consolaient de tout. Qu'importe si l'on abandonne ses souliers dans les marais, quand devant vous le Tolima élève sa cime neigeuse, au-dessus des bois épais de styrax et de passiflores, de bambous et d'arbres à cire?

Malgré ces obstacles, pour traverser les Andes, ils renoncèrent volontairement à se servir du mode de transport en usage dans le pays : les *cargueros*, qui portent liée sur le dos une sorte de chaise où est assis le voyageur. Humboldt a insisté à plusieurs reprises sur la condition misérable et dangereuse de ces hommes, qui portent un poids de cent cinquante à deux cents livres, font huit ou neuf heures de chemin par jour sur un terrain presque impraticable et ne gagnent que quatorze piastres (soixante-dix francs) en trois semaines. Il a montré la nécessité, pour le voyageur transporté *a carguero*, de garder pendant plusieurs heures une immobilité absolue, le corps penché en arrière, le moindre faux pas des porteurs, dont les plus habiles ont l'amour-propre de toujours rechercher les pentes les plus escarpées, pouvant provoquer un accident mortel. Mais plus que par la crainte de se confier à une monture si instable, nous pensons que les deux savants ont été retenus pas un sentiment d'humanité, bien naturel chez les adeptes enthousiastes d'une révolution qui venait d'abolir l'esclavage.

L'aspect sévère de ces solitudes est encore accru par les admirables vestiges, inattendus, d'une route gigantesque :

la chaussée des Incas. Sur une longueur de plus de deux cent cinquante milles, elle faisait communiquer entre elles toutes les provinces de l'empire. A l'époque où Bonpland et Humboldt erraient dans ce désert, elle n'était plus marquée que par des fragments d'assises profondes, pavées d'une pierre brune porphyritique, bien taillée, et par les ruines de petits édifices, disposés à intervalles réguliers, dans lesquels on a voulu reconnaître des gîtes pour les voyageurs, fortifiés contre les attaques des brigands, et pourvus de conduits d'eau chaude pour le bain. Humboldt compare cet ouvrage des anciens habitants du Pérou, qui étendait sa masse puissante à plus de quatre mille mètres au-dessus de l'Océan, aux voies romaines dont il avait pu admirer les restes en Italie, en Espagne et dans le Midi de la France.

Ici, la nature rivalise avec l'homme dans le grandiose. Les arbres, les palmiers surtout, atteignent dans cette région des proportions qu'ils n'ont nulle part ailleurs. Sur la chaîne des Andes, entre Ibagen et Carthage, Bonpland découvre avec admiration le *Ceroxylon Andicola,* un palmier à cire, qui atteint l'énorme hauteur de cent quatre-vingts pieds; et près de Roldanilla, dans le val Cauca, c'est l'*Oreodoxa Sancona,* qui joint à la splendeur de sa taille celle de ses fleurs magnifiques. Pourquoi ces géants du monde tropical sont-ils si peu nombreux, alors qu'un seul stipe donne un nombre énorme de fruits? Bonpland explique cette rareté par la voracité des animaux de toutes les classes, dans le monde équatorial, et celle des indigènes qui, pendant plusieurs mois, se nourrissent exclusivement de ces fruits. Dans un autre genre, les graminées arborescentes et les cactées ne sont pas moins surprenantes. Habitués à ne voir ces dernières plantes que dans les serres européennes, où elles étaient très rares à la fin du XVIIIe siècle, nos savants sont étonnés de constater la densité qu'acquièrent les fibres ligneuses du cactus, dans les plus vieilles tiges. Aussi ces étranges végétaux qui couvrent de leurs colonnes annelées, de leurs raquettes et de leurs candélabres d'immenses plaines arides, où ils faisaient l'admiration des voyageurs, sont-ils fort recherchés des Indiens qui savent que leur bois est incorruptible et qu'il est d'un excellent usage pour faire des rames ou des seuils de portes inusables.

Jusqu'à Quito, si les voyageurs furent parfois distraits ou émerveillés par ces découvertes, ils ne connurent pas de plus mauvais moment que le passage du mont Quindiu, le plus dur de toute la Cordillère. Même dans la belle saison, il faut une douzaine de jours pour traverser son épaisse forêt, complètement inhabitée : aucune cabane de relai, aucun moyen de subsistance; à toutes les époques de l'année, les voyageurs

doivent avoir un mois de provisions, car ils se trouvent souvent isolés par la fonte des neiges ou la crue subite des torrents, de manière à ne pouvoir descendre ni sur Carthage, ni sur Ibaque. Les milliers de filets d'eau qui descendent de la montagne ont creusé des ravins profonds de huit mètres. Il faut marcher dans ces crevasses pleines de boue et où l'épaisseur de la végétation entretient l'obscurité en plein jour. Sur une longueur de mille ou deux mille mètres, les bœufs qui portent les bagages s'avancent péniblement, dans des galeries si étroites que, si deux convois viennent à se rencontrer en sens contraire, on n'a d'autre ressource que de rebrousser chemin, et les hommes montent, sur le mur de terre qui borde la crevasse, en se cramponnant aux racines. Pour la traversée du Quindiu, Bonpland et Humboldt avaient loué douze bœufs qui portaient leurs instruments et leurs collections. La dernière partie du parcours, sur le versant occidental, fut un véritable supplice : ils s'avançaient sous une pluie torrentielle, à travers un sol marécageux, hérissé de bambousiers dont les formidables piquants déchirèrent leurs souliers... et leurs membres. Mettant leur point d'honneur à ne pas se laisser porter à dos d'hommes, ils durent achever la route pieds nus.

Le gîte du voyageur est digne de son équipage, sur ces cimes inhospitalières, et sa maison, comme la lenteur de sa locomotion, est celle de l'escargot : il la porte sur son dos. Quand on partait d'Ibagne pour Ibarra, on n'emportait pas de valises, ni même de tentes. On faisait simplement couper, dans les montagnes voisines, plusieurs centaines de grandes feuilles de *Vijao*, sorte de bananier; ces feuilles ovales, membraneuses et lustrées, sont couvertes d'un vernis qui les rend imperméables à la pluie. Pour le transport, on les roule en un paquet cylindrique; il en faut compter cinquante kilos pour construire une cabane où couchent huit personnes. A l'étape, on superpose les feuilles comme des ardoises sur une légère charpente de branches entrecroisées. Le résultat n'est pas décevant, car Humboldt déclare : « Nous avons passé plusieurs jours sous une de ces tentes de feuillage, aussi fraîches que commodes, sans être mouillés, malgré une pluie très forte et presque continuelle. »

Mais il faut se remettre en route, car ils sont déjà en retard sur leur itinéraire prévu. Encore des forêts, encore des marécages; les mules, qu'ils ont prises à Pasto, y enfoncent jusqu'à mi-corps; on longe des ravins étroits et sombres comme des galeries de mines; les chemins sont pavés des ossements des bêtes de somme, tombées de faim et de fatigue.

Enfin, après quatre mois de péripéties souvent dramatiques, Bonpland et Humboldt atteignent à Ibarra la frontière

de l'Etat qui forme aujourd'hui l'Equateur, pénètrent dans l'hémisphère austral et descendent sur Quito.

Cette arrivée à Quito, le 6 janvier 1802, n'avait plus rien de l'entrée triomphale à Santa-Fé-de-Bogota. L'absence du carrosse épiscopal se faisait cruellement sentir. Les deux nobles étrangers, objet de la curiosité un peu nonchalante des Péruviens, n'avaient plus de bottes et leurs pieds étaient couverts de meurtrissures; mais un important et mystérieux bagage de caisses les avait précédés, et à défaut de vêtements élégants, et même corrects, ils étaient « enrichis d'une belle collection de nouvelles plantes », et d'échantillons minéralogiques dont ils font aussitôt un important envoi à l'Institut, par le cap Horn. En même temps, Humboldt écrit à cet illustre corps, avec grandiloquence : « Depuis deux ans, nous n'avons aucune nouvelle d'Europe. Accoutumés à des privations et à des revers plus grands, nous continuons sans relâche des travaux que nous croyons utiles aux hommes, et nous nous hâtons de profiter de l'occasion qui se présente en ce moment pour vous réitérer, citoyens, les assurances d'un dévouement auquel vos bontés nous obligent à jamais. »

Citoyens, cela commence à dater un peu en 1802. Mais il s'est passé tant de choses en deux ans! Les explorateurs de l'Orénoque et des Andes n'ont-ils pas le droit d'ignorer, sinon le 18 Brumaire, du moins quelques petits détails tels que Marengo, le Consulat et cet inquiétant consul sous lequel perce déjà le futur empereur?

En fait d'histoire, celle de Baudin les intéresse davantage. Mais à propos, que devient donc le capitaine? Il fallut demeurer plus de cinq mois à Quito pour apprendre qu'il leur avait brûlé la politesse. Ce ne fut pas cinq mois perdus, mais jamais les impatients routiers n'étaient restés si longtemps dans une ville. Ils ne pouvaient cependant demeurer insensibles à l'hospitalité d'une population, qui, malgré la fréquence des tremblements de terre funestes à leurs demeures, est la plus gaie, la plus vive, la plus aimable du continent. « La cité elle-même ne respire que la volupté et le luxe, et nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général de se divertir. »

Toutes les recherches géologiques ou botaniques auxquelles se prêtait le riche « royaume de Quito », ils les entreprirent avec leur habituel esprit de méthode. Aux observations sur les plantes, les animaux et les minéraux, vint s'ajouter l'étude des monuments anciens et des mœurs des habitants primitifs.

Puis, comment séjourner dans une des régions du globe les plus riches en volcans, sans céder à la tentation de se mesurer avec eux? L'exploration du Pichincha, celles de l'Antisana et du Chimborazo, sont des événements qui comp-

tent, même dans une vie déjà aussi pleine que celle des deux naturalistes. Pour ces grandes entreprises, ils s'étaient adjoint un compagnon digne d'eux par son enthousiasme, son intrépidité et son zèle pour la science : un jeune savant du cru, Charles Montifar, riche et désintéressé, qui s'attachera à eux d'une telle amitié qu'il n'hésitera pas à les accompagner dans la suite de leur voyage, et jusqu'en Europe.

Un pays où un tremblement de terre, comme celui encore récent de 1797, pouvait engloutir 40.000 hommes et des villes entières, était digne de retenir l'attention du géologue. Il commença par gravir le Pichincha, pour y faire des expériences sur l'analyse de l'air. Mais ni lui, ni son ami Bonpland n'avaient encore le pied... volcanique; ils manquaient d'entraînement : Humboldt faillit se laisser choir dans le cratère, comme Enpédocle, et terminer là sa belle carrière de naturaliste. « L'Indien qui nous accompagnait, raconte-t-il, tomba jusqu'à la poitrine dans une crevasse, et nous vîmes avec horreur que nous avions marché sur un pont de neige glacée. » Etablis sur une pierre en forme de balcon, pour faire leurs expériences, les deux savants — ils ne sont pas encore trois — sentent la pierre étroite agitée toutes les deux minutes par des secousses souterraines. Pour examiner le fond du cratère, ils se couchent à plat ventre et sont à demi asphyxiés par les vapeurs de soufre.

Ils n'eurent pas plus de chance au volcan d'Antisana, où ils s'élevèrent jusqu'à plus de 5.000 mètres : la baisse de la pression barométrique et la faible densité de l'air leur firent rendre le sang par les lèvres, les gencives et même les yeux. Ils éprouvaient une faiblesse extrême et l'un de leurs compagnons s'évanouit.

Le 23 juin 1802, l'ascension du Chimborazo, à laquelle participa Charles Montifar, fut encore plus tragique. Cette fois, ils avaient dépassé 6.000 mètres, sur le revers oriental du volcan, la plus haute altitude atteinte à cette époque. Les guides indiens les ont abandonnés et se sont enfuis, bien avant cette hauteur. Le thermomètre n'enregistrait plus le froid. Alors qu'ils ne rencontraient pas un seul animal, pas même le condor, et sur un sol où « de petites mousses paraissaient être les seuls êtres organisés qui les rattachaient encore à la terre habitée », ils aperçurent soudain de minuscules insectes ailés, qui venaient bourdonner autour d'eux; ces diptères musciformes ne s'élevaient guère au-dessus de 5.000 mètres, et malheureusement, sur des crêtes de rocher très étroites et dans des champs escarpés de neige, il était impossible d'en capturer. Un peu plus bas, mais toujours au-dessus de la limite des neiges, Bonpland avait vu des papillons jaunâtres voltiger au ras du sol.

De si audacieux et dangereux efforts ne devaient pas demeurer vains. Non seulement Humboldt a pu recueillir de nombreuses observations, mais encore il croit avoir établi, par ses mesures barométriques et kilométriques. que certains volcans ont notablement diminué de hauteur depuis 1753.

C'est en revenant du Chimborazo que Humboldt éprouva la plus grande déception de sa vie. Il apprit qu'il lui fallait décidément renoncer à jamais voir le fantasque capitaine Baudin dans les eaux de Guayaquil. Bonpland partagea son chagrin. Mais ni l'un ni l'autre n'étaient hommes à s'attarder longtemps sur la petite blessure d'un rêve envolé. La vie s'ouvrait devant eux, pleine des espérances fécondes qu'elle réserve aux âmes fortes. Puisque l'Océan Indien leur était interdit, ils iraient au Pérou et au Mexique, que, sans l'oubli où Baudin les laissait tomber, ils n'auraient sans doute jamais connus.

CHAPITRE XII

SUR LES TRACES DES CONQUISTADORS.

Vers la fin de sa carrière, Humboldt, revenu à la vie civilisée, affirmait qu'après le supplice d'aller se faire pendre, il n'en connaissait pas de plus cruel que de se faire peindre. C'est qu'il était incapable de garder la pose et de rester longtemps immobile. Vingt semaines à Quito, sans autres fugues que le Chimborazo et le Pichincha, c'était beaucoup plus qu'il n'en pouvait supporter.

Brusquement, il décida de se diriger vers Lima, et de s'y trouver à temps pour observer le passage de Mercure sur le Soleil, auquel il donnait rendez-vous. Qu'importent les mille lieues déjà accomplies pour rattraper l'infidèle capitaine? Plus exact que le navigateur, le savant du moins ne manquera pas à son engagement. Mais on a le temps, chemin faisant, de reconnaître le cours de quelques fleuves, le Rio Marana, les Amazones, et Bonpland souscrit d'enthousiasme à ce beau programme.

Comme d'habitude, les deux amis se partageront la besogne : Humboldt va dresser la carte de ces rivières capricieuses; Bonpland, explorer les forêts dans la région du Haut-Marañon, autour de Jaën, rechercher de nouvelles espèces de *Cinchona*, déterminer, pour chaque plante, la nature du sol et l'altitude extrême où il l'a rencontrée. Tous les deux, dans ces études, eurent beaucoup à souffrir des

ardeurs du climat. Mais en arrivant à Lima, ils possédaient 3.374 descriptions de plantes, très complètes, dont plus des deux tiers dues au seul Bonpland.

Les brusques changements de climat, en passant d'un versant à l'autre de la Cordillère ou en descendant de la montagne dans la plaine, éprouvaient moins les explorateurs qu'ils ne les ravissaient, par le spectacle d'une nature toujours nouvelle. « Quand on a séjourné toute une année sur la chaîne des Andes, écrit Humboldt, entre 4° de latitude Nord et 4° de latitude Sud, dans les plateaux de la Nouvelle-Grenade, de Pastos et de Quito, à une hauteur moyenne de 3.000 à 4.000 mètres, on se réjouit, en traversant les forêts de quinquinas de Loxa, de descendre peu à peu dans les plaines du fleuve supérieur des Amazones, dans un monde inconnu, riche en superbes espèces végétales. »

Bien entendu, ces plaisirs de la découverte se paient au prix des plus pénibles et des plus patients efforts. Pour atteindre la vallée de San-Felipe, important gisement de fossiles, il n'a pas fallu traverser moins de vingt-sept fois, à cause des sinuosités, un affluent des Amazones, le Rio de Guanca-Bamba. Durant ces longues journées d'une marche épuisante, les voyageurs avaient constamment devant leurs yeux, sur une pente rocailleuse escarpée, les débris de la chaussée des Incas. A leurs pieds, le torrent encaissé, qu'il fallait franchir, roulait ses eaux avec une telle rapidité, que leurs mulets pesamment chargés étaient à chaque instant sur le point d'être entraînés. Braves mulets, surveillés avec amour, puisqu'ils portaient tous leurs trésors : manuscrits, herbiers, les collections amassées depuis plus d'un an. Sur l'autre rive, ceux qui avaient déjà traversé attendaient avec une anxiété extrême que le train pesant des dix-huit bêtes eût échappé au péril.

Un autre rio, le Chambo, coule dans un ravin à 2.400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. A Pénipé, dont il ne reste que des ruines depuis le terrible tremblement de terre de 1797, il fallut traverser la rivière sur un de ces ponts de cordages, que les Espagnols appellent *puente de hamaca.* Les cordes en sont tressées avec la partie fibreuse de la racine de l'agave. Le pont a cent vingt pieds de long sur huit de large. Le passage est un dangereux exercice : une seule personne à la fois peut s'avancer sur ce hamac instable, en marchant aussi vite que possible, le corps penché en avant, et sans s'arrêter ni se cramponner aux cordages qui servent de balustrade; si elle a le malheur de regarder l'eau, au-dessous d'elle, à travers les intervalles des bambous qui recouvrent les grosses cordes, elle est perdue. Peu de temps avant le passage de Bonpland et de Humboldt, le pont du Rio Chambo

s'était écroulé en entier; un vent très sec, succédant à de longues pluies, avait rompu toutes les cordes.

L'une des moindres curiosités de la région n'est pas la poste aux lettres de Truxillo, dans la province de Jaën. Le seul moyen de communication entre l'Océan Pacifique et l'intérieur, est un courrier nageur, qui, par le Rio Chamaya et le fleuve des Amazones, porte les lettres en deux jours, de Pomahuaca à Tomependa. Ce service est assuré par de jeunes Indiens très robustes qui nagent, cramponnés à une planche de bois léger, et mettent leurs messages dans un grand mouchoir de coton enroulé sur leur tête en forme de turban. Quand ils rencontrent des cataractes, ils font un détour par les bois. Ils n'emportent pas de provisions, étant traités hospitalièrement par les habitants des cabanes éparses dans un pays où les fruits sont en abondance.

Moins que jamais Bonpland songe à regretter les fatigues et les dangers qui lui ont permis de contempler de nouvelles merveilles et de recueillir de nouveaux trésors. Outre ses chères plantes, il a fait au Pérou ample récolte de coléoptères. Plus tard, en Europe, il les échangera avec un confrère allemand, contre des échantillons de cryptogames qui manquent à ses collections. Dans le bassin des Amazones, il s'extasie devant des citronniers de trente mètres chargés de fruits, et reconnaît dans d'épais massifs couverts de fleurs roses l'une des plus belles espèces de *Bougainvillæa* établie par Jussieu. D'ailleurs, au Pérou, il retrouvera une grande partie des plantes observées par l'un des oncles de son maître, Joseph de Jussieu, quand celui-ci avait accompagné, en qualité de médecin naturaliste, la mission de l'arc du méridien; Bonpland note ainsi le *LLoque affinis*, le *Quillapa* et une nouvelle espèce de *Jusiæa*, particulièrement charmante; les passiflores forment des bois touffus, le *Loranthus* s'élève à soixante pieds, et le *Godoya* fait retentir jusqu'aux rives des Amazones le nom illustre de Manuel Godoy, prince de la paix.

A côté de ces innocentes créations de la nature végétale, l'orgueil et la cruauté des hommes se lisent encore dans les ruines de la civilisation des peuples disparus. Les deux savants parcourent les lieux déserts où certains conquérants du XVIe siècle ont porté la tyrannie et le fanatisme, avec la lumière d'une civilisation et d'une foi nouvelles. Dans la province de Quito, à Licau, ils ont rendu visite à un chef indien, Leandro Zaplan; ce descendant des anciens rois leur a montré des manuscrits rédigés par un de ses ancêtres au XVIe siècle, en langue puruguay, et qui contiennent une chronique ancienne. Le texte est traduit en espagnol, et Humboldt y déchiffre avec intérêt l'histoire du Nevado del Altar, le plus haut volcan de l'univers, qui dépassait le Chimborazo

et que les Indiens nommaient *chef des montagnes;* son éruption dura sept ans, après lesquels le volcan disparut. C'est à cette époque que les Péruviens changèrent de dieu et adoptèrent le culte du soleil.

Mis en goût par ce précieux document, le savant allemand a entrepris l'étude des langues américaines, dont son frère Guillaume, en Europe, se montre fort curieux; il apprend la langue caribe et la langue inca, que l'on parle couramment dans la société de Quito; son compagnon, moins bien doué pour la philologie, s'efforce de suivre son exemple.

Non seulement, dans la traversée des Andes, à 5.000 mètres de hauteur, la voie des Incas montre encore, presque jusqu'à Cuzco, ses superbes vestiges; mais dans les mêmes parages le palais de Tupayupangi et celui de Caxamarca entassent leurs ruines imposantes. Humboldt a dessiné les arcs des voûtes péruviennes, relevé les hiéroglyphes qui ornent les murs, examiné dans les carrières les pierres à demi travaillées qui servaient aux constructions. Ailleurs, le *Billard de l'Inca,* ou selon le nom indien, le *Jeu de l'Inca,* est une sorte de canapé taillé dans le roc, avec une décoration en forme d'arabesques, que l'on a cru longtemps destinées à guider la course des boules. Puis soudain, dans une forêt, un disque de fer jaune, dans un bloc de grès, attire l'attention : les Péruviens l'ont orné de figures et l'adoraient comme une image du soleil.

Mais le plus bel ensemble qu'il fut donné aux voyageurs d'admirer, c'est la résidence d'Atahuallpa, sur le plateau de Caxamarca, palais et ville tout ensemble. Les ruines s'élevaient encore, formées de belles pierres sans ciment, sur une colline de porphyre. On pouvait y reconnaître les puits et les chambres souterraines qui servaient de retraites en cas de guerre ou de cachettes pour les trésors. Un escalier taillé à même le roc conduit au bain de l'Inca, et l'on montrait dans le bâtiment principal l'appartement où l'infortuné Atahuallpa fut détenu pendant neuf mois en 1532.

La légende n'a pas manqué de s'emparer d'une si sombre histoire. Mais Humboldt n'a voulu reconnaître que des incrustations de pyroxène dans une plaque de porphyre, là où les naturels du pays voyaient avec horreur des taches de sang ineffaçables, funèbre témoignage des plus cruels supplices.

En revanche, il a visité avec sympathie les descendants de l'Inca qui habitaient encore en 1802 les ruines de leur capitale. Le cacique indien Astorpilco, et surtout son fils, qui vivent dans la plus effroyable misère, lui en ont fait les honneurs avec empressement. Ce jeune homme de dix-sept ans, malgré sa pauvreté, avait l'imagination pleine des splendides trésors enfouis dans les décombres. « Il m'a raconté,

rapporte Humboldt, comment un de ses aïeux avait un jour conduit son épouse, les yeux bandés, à travers un labyrinthe taillé dans le roc, jusqu'aux jardins souterrains du palais. Là elle vit, artificiellement imités en or très pur, des arbres chargés de feuillages et de fruits, avec des oiseaux perchés sur les branches, et la célèbre chaise d'or tant cherchée d'Atahuallpa. Le mari défendit à sa femme de toucher à ce travail magique, parce que le moment depuis longtemps prédit où l'empire des Incas devait être restauré n'était pas encore venu, et que celui qui avant ce moment aurait voulu se l'approprier mourrait dans la même nuit. »

Bonpland et Humboldt s'attardèrent quelques jours dans cette ville morte. Les anciens sujets d'Atahuallpa formaient encore une agglomération de 8.000 habitants dispersés sur le plateau; ce sont eux qui fournirent aux voyageurs les mulets nécessaires pour poursuivre leur route.

On est assez bien renseigné sur leur séjour à Lima, qui dura quelques mois. Comme à Quito et à Santa-Fé, ils louent la courtoisie et la distinction des habitants, « la vivacité de leur génie et la libéralité de leurs sentiments ». Les sciences, particulièrement les mathématiques, la physiologie, la chimie, sont en honneur. Humboldt nous apprend qu'il a fait des expériences sur une cinquantaine de jeunes crocodiles. Il a constaté que seul cet animal augmente le volume de l'air dans lequel il vit, alors que tous les autres le diminuent. « Expérience dangereuse, avoue-t-il, et qui demande beaucoup de circonspection »; nous le croirons sans peine, en songeant que malgré leur âge tendre, ces jeunes caïmans étaient capables de couper les doigts d'un homme et d'attaquer un chien. A Orotuan, les voyageurs prétendent avoir vu une fille indienne de dix-huit ans qu'un de ces monstres avait saisie par le bras; elle eut le courage de chercher de l'autre main son couteau, d'en frapper aux yeux la bête qui la lâcha, non sans lui avoir coupé le bras près de l'épaule. « La plaie fut guérie avec beaucoup d'adresse par les Indiens. On eût dit que le bras avait été traité et amputé à Paris. »

Maintes autres curiosités devaient retenir l'attention des naturalistes, telles que les fossiles des mines d'argent de Hualguayoc, les eaux thermales de Caxamarca, les pyramides de l'ancienne ville péruvienne Mansiche, près de Truxillo, sous lesquelles on découvrit au XVII[e] siècle quatre millions de livres tournois en or battu, et les ruines du canal de l'Ynga, qui fertilisait jadis une plaine redevenue désertique.

Au début de 1803, ils s'embarquèrent sur une corvette du roi, la *Castora*, à destination de Guayaquil. Dans cette ville, située à l'embouchure d'une immense rivière, bordée d'une végétation abondante en palmes, ils passèrent un mois, herbo-

risant en compagnie de Tafala, professeur de botanique à Lima, et de son assistant Manzanilla. Ils se proposaient d'observer l'éruption du Cotopaxi, le 6 janvier, mais ils y renoncèrent, craignant de manquer le départ de la frégate *Atlante,* qui devait les conduire à la Nouvelle-Espagne (Mexique).

De nouveau, après avoir erré tant de mois dans l'intérieur des montagnes, Bonpland et Humboldt jouissaient du libre aspect de la mer. A peine avaient-ils pu en découvrir l'horizon brouillé du haut des cimes qu'ils gravissaient et par-dessus les forêts épaisses : « Le regard plonge de là dans le vide, comme du haut d'un ballon aérostatique; on croit voir, mais on ne distingue rien. »

Cette fois, ils contemplaient à loisir cet Océan dont l'aspect avait quelque chose de solennel — c'est lui qui l'a écrit — pour un homme qui devait « une partie de son éducation scientifique et ses désirs naissants à l'un des compagnons du capitaine Cook ». Mais Humboldt n'en reconnaît pas moins généralement que, sans Bonpland, il n'aurait pas pu réaliser aussi bien ce rêve de jeunesse.

Au moment où s'achève l'avant-dernière étape de leur voyage, il tient, en effet, à lui rendre un nouvel hommage : les envois de graines fraîches qu'ils préparent pour les Jardins botaniques de Madrid, de Londres et de Paris, les remarquables collections de plantes ramassées à Quito, à Jaën sur le fleuve des Amazones, et dans les Andes péruviennes, et qu'il portera lui-même à Berlin, ne voulant plus les confier au hasard des messageries maritimes, toutes ces espèces rares ou inconnues, sont en grande partie le produit des patients travaux de Bonpland. C'est lui aussi qui, par l'aménité naturelle de son caractère, par le respect qu'inspirait sa science scrupuleuse, a formé partout des amitiés : à Santa-Fé comme à Guayaquil, à Loxa, chez les capucins de la Guyane et de la Nouvelle-Andalousie, il y aura désormais, après le passage du botaniste français, élève de Jussieu et de Desfontaines, des correspondants tout prêts à envoyer, sur sa recommandation, des graines ou des échantillons aux savants européens qui en feront la demande.

« Vous connaissez, écrit encore Humboldt, l'ardeur et l'enthousiasme de mon ami et compagnon Bonpland; et dans cette intelligence, vous pouvez calculer les richesses que nous avons recueillies en parcourant des contrées qui n'ont jamais été visitées par des botanistes, contrées où la nature s'est plu à répandre ses faveurs, en multipliant des végétaux de formes neuves et de fructifications inconnues. Il en résulte que notre collection actuelle (début de 1803) dépasse 4.200 plantes. »

Puis, songeant aux vocations qu'un pareil exemple pourrait inspirer et désireux d'ouvrir à une jeune pléiade de savants cette terre aux richesses inépuisables, où il avait pénétré en pionnier avec son compagnon, il affirme avec énergie : « Beaucoup d'Européens ont exagéré l'influence du climat équatorial sur l'esprit, et affirmé qu'il est impossible ici de supporter le travail intellectuel; mais nous devons publier le contraire et dire, d'après notre expérience propre, que jamais nous n'avons joui d'autant de forces qu'en contemplant les beautés et la magnificence qu'offre ici la nature. Sa grandeur, ses productions infinies et nouvelles nous électrisaient pour ainsi dire, nous remplissaient d'allégresse et nous rendaient invulnérables. C'est ainsi que nous travaillions exposés trois jours de suite au brûlant soleil de Guayaquil, sans éprouver d'incommodité notable, c'est ainsi que nous foulions les neiges épaisses des Andes, que nous parcourions avec enthousiasme les déserts, les bois glacés et les bourbiers. »

(à suivre).

MERCVRIALE

LES LETTRES

« LA PESTE » (1), D'ALBERT CAMUS. — M. Albert Camus est, sans conteste, l'un des premiers écrivains de sa génération; peut-être le premier. Le surprenant est que cette opinion soit répandue et qu'il occupe vraiment la place qu'il mérite. Personne n'en doute; pas même lui, je crois. Mais ce sentiment de sa qualité n'a rien à voir avec la vanité. Bien au contraire, on le voit fuir les honneurs, vouloir les refuser quand ils viennent, et les mal supporter. Il ne compte que sur lui, avec une tranquille assurance. C'est une force, et qui oblige.

Son dernier livre, *la Peste*, est sans doute le plus accompli de ses ouvrages; aussi, le plus révélateur. Ce n'est pas un roman; c'est une chronique, celle de la peste (imaginaire) qui aurait ravagé Oran, d'avril 194. à février de l'année suivante. Elle est écrite, impersonnellement, par un narrateur qui ne révèle qu'à la fin son identité : il est le Dr Rieux, l'un des principaux protagonistes du drame, l'un aussi, des principaux porte-paroles de l'auteur.

On a beaucoup cherché, et trouvé ce qu'Albert Camus avait voulu peindre et décrire sous le symbole de la peste : la guerre, l'occupation, le mal, le péché, que sais-je? Il me semble qu'il n'y a aucun symbole. Camus a voulu peindre et décrire la peste. Il s'y applique d'ailleurs avec le plus grand soin. Des pages, des chapitres entiers ne sont vraiment remplis que d'elle, sans aucune autre résonance, sans prolongements propres à satisfaire les amateurs de symbole. Camus croit à sa peste, il nous y fait croire : c'est bien d'un fléau déterminé qu'il s'agit.

Mais tous les fléaux ont des points de ressemblance. La fermeture des portes de la ville, l'isolement qu'elle provoque chez les internés, le sentiment d'exil qui les accable, rappellent la ligne de démarcation; comme les camps d'isolement présentent des traits communs avec les camps de concentration. Il est certain qu'Albert Camus y a pensé; et sa description, son analyse des

(1) Gallimard.

sentiments collectifs ou particuliers qu'éveillent des états si nouveaux et insolites n'auraient peut-être pas atteint à tant de vérité et de précision dans la vérité, si son propre souvenir ne l'avait servi. On peut en trouver une preuve de plus dans le scrupule du narrateur à décrire — brièvement — la vie d'un camp d'internement. Il l'emprunte au carnet d'un de ses amis, Tarrou, et, pour son compte, ajoute : *Il y avait ainsi, dans la ville, plusieurs autres camps dont le narrateur, par scrupule et par manque d'information directe, ne peut dire plus.* Ni le Dr Rieux, en effet, n'avait les camps dans son service, ni Camus n'a connu la déportation.

On se demandera pourquoi, voulant décrire le comportement des hommes ordinaires en proie à un fléau, Camus a choisi la peste. Il est permis de croire que la guerre et l'occupation lui offraient un thème trop facile à la fois et trop rebattu; davantage encore, trop impur, je veux dire soulevant trop de problèmes étrangers à son dessein, créant des conditions, appelant des raisons dont l'étude, l'exposition et le jugement risquaient de l'entraîner sur une toute autre pente où certains lecteurs ne l'auraient pas suivi. Pente devant laquelle il ne se dérobe pas : ses articles de *Combat*, et surtout sa suite : « Ni victimes, ni bourreaux », en portent témoignage.

Mais ici, il s'agit de tout autre chose; ou plutôt d'un autre aspect des mêmes choses qui, cette fois, ne prête pas à controverses. Et je crois que la vraie raison pour laquelle Camus a choisi la peste, c'est qu'elle est un fléau dans l'attaque duquel l'homme n'a aucune part. Un fléau pur, sans responsable humain (le problème de Dieu et du mal sera traité à deux reprises, longuement), un fléau en soi, auquel les hommes se trouvent en proie sans être, en aucune façon, à son origine.

Que le fléau en soi s'apparente aux bourreaux que Camus condamnait dans la suite d'essais publiés dans *Combat* et que je rappelais tantôt, c'est l'évidence même. Tarrou, l'ami du Dr Rieux, fait la liaison entre ce texte et *la Peste* : « *...J'ai compris*, dit-il à Rieux, *que tout le malheur des hommes venait de ce qu'ils ne tenaient pas un langage clair. J'ai pris alors le parti de parler et d'agir clairement, pour me mettre sur le bon chemin. Par conséquent, je dis qu'il y a* fléaux et victimes, *et rien de plus. Si, disant cela, je deviens fléau moi-même, du moins je n'y suis pas consentant. J'essaie d'être un meurtrier innocent. Vous voyez que ce n'est pas une grande ambition.* »

Dès lors, il est naturel que Tarrou et Rieux se mettent du côté des victimes. Non qu'il n'y ait d'autre choix que l'alternative fléau (ou bourreau)-victime : « *Il faudrait bien sûr*, ajoute Tarrou, *qu'il y eût une troisième catégorie, celle des médecins, mais c'est un fait qu'on n'en rencontre pas beaucoup et que ce doit être difficile.* » Cette élévation difficile c'est vers elle que prétend

Camus lui-même quand il refuse et invite à refuser d'être victime comme d'être bourreau.

Mais pourquoi choisir d'être victime ou de se ranger du côté des victimes, ou de devenir médecin? Quels mobiles poussent Rieux, Tarrou, le vieux bonhomme Grand, le Père Paneloux, le journaliste Rambert à se dévouer sans compter?

Le Dr Rieux n'en trouve qu'un : la sympathie. Il n'a aucun goût (non plus que Camus) pour l'héroïsme ou pour la sainteté. Rien ne compte, rien ne paie, si j'ose dire, que la tendresse humaine : « ... *S'il est une chose qu'on puisse désirer toujours et obtenir quelquefois, c'est la tendresse humaine.* » Le Père Paneloux, au moment de mourir, dit : *Les religieux n'ont pas d'amis. Ils ont tout placé en Dieu.* Or, pour Rieux (et pour Camus, sans doute) insensible à cet amour de l'homme à travers Dieu qu'on appelle la charité, ceux qui s'adressent *par-dessus l'homme à quelque chose qu'ils n'imaginent même pas*, ne reçoivent pas de réponse. Le Père Paneloux mourra, comme Cottard (isolé par le crime), parce qu'ils sont des solitaires. Et Tarrou lui-même mourra parce qu'il aspirait à devenir un saint sans Dieu : « *Tarrou avait semblé rejoindre cette paix difficile dont il avait parlé, mais il ne l'avait trouvée que dans la mort, à l'heure où elle ne pouvait lui servir de rien.* »

Ce sont des pestiférés, en qui c'est le microbe, à la fin, qui triomphe. Camus, inexorable, ne les épargne pas : il est semblable à l'Ange du Jugement, mais il charge la mort de faire le tri. Rambert survivra parce qu'il aime; Grand, parce qu'il souffre d'aimer; Rieux, qui a perdu sa femme au loin et dépassé sa propre souffrance, parce qu'il *a voulu rejoindre les hommes, ses concitoyens, dans les seules certitudes qu'ils aient en commun, et qui sont l'amour, la souffrance et l'exil.*

Et c'est, en quelque façon, le bienfait de la peste, la vertu du fléau : d'hommes médiocres, tout épars, elle fait une sorte de communauté, nouée par des sentiments collectifs, ou plus exactement, par des sentiments pareils. Ce qui décide Rieux à écrire d'une manière impersonnelle, c'est « *la pensée qu'il n'y avait pas une de ses souffrances qui ne fût en même temps celle des autres et que, dans un monde où la douleur est si souvent solitaire, cela était un avantage.* »

Ainsi le fléau établit ce que le Père Paneloux appellerait la communion des vivants. Rieux écrit, Camus le fait écrire pour en porter témoignage; mais aussi, mais surtout *pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.* Et l'on parvient au terme du pessimisme de Camus; je veux dire : aussi bien à ce qui le dépasse qu'à ce qui le détermine. La foi dans l'homme, l'amour de l'homme, la tendresse pour son bonheur et pour son espoir, la sympathie qui crée l'échange, le

partage et la communion, voilà les ressorts, et les seuls, de celui qui ne se contente pas de se ranger du côté des victimes, qui veut, au-dessus d'elles et pour elles, devenir le « médecin ». Mais ce même amour, qui se défie des héros et des saints, et des sentiments excessifs, qui a horreur de l'injustice et de la violence faites aux victimes par les fléaux, lui rend plus douloureuse l'amère évidence que les hommes sont enfermés dans un univers absurde, où injustice et violence comme mensonge et stupidité n'ont ni de sens ni de cesse.

Il serait trop beau, en effet, que le livre se terminât sur cet hommage rendu à l'homme et ce réconfortant témoignage de tendresse. Le dernier mot reste au fléau, à la peste et à la terreur : *« Il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ou ne disparaît jamais... »*

Camus aime les hommes; il n'aime pas le monde. C'est pourquoi son univers demeure triste et déprimant. Et certes, cette vision qu'il en a, on pourra ne la trouver ni trop poussée au noir ni trop marquée par l'absurde. Lui manque seulement un surcroît : à côté de la peste, il ne fait point place à la grâce.

Louis Martin-Chauffier.

Farjallah Haïk : AL GHARIBA (Ed. Corrêa).

Il y avait un sujet d'une exceptionnelle grandeur dans la lutte qui dresse, dans un village de montagne, les partisans et promoteurs du progrès contre les tenants des traditions ancestrales. Mais il n'a pas été traité. Alors que les prémisses du drame sont longuement décrites, parfois trop longuement, au moment où l'on arrive au point où le drame devrait éclater, il tourne court. On garde une impression d'escamotage.

Il reste quelques portraits étonnamment révélateurs de ces paysans libanais, que l'auteur connaît de près, et qu'il peint dans une langue pittoresque, mais d'une exemplaire sobriété.

ROGER PAYET-BURIN.

Jean Kanapa : COMME SI LA LUTTE ENTIÈRE (Editions Nagel).

S'il existe dans notre après-guerre une littérature d'avant-garde, le premier livre qu'offre Jean Kanapa à la malveillance instinctive du lecteur s'y rattache expressément. Les chapitres s'orchestrent à une cadence parfois brutale, qui contribue à reproduire le rythme des années d'occupation. Déterminer les rapports de l'homme, Jacques, un jeune intellectuel, avec son univers, la résistance : tel est le but que se propose et qu'atteint sans apparente difficulté (là réside son mérite) Jean Kanapa. Une suite de nouvelles reliées entre elles par l'unité psychologique d'un caractère fonde l'intrigue et réalise l'évolution de Jacques en fonction de cette complexité même. Jean Kanapa exige beaucoup de ses personnages; il ne laisse Jacques glisser des lignes de son livre, lui échapper, qu'une fois pourvu d'un jugement sain. Jacques nous intéresse parmi tant de personnages, parce que, seul parmi les autres, sublimes et abjects, il progresse, se libère de sa « disponibilité », parce qu'il marche à tâtons, et retrouve dans les dernières pages les chemins perdus de ses convictions. — CLAUDIE PLANET.

Robert Margerit : PHÉNIX (Editions de la Table Ronde).

Toutes les femmes tombent amoureuses de lui, se le disputent, puis se le partagent; happent avidement quelques miettes de sa précieuse conversation. Et le lecteur ne peut se défendre d'un certain étonnement devant tant de succès. Car le personnage qu'a décrit et flatté Robert Margerit se révèle insupportable. Il énonce d'un ton docte les plus affligeantes banalités. Il est célèbre, beau, riche, et auteur dra-

matique; il s'appelle Adolphe. Nous confondons, tant leurs appâts s'équivalent, les femmes que se plait à décrire Margerit. Adolphe aussi les confond, puisque, simultanément, et avec la même ironie désabusée, il les utilise toutes. La nomenclature de ses bonnes fortunes emplit ce livre vide que n'étoffe aucune intrigue. — C. P.

Marius Richard : ALINE DU MOULIN-ROUGE (Editions du Pavois).

Aline ou les mémoires d'une danseuse. D'une danseuse un peu trop intelligente, trop perspicace, qui donne avec un étonnant recul les définitions de son temps : 1900, et de sa condition : légère. A soixante ans, elle est encore éblouissante, à peine vieillie, toujours bonne vivante. Elle sera d'ailleurs une joviale moribonde; grâce à la constance de son humeur, le livre ne se terminera pas au son lugubre d'un glas.

Aline enchaine les unes aux autres ses confidences. Toute son intimité s'égrène, ainsi nous finissons par savoir ses premiers amants, ses métiers d'infortune, le début de son déclin. Elle parle des hommes comme d'un matériel professionnel. Marius Richard lui a légué sa connaissance évidente de l'humanité mâle. Il a échangé avec Aline son langage personnel. Aline nous inquiète cependant par ses déductions; si étonnamment psychologue, elle risque de porter au récit le préjudice d'une fatigante perfection. — C. P.

Jean Guehenno : JOURNAL DES ANNÉES NOIRES (Gallimard).

Clairvoyance, probité, sont les vertus qu'on se plait à reconnaitre à Jean Guehenno, et qui font le prix de ce calendrier des années de notre détresse. On admire avec quel patient souci de justice il administre sa pensée, dans le quotidien partage de l'espérance, des angoisses et du dégoût. Pourtant, est-ce l'excès de sa circonspection, sa modération, le recours trop fréquent au détail qui égare plus souvent qu'il n'éclaire sur l'essentiel du débat, ou toujours cette infaillibilité du parfait clerc, — souvent trop de sincérité nous fatigue, au lieu de nous passionner.

C'est comme si Jean Guehenno écrivait pour un jour pouvoir justifier devant l'Histoire de l'attitude des intellectuels pendant l'occupation. Lui n'a jamais péché. — YÉFIME.

Morvan Lebesque : SOLDATS SANS ESPOIR (Ed. Robert Laffont).

Ce sont les hommes de la dernière, qui l'ont faite privés des illusions qui donnèrent à leurs pères la foi en la paix et la justice éternelles.

Avec beaucoup de vigueur, l'auteur a décrit leur condition : tableaux de la misère, de la guerre, de l'occupation, où les multiples personnages sont poussés malgré eux à devenir des héros.

Mais n'aurait-il pas fallu aussi convoquer en jugement les mythes, au nom desquels l'espoir a été perdu, et qui pèseront si peu, en tout cas, dans la balance avec le sacrifice? — Y.

LIVRES REÇUS : *Le figuier stérile*, par Thyde Monnier (Julliard); *Le livre de la joie*, par Françoise de Ligneris (Julliard); *Cartahu*, par Fernand Lemoine (Julliard); *Mon âme m'étouffe*, par Marie Victor (Corrêa); *Tremedal*, par René Bouvier et Jean Camp (Les Epis); *Drador*, par Francis-Octave Balma (Stael, Toulouse); *Marthe Anicet*, par André Lévy (Editions Renée Lacoste); *L'Angélus de Minuit*, par Pierre Cadenet (Julliard); *Au soleil couchant*, par Géo Vallis (Editions Reflets du temps); *Sylvinia du Brésil*, par Renée de Saussine (Librairie Arthème Fayard); *Dialogues sous l'arbre*, par Renée Liger (Les Œuvres Françaises); *Le Fleuve mort*, par Henry Castillou, (La Jeune Parque); *Littératures*, par Jean Clevers (Editions Renée Lacoste); *Marie La Louve*, par Claude Seignolle (Les 4 Vents); *Retour*, par Catherine Beauchamps (Flammarion); *Crapitoulic, barde errant*, par Yves-Marie Rudel (Aux Portes du Large); *Le Double Aveu*, par Henry Bordeaux, *de l'Académie française* (Plon); *La Salle des pas perdus*, par Hedwige de Chabannes (Julliard).

LA POÉSIE

ESSAI SUR « LA JEUNE PARQUE » DE PAUL VALERY, *par Jacques Duchesne-Guillemin*. — Les poésies de Paul Valéry, en particulier *le Cimetière Marin* et surtout *la Jeune Parque*, ne cesseront jamais, sans doute, d'être commentées et expliquées par

les glossateurs et exégètes les plus subtils. Trop souvent ces jeux et exercices d'érudits bien intentionnés n'aboutissent qu'à répandre sur des textes, peut-être difficiles, des torrents de ténèbres qui les rendent définitivement impénétrables. Ce n'est pas le cas, par bonheur, — tant s'en faut — du remarquable essai de M. Jacques Duchesne-Guillemin (1). Ce professeur d'université belge a cela pour lui, avant tout autre mérite, de connaître, de sentir la poésie française contemporaine, c'est-à-dire de l'aimer vraiment, et de ne pas être astreint à en parler d'un ton docte et péremptoire du haut de la chaire qu'il occupe à Liége. Son enseignement porte sur une spécialité scientifique tout à fait autre, et sa liberté d'esprit demeure indépendante de toute influence, subie même inconsciemment, lorsqu'on se trouve inséré dans la succession des savants qui ont accumulé sur une matière envisagée l'apport de leurs recherches et de leurs découvertes scolastiques. M. Duchesne-Guillemin, parlant de Valéry et de la poésie, s'il n'adopte pas les opinions, les interprétations de ses prédécesseurs, les signale au besoin, avec déférence, mais la pureté de sa vision personnelle n'en conserve pas moins une sorte de sincérité ingénue et directe à laquelle, pour ma part, j'attache le plus grand prix.

Il rappelle, dès l'avant-propos de son ouvrage, que Valéry « consulté après coup par divers commentateurs, s'est généralement refusé, par une esquive courtoise, à se prononcer sur la valeur de leur exégèse, non sans laisser parfois entendre, cependant, qu'il s'y était à peine reconnu... »

M. Duchesne-Guillemin en tire la conclusion (du fait que parfois Valéry n'a pas dédaigné d' « expliquer », pour certains de ses intimes, tels de ses vers), que pour lui, il n'était point absolument exact qu'ils eussent, ad libitum, *le sens qu'on leur prête*, comme il affecta plus tard de le penser. N'est-ce conclure un peu hâtivement? Le but que poursuit un poète, c'est que les vers de son poème, par l'enchaînement enlacé de leur harmonie, suscite en l'esprit du lecteur des impressions et des réflexions analogues à celles qui l'ont décidé à les composer et à celles qui lui sont venues à mesure qu'il les composait. Toutefois la nature ni la portée, la direction ou l'importance de ces impressions et réflexions ne sont exclusives non plus que limitatives. Toute extension dans un sens quelconque, qui n'est pas nécessairement celui que, dans ses intentions premières le poète visait, est légitime pourvu qu'elle soit conçue avec loyauté et intelligence ou sensibilité.

Il n'y a pas, je pense, de grand poète chez qui on ne se heurte parfois à une obscurité, tantôt possible à dissiper, tantôt impénétrable. N'est-ce pas Valéry qui y proposait cette solution, moins paradoxale qu'il ne semble à première vue : ce n'est pas le texte qui est obscur, c'est le lecteur?

(1) *L'Ecran du Monde*, Bruxelles, et *Itinéraire*, Paris.

Et voilà qui justifie suffisamment l'existence de travaux tels que celui de M. Duchesne-Guillemin; l'obscurité n'est pas dans le texte de *la Jeune Parque*; il convient d'analyser, de commenter le poème, afin que les explications du commentateur fassent fondre, dans le cerveau du lecteur de bonne foi, les ténèbres plus ou moins opaques qu'une éducation insuffisante y approfondissait, sans qu'il s'en doutât.

Valéry n'est ni le premier ni le seul poète qui ait tenté d'expliquer ses vers lui-même. On n'ignore pas que Dante Alighieri, tout nourri de logique scolastique, attribuait aux siens quatre sens qu'il sied qu'on y découvre : le premier est appelé littéral, le deuxième allégorique, écrit-il dans *Il Convito*, et c'est celui qui se cache sous le manteau de la fable; le troisième est le sens moral, le quatrième est le sens anagogique, le sens suprême qui existe lorsque l'écrit, le poème ou le vers s'étend en esprit dans le sens littéral, et, de plus, signifie aussi des choses supérieures touchant la gloire éternelle. « Ainsi qu'on le voit, spécifie-t-il, dans ce chant où le Prophète dit que quand le peuple d'Israël sera sorti d'Egypte, la Judée deviendra libre et sainte. » Prophétie qui s'est, à la lettre, vérifiée, mais dont la signification anagogique enseigne que, « sorti du péché, l'âme se sera de soi-même, en son propre pouvoir, rendue sainte et libre. »

De nos jours, le sens anagogique d'un poème n'est plus nécessairement restreint à célébrer, selon la parole de Dante, « la gloire céleste ». Il peut se référer à toute idée supérieure qu'il nous convient d'y découvrir. Il suffit qu'il ne soit pas directement exprimé dans le poème, mais qu'il s'y cache, mystique ou, simplement, secret.

M. Duchesne-Guillemin commence son étude de *la Jeune Parque* par une analyse serrée dont le but n'est autre que d'en mettre en lumière le sujet véritable et secret, le « principe d'unité », selon son expression. Il ne prétend pas faire une révélation inattendue. Mlle Emilie Noulet l'avait fixée avant lui, reconnaît-il, et dans une lettre à Albert Mockel, qui n'a point été publiée, Valéry en demeure d'accord : ce « principe d'unité », ce sujet, c'est ce qu'Edgar Poe appelait « consciousness », la pensée consciente d'elle-même.

Un moraliste aurait traité ce sujet avec les ressources strictes du raisonnement, mais le langage abstrait répugne au poète. Il imagine un « apologue », il crée une fable, et sous le couvert de cette fable, il veut que les mots qu'il assemble et les images dont il déroule la succession transportent dans l'âme du lecteur un « climat » propre à lui suggérer l'atmosphère d'idées qui recèle en son secret le trésor de grâce, de force ou de vérité dont le chant des vers lui aura, sans qu'il en fût prévenu, suggéré la hantise.

Le procédé du moraliste, froid et direct, consiste à démontrer, à convaincre, s'adresse à la raison seule. Le poète entraîne,

charme, enlace d'un réseau de sonorité, de métaphores et d'allusions vives et discrètes; il ne se soucie pas de convaincre; il propose et affirme, en enfermant celui qui prête l'oreille à ses chants, dans les replis dorés où sont dissimulées ses profondes volontés, de telle sorte que, s'en dégageant, le songe où le lecteur a été tenu ne lui permette d'en extraire que des pensées, des souvenirs conformes au vœu du poète, ou, tout au moins, s'en approchant par analogie, les complétant même, au besoin, de pensées adventices qui n'étaient pas nées dans la méditation créatrice ou originale du poète.

M. Duchesne-Guillemin, après avoir établi le sens véritable et non directement exprimé du poème, les moyens élus par Paul Valéry, examine avec pertinacité la structure du poème. Aidé des recherches de Mme Duchesne-Guillemin qui apprenait le poème par cœur, désireuse d'atteindre à la plus complète et juste expression d'une diction irréprochable, il discerna nettement les deux parties, les deux « actes » dont le poème est composé, avant qu'eussent été divulguées une note de l'auteur à Pierre Louys et la lettre à Albert Mockel, où, dans la première, Valéry parle du « second aspect » de son poème, où, dans la seconde, se confirme la « rupture » de ces deux actes, ou aspects, à l'endroit même pressenti par son correspondant.

Cette très naturelle constatation une fois établie, M. Duchesne-Guillemin répudie aisément l'état de doute où l'avait un instant plongé l'erreur d'un très soigneux et sagace exégète, M. Hytier, qui s'était demandé si, dans *la Jeune Parque*, Valéry ne s'était pas amusé à brouiller volontairement la chronologie des différents épisodes de son poème! — Non. Valéry met sous les yeux la crise d'effarement, les débats du corps et de l'esprit qui torturent l'esprit et le corps de son héroïne. Elle lutte contre la tentation qui la torture, au moment où le poème débute. L'excès de cette lutte entre la tentation et sa volonté la fatigue, l'annihile au point que, sans en prendre conscience, elle s'endort. — Un temps s'écoule. Au réveil, elle se sent soulagée, purifiée, sauvée, revenue à elle, mais le souvenir de ce débat mortel la hante; elle revit, par la pensée, la fièvre à laquelle elle s'est dérobée. Tout à coup, elle s'en aperçoit et met fin, par une conquête suprême de sa volonté, à cette torture; elle se livre à la vie, en implorant le concours et l'appui du soleil, son dieu,

Feu vers qui se soulève une vierge de sang
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant!

Mais à qui ne sont pas familiers le mystère de la création d'un poème et les détours de pensée et d'affabulation nécessités par la création poétique, je recommande le livre que vient de publier M. Duchesne-Guillemin. Il est parfait, en ce qu'il élucide, avec la plus sage discrétion, tout ce qui peut sembler obscur ou difficile

à comprendre dans *la Jeune Parque*; il met au point la chronologie « brouillée » des épisodes, explique la nécessité du désordre apparent qui a surpris les plus experts, tel M. Hytier lui-même, et ne laisse plus, après qu'on l'a lu, planer sur le poème la moindre suspicion d'obscurité voulue pour dérouter le lecteur, ou, ce qui serait pire, pour le simple plaisir, une sorte de basse mystification ou par incapacité.

André Fontainas.

TRAITS DE SABLE, par *A. C. Bénitte* (Imprimerie nationale A. Wolff, Sarrebruck). — Il y a du souffle et du mouvement dans le poème que publie M. A. C. Bénitte. Malheureusement il y a une certaine confusion dans le rythme qui accuse un métier peu sûr. Ainsi le second quatrain bronche au quatrième vers sur onze pieds. Sans doute il y a une suite de quatrains qui, après les premiers en alexandrins, adoptent le rythme désasyllabique. Mais nous ne pouvons pas croire que dans le second qui est écrit en alexandrin le quatrième vers soit volontairement un vers de onze pieds. Cela s'appelle un vers faux; il semble que M. Bénitte eût pu facilement l'éviter. Il n'en reste pas moins que son poème témoigne des meilleures intentions, s'il pèche par la composition et la technique.

ON LOGE A PIED ET A CHEVAL, par *Paul Fort* (Editions Flammarion).

Saluons ce tome X de l'édition définitive des Ballades Françaises et des chroniques de France que nous offre aujourd'hui la maison Flammarion avec gratitude et joie. On a fait très heureusement précéder les divers recueils contenus dans ce volume : « Que j'ai plaisir d'être Français », « Chants de Bretagne et de Vendée », « Chanson des roseaux bleus et du martin-pêcheur », « Au pays des moulins », « Africa-America » et « Voyages en zigzag » d'un avant-propos de Remy de Gourmont qui avait paru le 3 juillet 1911 dans *le Temps* et qui est l'étude la plus lucide et la plus sensible en sa brièveté qui fût jamais écrite sur Paul Fort. Valéry disait de Villon qu'il était par excellence le miracle français. Paul Fort est aussi le miracle français de la poésie de ce siècle. D'abord Français de bonne race, le prince des poètes ne tire son inspiration que du meilleur de la France : son histoire, ses héros, ses paysages, et ce bon peuple de Touraine et de Bretagne. Miracle français, car il retrouve avec les simples mots d'une chanson la grande poésie de la race, qu'il passe tour à tour du mode le plus familier à l'évocation épique, de la chanson populaire à la plus lyrique incantation. Miracle français, car rien dans l'œuvre de Paul Fort ne se fanera jamais, que sa poésie est en dehors de toute mode elle-même, rien qu'elle-même et que ce poète demeurera toujours inimitable dans ses tours et son accent.

VISAGES ET PAYS (sonnets), par *Henry Lasson* (Editions Pierre de Ronsard, Paris).

Les sonnets de M. Henry Lasson témoignent d'une science parfaite des lois du genre et d'un goût très sûr dans le choix et l'expression. Paysages parisiens, paysages d'Auvergne, visages de Pascal, visages extraordinairement émouvants et évocateurs de Dante. Ce grand génie poétique nous apparaît vivant, prophétique et comme l'incarnation même de sa patrie florentine. Il y a beaucoup de force dans l'élégance expressive des sonnets de M. Lasson.

LES MÉTAMORPHOSES, par *Jacques Reynaud* (Editions la Lyre et la rose).

Nous sommes heureux de rendre ici hommage au pur et noble poète Jacques Reynaud qui publie un livre très important où il a recueilli la matière de plusieurs plaquettes épuisées aujourd'hui, augmentées de nombreux inédits. Dédaigneux de toute réclame tapageuse, Jacques Reynaud a édifié dans le silence de sa haute méditation une œuvre qui compte. Son vers nombreux, large et puissant chante une mélodie profonde où le sentiment reste toujours soumis à la claire raison. Le poète s'efface devant l'œuvre. Cet esprit nourri aux meilleures sources du classicisme renouvelle toutes les belles formes depuis longtemps éprouvées par les plus grands. Un des sommets de ce volume nous paraît être : « Le dialogue de l'âme et de la douleur » où sa foi catholique s'exprime avec un accent profond qui

nous transporte l'âme. Ce livre mériterait une large étude que la place qui nous est ici impartie ne nous permet malheureusement pas de tenter.

ENFANTINES, par *Fernand-Marc* (Editions Calmann-Lévy); LES CLEFS DE L'ORAGE, par *Fernand-Marc* (Paris, Librairie « Les lettres »).

Sous la forme d'un ravissant album si joliment illustré par Françoise Estachy, *Enfantines* constituent le plus beau et le plus poétique recueil de contes bleus que l'on puisse offrir aux enfants. Les grandes personnes y prendront d'ailleurs un égal plaisir. Poésie simple, d'une naïveté délicieuse, qui est une exquise imagerie.

Dans *Les clefs de l'orage*, Fernand-Marc aborde de plus grands thèmes. Il le fait avec la même franchise et la même simplicité. Cependant il s'affranchit des lois de la prosodie classique. Il ne le fait d'ailleurs pas toujours avec bonheur et on préférerait que son lyrisme s'accommodât d'une forme plus vigoureuse. Tel, cet ouvrage témoigne des dons les plus certains et d'un sens réel de la magie du poème.

NOTES SENSIBLES, par *Germaine Blondin* (Les Cahiers d'art et d'amitié, Paul Maurousy).

Ce petit livre nous est une révélation. Poésie de grâce féminine et maternelle, toujours directe et sensible et qui nous charme et nous émeut, Mme Germaine Blondin exprime avec une délicatesse infinie toutes les nuances des sentiments. Elle le fait avec une pudeur exquise et une élégance parfaite. Son vers est aisé, sans bavure. Il chante doucement et sait aussi hausser la voix pour chanter la France et la délivrance de Paris. Dans les moindres poèmes de ce livre, quelque chose toujours nous retient et nous enchante. Mme Blondin est un poète authentique.

CLOCHES DU SOIR, par *Alphonse Séché* (Le bercement du monde, en vente aux Editions du Scorpion).

Ce livre s'orne d'une vibrante préface de Paul Fort. Cependant nous ne suivrons pas toujours le Prince des Poètes qui est peut-être un peu partial. L'amitié n'est pas aveugle mais elle ne voit pas toujours les choses comme elles sont. Certes, Alphonse Séché est un vrai poète et c'est cette considération qui nous autorise à ne pas toujours approuver la technique qu'il emploie. Nous voulons bien qu'un poète crée sa forme en dehors de toute formule et de toute règle éprouvée. Mais, trop souvent, Alphonse Séché se laisse aller à une facilité qui compromet les meilleurs de ses dons qui sont cependant indiscutables. Cela se sent surtout dans les longs poèmes où le rythme est un peu essoufflé. Il réussit au contraire à merveille les poèmes qui prennent le tour de la chanson. Mais cependant, même dans ses plus regrettables négligences, on sent le poète vrai, sincère, emporté par sa propre force. De sorte qu'on est enclin à beaucoup pardonner, ne serait-ce que pour l'amour désintéressé qu'il témoigne à la poésie.

MEMORIAL, par *Evelyne Laurence* (Editions Oméga, Genève). — L'auteur de « Sonate pour un jardin fleuri », de « Renaissance » et de « Lieux où souffle l'esprit » nous envoie aujourd'hui de sa Suisse natale ce beau et profond *Mémorial* où en poèmes émouvants et purs elle évoque, suivant le texte sacré de l'Apocalypse, l'horrible vision de notre monde moderne voué aux tortures humaines, aux ruines, aux dévastations sans merci. Mais la haute spiritualité du poète et sa foi en une renaissance éternelle par quoi le souffle divin aspire à lui l'âme immortelle ne désespère même pas du pire abandon aux monstrueux désordres, aux inhumaines fureurs. L'homme par la connaissance de Dieu est assuré de se sauver et de sauver le monde, car il en a reçu la promesse immortelle. Et Mme Evelyne Laurence exprime avec ferveur et une émotion prenante et toujours renouvelée, une foi et un amour pour la France qui nous gonfle le cœur de gratitude et d'émoi.

LE TRÉSOR DES LAIS, 2 volumes; LA COURSE D'ENTRE DEUX PORTS, Livre Ier, par *André Berry* (René Julliard-Sequana). — Les éditions René Julliard-Sequana, ont entrepris la publication de l'œuvre complète du prodigieux conteur en vers qu'est André Berry. Il faut louer hautement l'entreprise, rare aujourd'hui, qui nous permettra de pouvoir toujours rencontrer sous la main une des œuvres les plus abondantes et les plus verbalement et poétiquement réussies que l'on connaisse à ce jour, dans le genre. Nous ne connaissons pas d'artiste plus constamment et heureusement habile à manier le vers français dans ses rythmes et ses coupes les plus variées et toujours astreint aux lois les plus strictes, Berry en réinventerait plutôt s'il était nécessaire. Cette

éblouissante virtuosité ne nuit jamais cependant au don profond et pur de l'émotion poétique et de la confidence pudique. Car le poète est toujours présent dans ses vers, même dans les poèmes qui peuvent paraître à première vue les plus objectifs. C'est ce qui donne une jeunesse éternelle à cette poésie qui demeure, dans le développement du récit, toujours si savoureuse et personnelle et qui est toujours aussi aux confins du lyrisme.

POLYXÈNE, tragédie, par *Roger Desaise* (Editions des Cahiers du Nord, Belgique, imprimerie Collins, Charleroi). — Le beau poète Roger Desaise, l'ami et le disciple du très grand poète Albert-Mockel, et qui a récemment publié un cahier d'admirables hommages écrits par Paul Valéry, André Gide, Fontainas, Henri-Mondor, Royère et quelques autres grands écrivains, à la haute mémoire de son maître, nous envoie de Belgique une « Polyxène » où il nous découvre un très noble talent et une rigoureuse fidélité aux lois de la poésie éternelle. Cette action dramatique en un acte, qu'il intitule tragédie, tient plus, sous sa forme dialoguée où l'on retrouve le ton des grands classiques, du drame grec que de la véritable tragédie dont le modèle a été définitivement fixé par Corneille et Racine. Il met en scène en vers admirablement frappés et d'une musique très fluide, le sacrifice de Polyxène, fille d'Hécube, à l'ombre insatisfaite d'Achille. Cet acte tragique est plus près du véritable poème lyrique que de l'esprit même de la tragédie. Nous ne pouvons que louer Roger Desaise d'avoir tenté de renouveler une forme d'art si difficile et d'y avoir pleinement réussi.

LA JEUNE PHÈDRE, tragédie, par *Eugène Lapeyre* (Les Editions Claires, Le Raincy). — C'est une véritable tragédie, respectueuse des lois aristotéliciennes des trois unités qu'Eugène Lapeyre a composée. La tentative était hardie de prendre le sujet de l'enlèvement de la Jeune Phèdre par Thésée dans l'île de Naxos où Ariane, de quel amour blessée, mourut aux bords où la laissa Thésée. Car on ne peut pas ne pas songer, à chaque page et à mesure que l'action tragique se déroule, d'ailleurs admirablement conduite et où les caractères obéissent à une fatalité psychologique analysée avec beaucoup de finesse et de vérité, à l'inimitable et merveilleux modèle racinien. La gageure est cependant gagnée. Le dialogue se déroule en vers d'une belle venue et d'une constante harmonie. Nous sommes pris par l'action dramatique et ravis par la pureté du style et la noblesse du langage. La comparaison redoutable que l'on est amené à faire à chaque instant est peut-être parfois un peu gênante, mais ne peut pas faire que nous boudions à notre plaisir qui est certain. Marcel Ormoy qui fut l'ami d'Eugène Lapeyre et qui plaçait très haut ses dons et ses aspirations, ne nous démentirait pas, pensons-nous, s'il vivait encore.

L'OMBRE D'ELSENEUR, par *Jeanne Lenglin* (Jouve et Cie, éditeurs). — Le très sensible et très noble poète des « Reflets d'un miroir », dans *L'Ombre d'Elseneur*, nous livre les tourments d'une âme haute, déchirée par le doute et meurtrie par les combats. Le lyrisme profond de Jeanne Lenglin sait aussi s'accorder à un ton plus intime et plus familier que celui que lui impose l'ombre orgueilleuse et désespérée du fantôme d'Hamlet. Le vers est toujours très chantant et sait se plier aux plus fermes disciplines. Poésie toujours distinguée, même dans l'effusion la plus directe qui ne livre d'ailleurs que ce qu'elle veut livrer de ses secrets, et qui ne cesse, par les sentiments et le choix, de nous émouvoir et de nous plaire.

LES 36 MANIÈRES D'ACCOMMODER UN CRÉPUSCULE AU BORD DE LA MER, par *Paul Zenner* (Editions de la Renaissance poétique, Paris). — C'est la troisième édition de ce petit livre charmant dédié à Tristan Derême et où Paul Zenner pastiche agréablement quarante-sept poètes qui s'échelonnent de Chénier à Paul Eluard. Le jeu témoigne de bien de l'esprit et d'une belle culture. Paul Zenner le pratique avec gentillesse et une grande habileté. Il y réussit presque à tous coups. Mais il est plus facile de pasticher Aragon que Paul Valéry.

EAUX-FORTES, par *Marie-Claire Maguelonne* (A l'Ymaigier, Fontenay-aux-Roses). — Les *Eaux-fortes* que nous présente Mme Marie-Claire Maguelonne dans une charmante édition ornée de bois gravés par Lébedeff, ne manquent ni de traits ni d'accents. Les poèmes toujours émouvants de cet auteur témoignent par la sûreté du rythme d'un sens profond de la véritable musique du langage. Marie-Claire use tantôt d'une forme rigoureusement classique, tantôt de vers libres, qui restent toujours d'ail-

leurs dans les heureuses limites hors desquelles il n'est que balbutiement. Notre goût préfère ses poèmes réguliers qui la défendent davantage d'une certaine facilité où l'incline trop souvent, dans le vers libre, l'entrainement de sa sensibilité.

DANS LES VERGERS DE DIEU, par *Armand Bernier* (Cahiers du Nord, Charleroi). — Il y a un beau sentiment de la poésie dans les vers de M. Armand Bernier, un métier solide et de la personnalité. Le poète chante d'une voix heureusement infléchie et modulée et ce qu'il exprime est toujours fort distingué. La création est pour lui ce livre dont parle saint Augustin où Dieu est toujours présent. La ferveur de ces poèmes nous touche et nous émeut dans les plus hautes régions du cœur.

CHANSONS POUR MARIE-CLAIRE, par *Edmond Genest* (Les Imprimeries réunies). — Ce petit livre consacré à chanter une petite fille est ravissant. L'amour paternel s'y exprime avec une tendresse bien émouvante. Cette poésie vivante et discrète, d'une grande élégance d'expression, toujours simple et familière avec distinction, nous a charmé.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

LES ARTS

Pour peu que l'on cherche à comprendre quelles sont les lois qui régissent les arts plastiques, on risque de faire de cette étude non plus une science de l'homme, mais une science naturelle, comme la géologie, la chimie ou la botanique. Dès que l'on dépasse la méthode biographique pour tenter de définir les lois générales qui président à l'évolution des formes et des styles, ou même, au delà de cette morphologie, à pénétrer les lois, plus mystérieuses encore, de la création, l'art n'apparaît plus que comme un objet d'analyse et de connaissance. Les œuvres ne sont plus que des échantillons qu'il s'agit de classer et d'étiqueter. Tel est le cas de l'archéologie qui se trouve contrainte à cette méthode par le mystère qui entoure d'ordinaire les créateurs des œuvres qu'elle doit étudier.

Les monuments les plus anciens de nos arts plastiques s'offrent, en effet, à nous à travers le formidable anonymat des premiers âges de l'histoire. Ils y sont comme confondus avec ces formes de la matière qui sont engendrées par le jeu des puissances naturelles. La pluie, la neige et le soleil sont aussi peintres, sculpteurs et architectes. Toutes les formes du monde sensible sont déterminées par le jeu des éléments et les qualités de la matière. L'industrie humaine, et ce que l'on appelle l'imagination des artistes, ne procèdent pas autrement. Le caillou roulé, transformé en œuvre d'art par quelques rayures d'outil, reste ici le meilleur exemple. Mais le débris de statue, le soubassement de temple ou la base de colonne, sont aussi des objets qui ne semblent plus avoir aucune espèce de rapport avec l'artiste qui les créa. Les siècles leur ont donné une sorte d'autonomie. Ils existent en eux-mêmes comme les plantes ou les rochers. Il est donc naturel que leur étude se constitue comme une véritable science. L'objet de cette science est ce que l'on appelle l'Art ou, pour être plus précis « l'histoire de l'art », puisque toute évolution suppose la complicité de l'histoire.

Mais cette servitude légitime de l'archéologie tend à s'étendre à l'étude tout entière des arts plastiques. Elle est devenue la méthode préférée et délibérément choisie par ceux que l'on appelle les historiens d'art. Même quand l'anonymat des premiers âges se trouve rompu, même quand l'artiste fait irruption au milieu des œuvres qu'il a créées, avec son nom, son visage et son caractère, l'historien d'art s'efforce de considérer ces œuvres comme des objets et de les replacer dans leur évolution historique. Au delà des créateurs, au delà des œuvres elles-mêmes, il lui faut donc imaginer une réalité objective qui s'appelle l'art, et le moins que l'on puisse dire c'est que rien n'est moins certain que l'existence de cette réalité.

Il est trop clair, en effet, que l'art n'existe pas, du moins en tant que réalité objective et antérieure à l'activité humaine, comme existent les plantes et les rochers. Il y a des œuvres d'art et des artistes. C'est-à-dire des phénomènes humains dont les déterminations sont infiniment plus complexes que celles qui régissent la matière inanimée. En appliquant à l'étude des œuvres d'art les méthodes des sciences de la nature, on ne peut donc que renoncer à l'examen des phénomènes les plus importants, qui sont ceux de la création proprement dite ou, si l'on préfère, de l'œuvre en train de se faire et non pas de l'œuvre faite et se présentant à nous comme un objet.

On peut trouver une explication très simple à cette tendance. Il suffit pour cela de considérer la plupart de ceux qui se consacrent autour de nous à l'étude des arts plastiques. Ce sont, le plus souvent, des esprits cultivés qui ne manquent ni d'information, ni de connaissances. Beaucoup d'entre eux sont des universitaires qui ont subi toutes les formations et toutes les déformations des études supérieures. La base de leur culture est ordinairement l'histoire scientifique. Ils ont la religion de ce qu'ils appellent « les faits ». Ceux qui n'ont pas subi cette formation particulière s'efforcent de l'assimiler, car elle est la seule à donner prestige et autorité. Le prototype de cette forme d'esprit, ce n'est pas le normalien, mais le chartiste. Leur maître mot est « scientifique ». Il n'y a pour eux que des répertoires scientifiques, que des catalogues scientifiques, que des fiches scientifiques. Ce sont des exemples parfaits de ce qu'on appelle aujourd'hui « des travailleurs intellectuels », et je me hâte de dire qu'il n'entre pas dans mon propos de les dénigrer ici, car il est rare de rencontrer des hommes qui poussent aussi loin que ces hommes-là le goût du travail bien fait et la conscience professionnelle.

Mais ces esprits, dont la rigueur et le sérieux sont les qualités fondamentales, pensent que tout ce qui concerne l'imagination et la sensibilité ne fait pas partie de leur domaine. L'idée qu'il existe des problèmes propres à l'acte créateur est au delà du champ de leur activité normale et même de leur possibilité de

curiosité. Ils sont capables d'inventorier les résultats de cette activité créatrice en dépit de toutes les difficultés que présente une pareille enquête, mais totalement infirmes à imaginer ou à comprendre la moindre de ses démarches. Ils n'ont jamais devant eux que des faits ou que des objets, mais jamais un homme de chair engagé dans sa création. Ils ne se demandent pas ce qui faisait la force ou la faiblesse de tel ou tel artiste. Ils ne savent pas que tout acte créateur suppose des contradictions et des luttes intérieures. Mais comment se poseraient-ils de pareilles questions qui sont en dehors de leurs préoccupations personnelles?

L'application des méthodes scientifiques à l'étude des œuvres d'art, la constitution de cette étude en une véritable science dérivée des sciences auxiliaires de l'histoire, a donc comme résultat de détourner les esprits des problèmes de l'activité créatrice qui sont pourtant les plus importants et aussi les plus mystérieux. Qu'est-ce que le don créateur? Quelles sont les lois de l'activité créatrice? Ces questions mériteraient d'être étudiées, non plus suivant les méthodes traditionnelles des anciennes sciences de la nature, mais par des investigations analogues à celles qui ont permis de fonder, par exemple la physique moderne.

Il faudrait poser pour cela, avant toute chose, qu'avant d'être un objet achevé, toute œuvre d'art est un objet en train de se faire. Il faudrait même en venir à dire qu'une œuvre d'art n'est pas un objet, une chose, un fait, mais un organisme vivant qui ne peut être compris qu'à travers sa réalité biologique. Ce n'est pas tant d'une histoire de l'art que nous avons besoin, mais d'une biologie de l'œuvre d'art ou d'une genèse de la création.

André Chamson.

LES NOUVELLES SALLES DU MUSÉE GUIMET.

Les collections d'art asiatique du Musée du Louvre sont enfin réunies au Musée Guimet. La logique triomphe de la compartimentation des musées, pour la plus grande commodité du public. Les nouvelles salles ainsi constituées sont présentées avec un soin, un raffinement extrêmes, les cadres, les attaches, les artifices de placement étant réduits au minimum.

Ainsi nous sont également présentés les derniers résultats des fouilles du grand savant et de l'homme admirable que fut Joseph Hackin. On sait qu'il trouva la mort au service de la France libre, en compagnie de sa jeune femme et de son collaborateur le plus proche. Au temps de la grande épreuve, il abandonna le travail « qui donnait un sens à sa vie » pour devenir un soldat. Sa vie et sa mort ont aujourd'hui le même sens pour nous. Elles nous font mesurer notre richesse et l'irréparable de nos pertes. — L. M.

LES SCULPTEURS DE MALFRAY DANS LES JARDINS DU PETIT PALAIS.

L'hommage rendu à un artiste mort a toujours quelque chose de cruel. Tant de vivants trouveraient réconfort à une consécration officielle! Pourtant, l'œuvre achevée — même prématurément — a toujours un sens plus grave que l'œuvre en gestation. Son enseignement s'éclaire d'être lié au destin de l'homme. C'est cet enseignement que l'on vient chercher au Petit Palais, dans les jardins où est exposée l'œuvre de Malfray. On voit comment cet art se dégage peu à peu de la leçon des maîtres et s'attache avec passion à reproduire la beauté du corps humain, et le passage du mouvement dans ce corps.

Car c'est dans l'expression du corps humain en mouvement que Malfray trouve ses meilleurs ac-

cents. Certains sculpteurs ne conçoivent la beauté qu'immobile, d'autres s'attachent à l'expression du mouvement, mais ils relèguent au second plan leur souci de la beauté plastique. Pour Malfray, au contraire, le mouvement est une forme nouvelle de la beauté des corps, aussi simple, aussi naturelle que le repos. C'est ce qui donne à ses torses de danseuses, à ses nageuses, à ses plus belles œuvres de la dernière époque une telle puissance, tant d'aisance et de grandeur. — L. M.

LE MUSÉE D'ART MODERNE.

Paris a enfin son Musée d'Art moderne. Un des plus beaux du monde. Et n'est-ce pas justice, puisque l'art contemporain doit tout à Paris?

Plus riche qu'avant l'épreuve, classé avec intelligence et méthode, le nouveau Musée utilise au mieux le cadre un peu trop fantaisiste du quai de Tokio. Cette fois, on a l'impression de marcher avec le temps, au lieu de s'essouffler à courir derrière lui, dans le fatras des toiles périmées.

Les chefs de file ont, bien sûr, la place d'honneur. Les tableaux de chaque maître sont groupés, ce qui est décidément la seule présentation logique. On aimerait que le Musée puisse acquérir encore quelques Bonnard, quelques Matisse, des Vuillard de qualité, mais la sélection des Valadon, des Marquet, des Rouault, des Vlaminck, des Picasso est déjà excellente.

Pour les artistes plus jeunes, groupés par tendance ou par affinité plus ou moins ouvertement exprimée, le choix est généreux, comme il convient, avant le jugement de l'histoire. De toutes les œuvres présentées, nombreuses sont celles qui ne résisteront pas à l'épreuve du temps. Placées sur les murs d'un grand Musée, elles la subiront du moins avec les plus grandes chances d'équité.

Déjà, derrière les grands aînés, on voit se dessiner les équipes de remplacement. Seront-elles de la classe de leurs prédécesseurs? Ceci est un autre problème.

Les salles de sculpture, plus aérées que les salles de peinture, sont peut-être d'une qualité plus homogène. Mais, à considérer ce qui est déjà réalisé, on se sent devenir exigeants. On rêve de crédits généreux permettant de combler les lacunes, d'harmoniser les collections, de compléter un ensemble déjà prestigieux. — L. M.

LA MUSIQUE

OPERA-COMIQUE : « LES MAMELLES DE TIRESIAS »; « LA ROSE ROUGE ». — REPRISE DE « LOHENGRIN » ET NOUVEAUX BALLETS A L'OPERA. — On aurait peut-être bien surpris Apollinaire si on lui avait proposé de monter les *Mamelles de Tirésias* dans un théâtre lyrique subventionné. La farce, devenue opéra bouffe, n'était évidemment pas destinée à une scène officielle. Est-ce à dire qu'elle n'y est point à sa place? Nullement, encore qu'elle ait déconcerté bien des gens à la répétition générale et plus encore aux représentations suivantes. L'Opéra-Comique était devenu, en dépit de son titre, un théâtre sérieux. Les pédants ont probablement raison qui rétorquent contre ceux qui tirent argument du mot « comique » que ce n'est pas un synonyme de bouffon, de plaisant, mais qu'il signifie ce qui appartient à la comédie. Mais on a trop oublié que l'Opéra-Comique est né à la Foire et que c'est par abus que, chaque soir, pendant trois quarts de siècle, les Carmen, les Tosca, les Violetta ou les Mimi y sont mortes percées par le couteau ou par les balles, ou emportées par la phtisie. On ne riait plus salle Favart; on y pleurait. Vivent donc ceux qui nous y ramènent la gaieté! *Les Mamelles de Tirésias* en sont, si l'on peut dire, pleines, gonflées, et de la plus franche, de la plus folle. Ce grain de folie, disons même de

loufoquerie, n'est pas pour déplaire en un temps où le monde est fou, mais d'une folie solennelle et tracassière, la pire, celle qui se prend au sérieux.

Nous avons donc vu Thérèse-Tirésias renoncer à son sexe et lancer vers les cintres du théâtre les deux petits ballons — un rouge et un vert — échappés de son corsage. Et nous avons écouté les cocasseries d'un dialogue rehaussé de musique sans qu'il perde pour autant sa saveur. Bien au contraire, la partition de M. Francis Poulenc a le très rare mérite de paraître si bien avoir jailli de ce texte qu'elle semble ne faire qu'un avec lui, comme si le livret et la musique étaient de la même main. Je redoutais des longueurs; je craignais que les trente ans écoulés depuis la première des *Mamelles*, à Montmartre, au Conservatoire Maubel, n'eussent émoussé les plaisanteries et rendu moins compréhensibles les allusions parodiques. Mais j'ai vu rire autour de moi des jeunes gens, pour lesquels Appolinaire et la guerre de 1914 appartiennent déjà à l'histoire ancienne. Et, de scène en scène, d'acte en acte, le succès est allé grandissant; preuve que l'ouvrage possède une *vis comica* qui a résisté à l'épreuve du temps. La musique d'ailleurs la renforce, depuis le prologue où le directeur du théâtre vient, solennellement, à l'avant-scène, prévenir le public que la pièce est de la plus haute moralité, jusqu'au dernier accord. Le style en est essentiellement bouffon et sans effort, mais non sans une nuance légère, de-ci de-là, de mélancolie. Et cela n'eût certes point déplu à Guillaume Apollinaire dont la fantaisie gardait, elle aussi, quelque trace de spleen romantique, et faisait entendre si volontiers un écho de *la Chanson du mal-aimé* :

Adieu, faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne...

Le musicien du *Bestiaire* était sans doute prédestiné pour cette collaboration avec le poète d'*Alcools*. Ses trouvailles comiques gardent je ne sais quelle distinction jusque dans la pure farce; elles restent légères et cette mesure en renforce l'effet.

Il faut louer l'Opéra-Comique pour l'effort qu'il a fait en présentant *les Mamelles de Tirésias* comme il nous les a données : le décor et les costumes de M. Romain Erté, la mise en scène de M. Max de Rieux sont parfaits L'ingéniosité des trucs fait rire en renforçant la drôlerie des situations et la cocasserie du texte. Et puis l'interprétation est excellente. Mlle Denise Duval qui est fort jolie et qui chante à ravir est une Thérèse-Tirésias aussi charmante sous les habits masculins que sous les atours féminins. Mlles Jane Atty (la marchande de journaux), Girard-Ducy (une grosse dame), Irène Gromova (une élégante) donnent à leurs rôles épisodiques toute la drôlerie nécessaire. Du côté des hommes, ce sont aussi des compliments qu'il convient de faire à M. Paul Payen, fort divertissant en mari, à M. Emile Rousseau

non moins comique en gendarme, à M. Robert Jeantet, solennel en directeur, à MM. Derroja et Eno, couple d'ivrognes fantaisistes, à MM. J. Hivert, S. Rallier et Julia. Et puis surtout à M. Albert Wolff qui a conduit l'orchestre en musicien consommé, et qui a, finalement, été acclamé comme il méritait de l'être.

●

Le spectacle avait commencé par *La Rose rouge*, ballet en trois tableaux dont l'argument a été tiré par MM. Alain Olivier et Pierre Auclert du *Rossignol et la Rose* d'Oscar Wilde. Certes le conte anglais avait de quoi séduire un musicien et un chorégraphe. Mais cette séduction n'était pas sans danger : matérialiser, fût-ce sous les gracieuses et légères espèces de danseuses et de danseurs, les images et les allégories du poème est une entreprise périlleuse. Le rossignol, même en chaussons de danse, demeure au sol, et pour teinter de son sang la rose blanche, en se déchirant le cœur d'une épine, c'est toujours un homme dont le geste ne parvient point à se changer en symbole. Mais le plus grand reproche que l'on fait à M. Pierre Auclert — auteur de la partition — est que sa musique n'est pas dansante. Ecrire pour un ballet n'est pas composer une symphonie. La danse a ses exigences, en dépit de précédents illustres. Elle a besoin d'une grande diversité de rythmes; il lui faut l'alternance de mouvements, l'opposition et la variété des thèmes, grâce à quoi les figures successives en s'enchaînant, évitent la monotonie. *La Rose rouge* est un ballet d'une grande monotonie, et ce n'est point la faute du chorégraphe M. Jean-Jacques Etcheverry, ni des interprètes, Mlles Lucienne Berggren et Paulette Lafon, MM. Michel Rayne et Michel Gevel (ils font ce qu'ils peuvent), mais celle du compositeur. Qu'il y ait de jolies intentions, et pas toujours réalisées, dans ces pages symphoniques, on ne le conteste pas, encore que l'on y trouve aussi bien des maladresses. Mais les communiqués à la presse nous promettaient bien autre chose que ce que nous avons trouvé. Et c'est grand dommage.

●

La reprise de *Lohengrin* était attendue impatiemment. On avait annoncé qu'elle serait dirigée par M. Otto Klemperer; mais ce fut M. Louis Fourestier qui prit la baguette. On ne saurait trop louer le soin avec lequel il a conduit, l'intelligence, le respect des mouvements et des nuances, le souci de servir l'œuvre dont il a fait preuve. Nous avons, Dieu merci, encore d'excellents chefs en France, et nous ne semblons pas leur rendre justice, alors qu'à l'étranger (pour la seconde fois, M. Fourestier revient d'Amérique) on les met à leur rang.

M. Raoul Jobin était Lohengrin. Il a de la noblesse, il tient la scène en bon comédien, et il sait chanter, qualité qui devient rare. Mlle Germaine Hoerner, elle aussi, possède tous les secrets de son art et elle est douée d'une voix splendide. Les chœurs ont fait des progrès qu'il est juste de remarquer. Mais il serait bon de revoir la mise en scène, d'éviter certaines erreurs — le choc des boucliers au dernier acte — qui font sourire où l'on souhaiterait s'abandonner tout entier au charme de la musique.

●

Après *Sérénade* de Tchaïkovski, M. Balanchine a réglé la chorégraphie d'*Apollon Musagète*, d'Igor Stravinski, et fait entrer ce ballet au répertoire de l'Opéra. Peut-être eût-on préféré y voir *Patrouchka* ou *L'Oiseau de Feu*, ou *Noces*, ou *Le Sacre du Printemps*. On nous annonce, il est vrai, *Le Baiser de la Fée* — mais ce ne sera pas une compensation à nos regrets. On peut penser ce que l'on veut des manières successives de Stravinski, il n'en est pas moins vrai que pour le musicien, les ballets les plus intéressants demeurent ceux qu'on vient de dire. *Apollon musagète* marque une étape dans l'évolution du compositeur sur la voie du retour à Tchaïkovski, et si c'est un hasard qui a joint sur la même affiche *Sérénade* et *Apollon*, le hasard est malicieux.

Le livret rappelle les ballets mythologiques du grand siècle, et Louis XIV eût aimé de paraître en Apollon conducteur des Muses. Près de vingt ans se sont écoulés depuis que Diaghilev, en juin 1928, nous apporta l'ouvrage de Stravinski, où Serge Lifar obtint un de ses grands succès. Michel Renault tient aujourd'hui le rôle. Il y montre de grandes qualités, qui permettent de grands espoirs. Mme Tal Chief parut en Terpsichore — la Muse préférée du dieu — et elle y fit preuve de beaucoup de grâce, ainsi que Mlles Dynalix et Moreau, en Calliope et Polymnie (il n'y a que trois des neuf sœurs dans le ballet). Mlle Moreau a exécuté une variation qui fut un enchantement. La chorégraphie de M. Balanchine est agréable. Peut-on lui faire reproche de suivre fidèlement les intentions du musicien, d'être, comme la partition, « dépouillée »? Le style néo-classique est un compromis entre la tradition et le modernisme. Les mouvements rythmiques y prennent une place souvent prépondérante, et la danse classique y est réduite parfois à peu de chose. Ce qui a fait le succès du ballet, ce fut la composition de groupes harmonieux et savamment ordonnés. Il y a beaucoup d'art dans leur équilibre.

Le décor de M. Delfau, encore qu'assez conventionnel, n'est pas sans charme; mais la projection du char qui enlève Apollon dans l'empyrée est bien banale.

René Dumesnil.

BIBLIOPHILIE

SUR LE « PICKWICK » DE BERTHOLD MAHN ET QUELQUES AUTRES DE SES OUVRAGES. — Le premier volume de « bibliophilie populaire » — et cette expression même — datent de 1907 : nous les devons naturellement à Edouard Pelletan, le père, le maître de toute l'édition d'art contemporaine. C'était *Les Philippe*, de Jules Renard, décoré de cent un bois originaux, dont huit camaïeux, de Paul Colin, imprimé sur vélin de pur chiffon, et que Pelletan, dans une de ses remarquables notices trop ignorées des jeunes éditeurs d'aujourd'hui, achevait de présenter en ces termes : « Livre de bibliophilie... populaire, si on veut bien l'entendre. Il est établi avec les mêmes soins que s'il devait être vendu trois ou quatre fois plus cher. Mais on ne doit pas faire de l'art seulement pour les fortunés de ce monde, et il faut penser aussi à ceux qui n'ont point de galerie ou de « bibliothèque d'amateur » et qui pourtant aiment et comprennent le beau. »

Il n'y a qu'une façon de faire un beau livre sans qu'il risque de coûter très cher à son acquéreur : c'est de n'en point trop limiter le tirage. Mais alors, nous nous heurtons à une des lois fondamentales de la bibliophilie : la rareté. Examinons si, hors le domaine de la spéculation qui ne nous intéresse pas, cette loi vaut encore quelque chose. Autrement dit, si une feuille tirée à dix mille exemplaires peut offrir au dix-millième un aspect qui ne le différencie pas du premier.

Sans aucun doute, à la condition, cela va de soi, que le tirage se trouve constamment et minutieusement surveillé. La robustesse des caractères modernes, celle des clichés (dans le cas des gravures sur bois, par exemple, il n'est plus nécessaire d'utiliser les originaux, qui ne perdent plus rien de leur finesse à se voir transférer sur une matière plus résistante) permettent aujourd'hui ces importants tirages. Quand je dis « aujourd'hui », hélas! c'est rarement vrai en France. L'usure d'un matériel encore irremplaçable pose des problèmes trop souvent insolubles. Et il est certain qu'au cours d'un grand tirage, le nombre des caractères qui cassent ou qui descendent procure à l'ouvrier scrupuleux un beau sujet de désespoir.

Certains bibliophiles traditionnels s'élèvent aussi contre la reproduction mécanique des illustrations, telle qu'elle est employée fréquemment par l'édition d'art à grand tirage. Pour eux, il n'est pas de livre d'art sans *gravures* originales. Et je ne vais pas prétendre que le bois, la lithographie, l'eau-forte n'y jouent point un rôle essentiel. Les plus beaux livres seront toujours ceux que des artistes auront ornés en utilisant un procédé technique qui leur soit propre. Mais les artistes ne sont pas toujours des graveurs. Inutile d'évoquer les mille exemples du XVIIIe et du XIXe siècles, le catalogue d'Edouard Pelletan nous suffira encore. Si Paul Colin

grave lui-même ses images des *Philippe*, ce n'est pas le cas de Steinlen pour *Crainquebille* et d'Auguste Leroux pour *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, qui sont pourtant les deux principaux chefs-d'œuvre de ce catalogue. Je ne vais pas prétendre non plus qu'il n'y a pas de maîtres parmi les graveurs de reproduction. Ceux-là refusent la copie servile, interprètent, transposent. (Nous rendrons un jour hommage au plus compréhensif et au plus virtuose d'entre eux, Jules-Léon Perrichon.) Mais combien n'ont été que des burineurs pressés d'abattre leur ouvrage? La reproduction mécanique, quand elle atteint à une fidélité quasi parfaite, les rend inutiles. Pelletan lui-même a su l'admettre. Les dessins de Daniel Vierge pour *Pablo de Ségovie* sont reproduits par l'héliogravure, ceux de Steinlen pour *La Chanson des gueux* par fac-similé. La cause est entendue.

Depuis dix ans, Berthold Mahn l'a faite sienne. Courageusement. Car il fallait du courage, étant de ceux qui savent s'interpréter eux-mêmes, et sans doute le premier lithographe de notre époque, pour s'adonner comme il l'a fait à ce que nous appellerons, nous aussi, la bibliophilie populaire. J'espère bien qu'il n'a pas abandonné « l'autre », ce serait dommage. Mais l'ampleur de son œuvre dans son nouveau domaine explique et justifie à elle seule une telle orientation.

Combien d'amateurs eussent-ils disposé de moyens matériels suffisants pour acquérir un *Don Quichotte* illustré de deux cents lithographies? Berthold Mahn dessine donc deux cents compositions, qu'il accepte de voir reproduire par la phototypie, et donne en 1935 ces quatre volumes de l'Union Latine d'Editions (1) qui pouvaient, qui *devaient* entrer dans la bibliothèque la plus soucieuse de n'accepter que des chefs-d'œuvre. (Ils offraient également une traduction, par Francis de Miomandre, enfin digne de Cervantès : apport qui n'était pas négligeable, même pour des bibliophiles...)

En 1943, dans le même format, avec le même artiste, les mêmes éditeurs publiaient Homère, tout simplement, deux volumes pour *L'Iliade* (2), deux pour *L'Odyssée* (3), remarquables aussi par la typographie, moins remarquables par la traduction.

(1) Miguel de Cervantès Saavedra. *Don Quichotte de la Manche*. Traduit par Francis de Miomandre. Illustré par Berthold Mahn. Union Latine d'Editions, 1935. Typographie de l'Imprimerie des Dernières Nouvelles de Strasbourg, fac-similés de Daniel Jacomet. 4 vol. in-4° tellière. Tiré à 7.000 ex. (20 japon, 50 hollande, 1.080 pur fil Lafuma, 5.850 vélin chiffon de Navarre). Plus un 5e volume : *La vie de Cervantès*, par Mariano Tomas. (Même format, même tirage.)

(2) Homère. *L'Iliade*. Traduction nouvelle de Mario Meunier. Illustrations de Berthold Mahn. Union Latine d'Editions, 1943. Typographie de l'Imprimerie de Compiègne, fac-similés de Daniel Jacomet. 2 vol. in-4° tellière sous emboitage. Tiré à 7.250 ex. (50 japon nacré, 500 pur fil Byblis, 1.200 pur fil Lafuma, 5.500 vélin de chiffon).

(3) Homère. *L'Odyssée*. 2 vol. Pendant exact de *L'Iliade*.

Et maintenant, au Club du Livre de Marseille, voici, en trois volumes, *Pickwick* (4).

Le lecteur bibliophile n'a réellement pas besoin de trouver ici l'analyse d'une personnalité aussi ferme que celle de Berthold Mahn, encore qu'elle déroute quelquefois les esprits superficiels par sa douceur apparente et sa soumission au sujet. Berthold Mahn est un illustrateur *consciencieux*. Il faut l'époque où nous sommes pour que ce rare éloge puisse avoir l'air d'un blâme! Maître des paysages, il a cherché longuement en Espagne, en Grèce, en Angleterre ceux qui ont nourri de leur substance des personnages immortels et des histoires extraordinaires. On parle de « cadres »; c'est bien autre chose, et je connais des fidèles de don Quichotte qui n'auront pris enfin conscience de sa réalité que parce que Berthold Mahn a d'abord suivi sur chaque route sa haute carcasse et son bedonnant compagnon. Pickwick offre le même miracle, dont les Anglais n'ont pas été les derniers stupéfaits. Il fallait pour cela ce regard auquel rien n'échappe, une fleur au pied d'un arbre, un plat d'étain, une enseigne, mais aussi cette faculté d'attention fervente, cette sympathie, cette amitié pour les hommes et leurs choses, sans lesquelles aucun contact et à plus forte raison aucune compréhension n'est possible. Peut-être, sur ce point capital qui commande toute création artistique, devrais-je évoquer l'attitude de Berthold Mahn devant les événements de notre temps. Elle est assez éclairée par le choix des écrivains contemporains dont il a orné les ouvrages. Il y a un thème d'illustration qu'il traite fort souvent, jamais trop à mon goût : un large site caractéristique, où les héros se dessinent en menues silhouettes, attendrissantes de ressemblance et de petitesse. L'œuvre, comme l'artiste, s'y trouvent chaque fois tout entiers. Berthold Mahn, citoyen du monde.

Pour ces raisons essentielles, il devait être aussi un maître des visages. Il est question de réunir en album la suite inégalable de portraits qu'a produits Berthold Mahn depuis trente ans. Je souhaite que l'on réunisse un jour de la même façon ses portraits imaginaires. En attendant, ils représentent, de chacun des ouvrages qu'il a illustrés, la réussite la plus surprenante peut-être. Si nous pouvons, dans l'illustration d'un roman, ne point aimer les *scènes* qui « collent » trop à un épisode précis et forcément le figent — elles ne seraient admissibles à mon goût que sous la forme de croquis très rapides — et Berthold Mahn lui-même échappe rarement à cette fatalité — qu'il est passionnant, au contraire, d'avoir devant soi (comme Steinlen nous avait montré Crainquebille)

(4) *Les Papiers posthumes du Pickwick Club*, publiés par Charles Dickens, illustrés par Berthold Mahn. Traduction de Paul Dottin, sous la direction de Léon Lemonnier. Club du Livre, Marseille, 1946. (Etabli pour ce Club par le Club Bibliophile de France, sous la direction de Maurice Robert). 3 vol. in-4° tellière sous emboîtage. Typographie de Dumoulin, fac-similés de Duval. Tiré à 7.200 ex. sur vélin de chiffon de Renage.

Salavin, Quichotte, Sancho, Pickwick, Sammy, *et les héros d'Homère!* Mais j'ai encore trop à dire sur tout cela. Nous y reviendrons le mois prochain.

Claude Aveline.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

Il y a cent ans, le 1[er] mai 1847, le roi Louis-Philippe, accompagné des Princes et de sa Maison, inaugurait au Louvre le premier Musée d'Antiquités Orientales qui existât en Europe. Cette présentation était rendue possible par les découvertes de Botta, agent consulaire de la France à Mossoul, dès 1843, sur le site de Khorsabad, à moins de vingt kilomètres au Nord-Est de l'ancienne Ninive (la moderne Mossoul). Toute l'antiquité assyrienne venait de reparaître au jour et les autres pays s'empressèrent de suivre les traces de la France.

En 1877, de Sarzec entreprit de lui-même, comme l'avait fait Botta, des fouilles sur le site de Tello, jadis Lagash, en Basse-Mésopotamie; il y découvrit la civilisation de Sumer, celle que les Assyriens devaient adopter en grande partie par la suite. En présence de tels résultats, le Département des Antiquités Orientales du Louvre obtint en 1881 son autonomie.

Les recherches continuèrent à Suse où Dieulafoy, quelques années plus tard, fit sa découverte fameuse des vestiges d'une capitale achéménide et où plus tard J. de Morgan devait reprendre en 1897 des travaux qui se poursuivent depuis cinquante ans.

Extension des missions dans l'entre-deux-guerres à Tello, à Senkereh, l'ancienne Larsa, à Mâri près d'Abou-Kémal, en Phénicie, en Palestine; en Iran, au Tépé-Givan, au Tépé-Sialk, à Shapour; dans l'Est de l'Asie-Mineure à Malatia (par L. Delaporte); en Haute-Syrie à Tell-Ahmar et Arslan-Tash (par F. Thureau-Dangin).

Ce sont les résultats de ces fouilles, jointes au vieux fonds dû aux missions de Renan, en Phénicie, de Saulcy et de Clermont-Ganneau en Palestine, et aux acquisitions judicieuses qui n'ont cessé d'être faites, qui forment la collection actuelle des Antiquités Orientales du Musée du Louvre; surpassée sur certains points par celles des Musées étrangers, elle reste dans son ensemble la plus riche du monde, car tout le passé du Proche-Orient s'y trouve également et magnifiquement représenté par des pièces capitales, pour une période allant de la préhistoire, vers 3500 avant J.-C., jusqu'à notre ère.

La collection, formée peu à peu, avait été répartie dans divers bâtiments du Louvre; dès 1932, les Antiquités de Susiane revinrent du pavillon La Trémoïlle dans le vieux Louvre. En 1936 les antiquités sumériennes furent mises en caisses pour un regroupement général qui devait être achevé en deux ou trois ans. Les événements en ont décidé autrement, et c'est seulement aujour-

d'hui que le Département rouvre ses portes dans un cadre en partie nouveau, les bâtiments donnant sur la Cour Carrée, depuis la porte du pavillon de l'Horloge, jusqu'à celle du guichet de Saint-Germain-l'Auxerrois, lui ayant été affectés.

Et cependant, cette présentation, qui a obtenu le plus vif succès, n'est que provisoire et devra être complétée. Faute de vitrines que l'industrie ne peut actuellement fournir, une partie des séries n'a pu être exposée; faute d'emplacement convenable, car des salles de palais sont difficilement modifiables, une pièce capitale comme les barrières de bronze d'un seul jet (5 m. et 3 m. de long), au nom du roi de Suse Shilhak-In-Shoushinak (XII[e] siècle av. J.-C.), n'a pu être exposée depuis le premier transfert des Antiquités de Susiane en 1932. C'est, en effet, l'inconvénient d'un cadre si exceptionnel; il faut y plier les collections qu'il héberge.

La première condition d'une présentation logique est celle de l'ordre chronologique; il n'a pu être complètement respecté; la salle des Antiquités assyriennes, en place depuis cent ans et admirable dans son agencement, devra bien rester toujours où elle est. L'énorme vase d'Amathonte, le colossal chapiteau de colonne susienne exigent par priorité les grandes salles; la crypte du pavillon de l'Horloge, qui n'a point toujours servi à de si nobles usages, aurait dû normalement être le point de départ du département; ses nefs rappelant une église et son manque de lumière naturelle ne pouvaient convenir aux antiquités sumériennes que l'on attendait là. Il a fallu y loger les antiquités judaïques, puniques et araméennes. Tout ceci est indépendant de la volonté de la Direction et de la Conservation qui ont dû assortir leur plan aux possibilités et ont parfaitement réussi.

Il semble bien que le maximum ait été fait et que le classement ne puisse avoir été différent.

Les Antiquités Orientales ont devant elles, dans leur nouvelle demeure, un bon nombre d'années, mais le Louvre est rempli à refus, aucun agrandissement n'est désormais possible. Si, comme il faut l'espérer, le département s'accroît, il sera alors nécessaire d'envisager la création d'un Musée Général d'Art Oriental, annexe du Louvre, qui grouperait toutes les manifestations de l'art du Proche et de l'Extrême-Orient.

Mentionnons, en terminant, les éclairages; certains, plutôt spectaculaires, intéresseront le grand public; d'autres ont réalisé une présentation insoupçonnée de certains monuments; éclairée comme elle l'est, la stèle de Naram-Sin (environ 2500 av. J.-C.) de la première salle, prend toute sa valeur de chef-d'œuvre.

D[r] G. Contenau.

ALLEMAGNE

UN GRAND « BILDUNGSROMAN » : HENRI LE VERT. — Voici enfin la traduction — et une bonne traduction — du grand roman de Gottfried Keller, dont André Gide a si souvent regretté qu'il ne soit pas accessible au public français. A défaut du célèbre *Wilhelm Meister* de Gœthe, qu'il ne pourrait pas encore trouver en librairie, celui-ci dispose donc d'une des œuvres essentielles de cette catégorie romanesque qui fleurit en Allemagne : le « Bildungsroman » (1).

On peut le définir : le roman qui représente l'évolution intérieure d'un homme depuis son enfance jusqu'à sa maturité et sa formation en vue d'un genre d'existence déterminé. Précisons immédiatement qu'il ne s'agit pas de l'apprentissage d'une spécialité, mais d'un enrichissement de l'âme, de son épanouissement total. Le terme de « Bildung », qui signifie à la fois « formation » et « culture », qui avait au XVIII° siècle une valeur quasi mystique et en garde comme une auréole, confère à cette catégorie une certaine grandeur épique. Si l'œuvre se complaît dans les détails pédagogiques et met l'accent sur les conditions extérieures de l'existence plus que sur l'évolution de l'être humain, on aura un roman éducatif, qui tiendra vers l'*Emile* de J.-J. Rousseau. Et pour peu qu'on représente le développement naturel et nécessaire du héros, au lieu de montrer l'influence qui s'exerce sur lui de l'extérieur, on obtiendra un roman d'évolution (Entwicklungsroman). Enfin, si les aventures l'emportent, nous n'aurons plus affaire qu'à un roman d'aventures, ce que d'ailleurs un « Bildungsroman » est toujours dans une certaine mesure, à commencer par le premier en date : le *Parzifal* de W. von Eschenbach.

Ainsi que l'explique M. Tonnelat dans son introduction, G. Keller n'avait aucune ambition lorsque, après sa vingtième année, il dut reconnaître qu'il ne serait jamais un grand peintre et, se considérant comme une sorte de « raté », projeta d'écrire un roman où il condamnerait en quelque sorte l'adolescent qu'il avait été et qu'il rendait responsable de son échec. Mais il découvrit sa vocation de conteur, eut la possibilité de passer plusieurs années en Allemagne, grâce à une bourse de ses compatriotes zurichois, entendit, à Heidelberg, les leçons de Feuerbach, qui exerça sur lui une influence profonde et durable. Aussi, le roman qu'il publia en 1854-1855 est-il moins l'histoire d'un raté que celle d'un homme faible et malchanceux qui se laisse finalement glisser dans la tombe. Cette chute progressive d'une

(1) G. Keller: *Henri le Vert*, préfacé par E. Tonnelat, traduit par G. La Flize. Editions Montaigne (Aubier), 1946. 572 pages in-8°. (Le héros, Henri Lee, est ainsi appelé parce qu'il portait toujours des habits de cette couleur, taillés dans le drap des uniformes paternels.)

existence débouchant dans la mort nous paraît aux antipodes du « Bildungsroman », qui doit nécessairement nous représenter une ascension.

Mais G. Keller lui-même avait évolué et, pendant quinze ans, il s'acquitta fort bien d'une tâche importante qui lui avait été confiée : celle de chancelier de l'administration cantonale de Zurich. Il était normal que dans une œuvre où la part autobiographique est considérable, le héros renonçât à une vie stérile pour se mettre au service de la communauté. C'est ce qu'il fait dans la version définitive d'*Henri le Vert*, publiée en 1879-1880.

Pourtant dans le dernier état de ce long roman aux péripéties attachantes, narrées avec complaisance et avec charme, nous avons moins une ascension vers un but déterminé que des oscillations hésitantes, dont la première, la moins importante, est celle qui nous fait passer de la ville à la campagne. Si l'auteur prend un plaisir évident à évoquer le Zurich de son enfance, il profite d'une aventure personnelle (son renvoi du lycée à la suite d'un « chahut » auquel il avait pris part et ses vacances forcées au village natal de sa famille) pour prendre la « fuite vers la mère nature ». Et tous ceux qui ont eu la chance de vivre une partie de leur enfance dans une de ces demeures ancestrales où le temps semble s'être arrêté la retrouveront dans les chapitres savoureux où G. Keller évoque ses parents villageois, ses promenades au bord de l'eau, la représentation de *Guillaume Tell*; il est un des rares auteurs qui sachent représenter une fête populaire, car, en devenant écrivain, il ne cesse pas de rester peuple.

Dans *Henri le Vert*, l'amour ne joue pas le rôle qu'on attendrait, le rôle immense que lui prêtent, en général, les écrivains et les poètes allemands. G. Keller, bien qu'il n'ait pas connu de grands succès féminins, nous a pourtant laissé d'exquis portraits de femmes et surtout de jeunes filles. Trois apparaissent ici : à l'âge où il s'éveille à l'amour, Henri le Vert est attiré tour à tour par sa délicate cousine Anna, héroïne romantique condamnée à la tuberculose, et Judith, dont la beauté fraîche et saine le trouble, sans qu'il ose l'aimer. « Je me sentais au fond de moi-même partagé en deux et j'aurais voulu me cacher d'Anna auprès de Judith et de Judith auprès d'Anna. » C'est Judith qui veillera plus tard sur lui, mais auparavant il aura rencontré Dorette Schœnfund, synthèse hégélienne de ses deux amours juvéniles. Les chapitres que le romancier consacre à ces trois héroïnes sont parmi les plus exquis de l'œuvre.

Plus grave encore est l'hésitation du héros en ce qui concerne sa vocation. Exclu de l'école avec une instruction insuffisante, condamné à devenir un autodidacte comme l'auteur lui-même, Henri le Vert a décidé très tôt, lui aussi, d'être un peintre de paysages. Il travaille d'abord sous la direction d'un barbouilleur, puis va suivre, en ville, les cours d'une école de peinture. Belle

occasion pour Keller d'évoquer les artistes et le carnaval de Munich, d'insérer dans sa grande fresque un de ces « romans d'artiste », dont l'école romantique avait fourni des modèles avec le *Sternbald* de Tieck et le « *Propre à rien* » d'Eichendorff. De ses études picturales l'écrivain a gardé une faculté de voir les couleurs, les formes et les volumes, qui fait un des mérites de son œuvre. Mais il a dû renoncer à un art qui dépassait ses aptitudes pour devenir un bourgeois-fonctionnaire, c'est-à-dire un de ces « philistins » que les romantiques couvraient de leurs sarcasmes. Ici, Keller rejoint Gœthe; Novalis serait presque fondé à lui reprocher d'avoir écrit un « Candide contre l'art ».

Un tel échec pouvait conduire au désespoir et au suicide, d'autant plus que la foi du héros avait subi de rudes coups : l'enseignement reçu, les exemples vécus, tout l'avait détourné du Dieu de son enfance pour l'enfermer dans un matérialisme athée. Mais des leçons et de la fréquentation de Feuerbach, Keller avait extrait un enseignement précieux : en retirant la religion de la vie on ne lui enlève pas sa poésie; on peut, au contraire, la doter d'une poésie nouvelle; il aboutissait ainsi à une véritable religion de la vie et de la nature, qui apparaît dans *Henri le Vert*. Aussi son humour s'y manifeste-t-il beaucoup moins que dans les *Gens de Sledwyla*; la satire y reste pleine de bonhomie.

Autobiographie, poésie de la nature, idylles, roman d'artiste, évocation souriante de la vie et du monde, autant d'éléments entrelacés, qui font d'*Henri le Vert* une œuvre très riche et très savoureuse. Au milieu du XIXe siècle, alors que le romantisme vient d'expirer, que la « Jeune Allemagne » a déjà donné le meilleur d'elle-même, la Suisse sauve l'honneur de la littérature allemande en l'enrichissant d'une œuvre qui n'est pas tout à fait un « Bildungsroman », mais reste une des grandes créations du réalisme poétique.

J.-F. Angelloz.

LETTRE DE LONDRES

Lorsque les Anglais se précipitent pour assister au ballet de Jean Cocteau, *Le Jeune Homme et la Mort*, ils obéissent à l'attrait naturel qu'exercent sur eux les aventures intellectuelles de la France. A la fin du ballet, ils applaudissent et crient bravo d'une voix de poitrine; le rideau se relève dix fois de suite : puis un ami (anglais, bien entendu) vous prend par le bras et vous confie : « Le ballet est admirable mais le sujet est horrible et destructeur. » — Or, le sujet, ramené à l'anecdote, c'est le désespoir d'un jeune homme que la cruauté de la femme qu'il aime amène à se pendre et qui est libéré par la mort; un Anglais, même cultivé, trouve qu'un tel sujet est morbide et dangereux : sa santé morale en est troublée, comme sa santé politique est troublée par le communisme.

On peut sourire de ces réactions et les inscrire tout simplement au compte de l'inintelligence, d'un incurable conformisme ou même de l'hypocrisie.

Il est certain que l'esprit français, qui se fait un mérite de l'audace, qui s'attaque de façon provocante aux questions morales et philosophiques, ne trouve pas à se déployer en Angleterre : il y est reçu avec curiosité, avec ce sourire à peine perceptible par quoi s'exprime le « sense of humour »; il réussit à créer une inquiétude; il n'entame pas profondément l'écorce qui protège l'âme anglaise.

Lorsque l'Anglais le plus conservateur assiste à la sortie de la grand'messe, un dimanche, dans une ville de la province française, il nous juge arriérés et réactionnaires; lorsqu'un intellectuel ou un artiste anglais se mêle aux milieux artistiques français, il les trouve frivoles, abstraits, détachés de la vie nationale, difficiles à prendre au sérieux et singulièrement attachants. Il décide alors ou de vivre en France où il aura presque toujours l'impression d'être au spectacle ou de rentrer en Angleterre pour retrouver la solitude, la simplicité, les pommes à l'anglaise, et des satisfactions à l'échelle de l'être humain tout entier, d'un « être » dont l'esprit soit moins détaché du corps.

Politiquement, moralement, intellectuellement, nous autres Français nous avons levé l'ancre. Les Anglais, ces navigateurs, se cramponnent à la terre ferme.

L'hiver dernier, de décembre jusqu'en avril, l'Angleterre, privée de charbon, privée de lumière, inondée après avoir été gelée, donnait l'impression d'une île assiégée, menacée de famine et d'inertie; pendant plusieurs semaines, pour sortir de cette crise surprenante, le gouvernement, surpris lui-même, devait faire appel à la patience et à l'endurance des citoyens plus qu'à leur initiative.

En avril, le printemps apporta la détente : sous le soleil qui séchait les prés humides, le silence recouvrait l'épreuve, exclue des conversations par accord tacite. L'Anglais, se souvenant instinctivement de 1940, avait pris conscience du danger : il l'évaluait, il le mesurait secrètement, mais en termes précis.

Depuis lors, en opposition aux incertitudes, aux tâtonnements des deux années précédentes, l'Anglais, jusqu'ici ébranlé par les humiliations d'une paix mal rétablie, est rentré petit à petit en possession de lui-même; la menace ne l'a pas conduit à s'ouvrir, elle l'a refermé : plus que jamais, il s'est appliqué à se ressembler et, s'il ne pouvait pas retrouver une tranquillité foncière, du moins s'est-il astreint, sans tapage, à s'en donner les apparences.

Le Roi, parti vers le soleil sud-africain, alors que son peuple demeurait pris dans les neiges, est revenu dans la capitale aux acclamations du même peuple, épanoui maintenant sous le soleil britannique et un peu honteux de s'être laissé aller, deux mois plus tôt, à reprocher à son souverain les toilettes estivales et les

poses de ses filles sur le pont du « Vanguard ». Bientôt, la calèche royale prenait le chemin d'Ascot et le soir les routes surchargées ramenaient vers les cafés et les bars de Londres une foule de jeunes femmes en robes à fleurs et d'hommes portant le haut de forme gris clair, la jaquette et le pantalon à raies. Au Ritz, à l'heure de l'apéritif, avant le déjeuner, se croisaient de nouveau sur les tapis molletonnés, les femmes du monde cosmopolite, les vieilles dames à cheveux blancs, les jeunes intellectuels au grand front et à la démarche étudiée : je m'y trouvais un jour avec une vieille amie « continentale » : elle me disait — « C'est un défilé de fantômes. — Moi, je n'ai pas encore retrouvé l'envie de m'acheter un chapeau neuf. Ça ne m'intéresse pas. »

Ces fantômes, ils se levaient du passé pour redonner à la vie anglaise son allure habituelle. Dans le même temps, l'indépendance des Indes prenait la forme d'une entrée des Indes dans le « Commonwealth britannique », la politique Bevin vis-à-vis de l'Amérique et de la Russie triomphait de ses adversaires, et le Chancelier de l'Echiquier annonçait de nouvelles mesures « d'austérité » pour tenter de rétablir l'équilibre entre importations et exportations.

Pour reprendre en main son destin, l'Angleterre socialiste, tout en poursuivant sa « révolution silencieuse », cherchait, dans la confusion du monde, à se replacer dans le cadre de ses traditions, pour en retrouver l'esprit : elle a déjà réussi à manifester à nouveau sa force; l'Angleterre, que son évolution sociale a profondément modifiée, n'a jamais fait montre d'une plus grande fidélité à elle-même.

Jacques Duchesne.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

JOHN STEINBECK ET LES PETITS (1). — Deux essais consacrés à Steinbeck ont paru ces derniers mois dans deux recueils qu'il faut signaler pour la tenue de l'écriture et pour l'intérêt varié des sujets. *Writers of Today* contient dix études sur des auteurs contemporains : A. Huxley, G. Greene, Gide, Joyce, E. Sitwell, J.-B. Priestley, A. Kœstler, F.-G. Lorca, D. Sayers, Steinbeck, T.-S. Eliot, E.-M. Forster. *Modern Reading* paraît quatre fois par an et contient deux sections : des extraits de livres inédits non encore publiés en Angleterre, écrits par des auteurs anglais et américains célèbres ou encore inconnus, tous distingués; des études documentaires et critiques sur les travaux de divers écrivains. Parlons aujourd'hui de Steinbeck, comme entre gens

(1) *Cannery Row*, by J. Steinbeck (London, Heinemann, 1945, 136 p., 7 s. 6 d.). *The Pastures of Heaven*, by J. Steinbeck (London, Quality Press, 1946, 160 p., 7 s. 6 d.). *Œuvres* de J. Steinbeck, trad. française (Paris, Gallimard). *John Steinbeck*, by B. Raymund, in *Writers of Today* (London, Sidgwick-Jackson, 1946, 169 p., 8 s. 6 d.). *John Steinbeck*, by L. Gannett, *in Modern Reading* 14 (London, Phoenix House, 1947, 167 p., 6 s.).

qui le connaissent, et d'un point de vue essentiel dans son cas jusqu'à pouvoir en être taxé de banal.

Steinbeck a le goût du détail minime et révélateur : c'est l'élément de base de ces vastes ensembles sur lesquels sa prise aisée en fait tout d'abord un grand écrivain. Il faut, bien entendu, y joindre l'autre secret de sa force et de sa célébrité : une chaleureuse sympathie humaine.

Sa minutie n'est pas hasardeuse ni gratuite. Le détail chez lui est toujours chargé de sens, et cela sous des formes et à des occasions dont nos mémoires sont pleines. Rappelez-vous, par exemple, cette rencontre, devant une tente, d'un homme avec une femme qui peigne ses cheveux. Ils se disent bonjour. L'homme ajoute : « Je me sens bien à vous regarder. » C'est tout. Ils se comprennent « profondément », « délicieusement ».

C'est le miracle d'une sympathie entre et pour des êtres qui, malgré leur insignifiance apparente, sont tous originaux et singuliers : chiens de ranch, veaux, poulets, poneys, les mille créatures des buissons nocturnes, les enfants, les innocents, les « durs », les inarticulés, les craintifs, les sans-logis, les irresponsables.

Parfois le détail prend un caractère mystérieux jusqu'à paraître oiseux : l'écureuil de prairie, la tortue qui traverse la route au grand soleil et qu'on ne reverra pas. Symbole? Et de quoi? de l'impitoyable lutte universelle? de l'absurdité qui imprègne, au regard de notre intelligence, une nature imperméable au sentiment?

Si Steinbeck entend si bien la condition des humbles, et si cette entente vivifie sa peinture, c'est peut-être qu'il a longtemps été l'un d'eux dans sa vie et qu'il l'est demeuré par le cœur. Bien qu'il n'aime pas voir mêler un écrivain à son œuvre, il n'est pas indifférent de se rappeler qu'il a mangé de la vache enragée et que ses premiers livres sont restés obscurs jusqu'au succès de *Tortilla Flat* (1935) et surtout de *Of Mice and Men* (1937). A les relire, notamment *The Pastures of Heaven* récemment réimprimé en Angleterre, on se rend compte, en outre, à quel point le premier Steinbeck est déjà le Steinbeck définitif.

Le problème littéraire central que posent ses livres vient sans doute du degré d'histoire et de revendication sociales mêlées à l'intrigue ou à la peinture. Problème de critique objective et subjective, s'il est permis d'user de ces termes d'école.

Ses tableaux historiques sont-ils exacts? Il faudrait, pour en décider, être renseigné dans un domaine qui lui-même admet une part de choix personnel. Là-dessus, les Français manquent de bases. Que dis-je? même celui qui a vécu sur place, comme tel écrivain anglais de première grandeur : ayant passé les années récentes dans cette Californie qui est le fief de Steinbeck, il déclare systématiques, artificiels et écrits pour les besoins d'une

cause les chapitres intermédiaires des *Grapes of Wrath*, véritable cours d'histoire sociale où l'auteur veut expliquer l'exode en masse loin des territoires du Sud-Ouest, l'avénement d'une civilisation d'airain dans un paradis terrestre, la dégradation de millions d'individus chassés sur d'immenses espaces comme les ouragans de poussière répandus par le fameux « Dust Bowl » (région rendue stérile par l'avidité et l'imprévoyance de l'homme) sur la moitié du pays.

Quant au fait de la révolte sociale, juger la forme qu'il prend chez Steinbeck est affaire de goût individuel. Il y a du vrai dans le préjugé qui veut qu'un artiste risque de se diminuer en tant que tel dans la mesure où le document historique est présent dans son œuvre, du moins dans la mesure où il prend position dans la controverse sociale. Ce n'est pas une question de sujet. Je suis de ceux qui estiment que Steinbeck nous touche (il nous intéresse toujours) d'autant mieux que chez lui l'indignation et la hantise sociale restent disciplinées par l'instinct de l'artiste; que sa peinture sociale ne verse pas dans le commentaire, qu'elle demeure limitée à la peinture d'individus et imprégnée d'humour. Cet équilibre fait la valeur des *Pastures of Heaven*, de la *Long Valley*, de *In Dubious Battle*, pourtant si chargé de pitié, et des délicieux portraits d'affranchis de *Tortilla Flat* et de *Cannery Row*.

Au reste, à demeurer sur le terrain social comme dans certains chapitres des *Grapes of Wrath*, Steinbeck va-t-il plus loin que la critique et la dénonciation? Débouche-t-il dans une conclusion positive? Non. Alors, à tant faire, ce n'est pas suffisant. Ne le suivons pas jusqu'à cette extrême limite : nous nous heurterions au fond d'une impasse. Comme parfois le grillon, il n'a pas la force d'aller jusqu'au bout de sa mue et risque de mourir prisonnier de sa chrysalide. Spectacle admirable d'un instinct courageux. Mais ce n'est pas par là qu'il s'accomplit. C'est par un puissant réalisme d'artiste, lequel n'exclut jamais la sympathie ou la révolte *implicite*; par le spectacle de destinées individuelles et par le son de phrases familières dont la sténographie demeure peut-être sa plus haute réussite; par cette vérité diffuse dans son œuvre :

Rien n'est vil; rien n'est grand; l'âme en est la mesure.

Jacques Vallette.

Livres

THE NEW SHAKESPEARE, ed. by *Sir A. Quiller-Couch* and *J. Dover Wilson* (Cambridge University Press, 8 s. 6 d. le vol. : THE TWO GENTLEMEN OF VERONA. THE MERRY WIVES OF WINDSOR. MEASURE FOR MEASURE. THE COMEDY OF ERRORS. LOVE'S LABOUR'S LOST. KING JOHN. I AND II HENRY IV. HENRY V). — Le monument que constitue la nouvelle édition, non encore achevée, des œuvres de Shakespeare par les Presses de Cambridge a tout ce qu'il faut, par la typographie et le format, pour satisfaire le grand public. Il offre en même temps, entre autres éclaircissements, dans les introductions et les notes, l'exposé des motifs pour lesquels telle leçon a été choisie de préférence à telle autre dans l'établissement du texte : d'où son importance également pour

les spécialistes, qui l'ont discuté à l'occasion dans le détail, mais s'inclinent devant l'éclatante réussite qu'il constitue.

THE TRAVELLER'S EYE, by *D. Carrington* (London, Pilot Press, 1947, XIII-381 p., 18 s.). — Du XIV[e] siècle à nos jours, voici une vue spacieuse des récits de voyages en Angleterre, sous forme d'extraits passionnants de variété pittoresque. Vers la Chine, Constantinople, l'Australie par le Pacifique, prêtres, corsaires, diplomates, explorateurs, femmes à la mode, marchands d'esclaves nous conduisent; leurs impressions sont relevées tout au long d'un commentaire de l'auteur-compilateur, qui a ainsi, comme on l'a dit, composé « une encyclopédie, une anthologie et un essai ». Trente-deux reproductions de gravures, dessins, peintures rares et pour la plupart anciens.

DEMETRIOS CAPETANAKIS (London, J. Lehmann, 1947, 183 p., 10 s., 6 s.). — Venu en Angleterre en 1939, Capetanakis y est mort en 1944 à trente-deux ans. Ses amis, dont Edith Sitwell et John Lehmann, ont ici réuni tout ce qu'il avait achevé en anglais lors de sa mort, avec des traductions d'œuvres antérieures en grec. Ces amis et ces écrits donnent de lui une image aimable et digne d'admiration; aussi bien les poèmes que les essais littéraires et philosophiques, lesquels valent d'être promptement traduits en français.

BEFORE THE CROSSING, by *Storm Jameson* (London, Macmillan, 1947, 279 p., 8 s. 6 d.). — Mrs. S. Jameson est l'un des romanciers anglais contemporains que je lis le plus volontiers pour l'intérêt de ses histoires, leur belle construction, la simplicité expressive du style. Ce livre, son dernier paru, se passe un peu avant la guerre. Le sujet en est une chasse à l'homme, et en même temps la découverte du héros par lui-même, ainsi que de cette vérité : « La dernière trahison, la plus grande, c'est de bien agir pour une mauvaise raison ».

DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS, par J.-J. Rousseau, éd. crit. par *G. R. Havens* (N. Y., Mod. Lang. Ass. of America; London, Cumberlege, 1946, XIII-278 p., 16 s.). — Sans doute l'édition la plus au point que nous possédions du *Discours*, préparée à Paris, Genève, Neuchâtel, et aux Etats-Unis avec le concours de nombreux chercheurs. Rien n'y manque : introduction, commentaire en fin de volume, notes (beaucoup de variantes; non toutes, certaines n'ayant pu être relevées pendant la guerre) en bas de pages. Le texte est imprimé dans son format original, en caractères modernes. Quatre illustrations. Le français du Prof. Havens est admirable. Son travail, présenté comme un hommage au génie français et comme un émouvant acte de foi dans ce génie, fait grand honneur à la science américaine.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JERUSALEM, par Chateaubriand, éd. crit. par *E. Malakis* (Baltimore, Johns Hopkins Press; London, Cumberlege, 1946, 2 vol. de XXXVII-407 et 492 p., 84 s.). — Cet ouvrage monumental, admirablement présenté, mérite tous les éloges adressés au précédent pour les mêmes raisons : bel instrument de travail mis dans leur langue à la disposition des Français.

INTRODUCTION TO CONTEMPORARY CIVILIZATION IN THE WEST, vol. II; Manual for vol. II (N. Y., Columbia Univ. Press, 1947, VIII-1188 et 163 p., 6 s.). — Entreprise originale, d'un vaste intérêt, comme on voudrait en voir à la portée de nos étudiants et du public. De Burke, Gœthe, Chateaubriand, à Bagehot, W. James, Bergson, Hitler et Mussolini, les modeleurs et les interprètes de l'histoire et de la civilisation contemporaine y sont représentés par d'abondants extraits répartis en un ordre raisonné : révolte romantique, contre-révolution, avénement de l'industrie, libéralisme économique et politique, réforme sociale, la science et ses interprétations, le capitalisme, la démocratie, les courants de pensée et les crises jusqu'à la guerre récente, etc. Chaque auteur est introduit. Le manuel qui double l'anthologie lui sert de commentaire courant. A explorer cette mine, la curiosité n'est pas déçue.

THE SHAKESPEARES AND THE OLD FAITH, by *J. H. de Groot* (Columb. Univ. Press, London, Cumberlege, 1946, 264 p., 20 s.). — Examen nouveau d'un sujet souvent traité, jamais aussi complètement : la religion du père de Shakespeare, l'éducation religieuse de son fils, le catholicisme dans l'œuvre du poète. Travail savant et utile.

THE BRITISH GENERAL ELECTION OF 1945, by *R. B. McCallum and A. Readman*, (Oxford Univ. Press., 1947, IX-311 p., 18 s.). — Tous les Français curieux de la politique de nos voisins voudront lire ce beau travail, à la fois histoire fondée

sur une documentation abondante (et parfois divertissante, témoin les illustrations), et essai d'explication d'une évolution prise d'un point de vue ample. Des auteurs compétents y répondent à des questions que nous nous posons : quels facteurs ont déterminé la victoire travailliste? les résultats en seront-ils durables? quels changements ces élections ont-elles apportés dans la représentation parlementaire? etc.

FRENCH LABOR FROM POPULAR FRONT TO LIBERATION, by *H. W. Ehrmann* (Oxford Univ. Press, 1947, XII-329 p., 18 s.). — Essai d'histoire politique et sociale dont le centre est l'évolution du mouvement syndical en France depuis 13 ans. Autant que l'histoire proprement dite, est intéressante l'analyse critique de notre législation sociale et économique récente, qui aboutit à démêler les forces en présence aujourd'hui et les problèmes à résoudre.

THE NASCENT MIND OF SHELLEY, by *A. M. D. Hughes* (Oxford Univ. Press, 1947, VII-272 p., 15 s.). — Pour l'auteur, la vie de Shelley est inséparable de ses écrits. Cette biographie est donc prise de façon à servir d'arrière-plan à ses romans, tracts et poèmes de jeunesse, et à l'analyse de sa pensée.

SCIENCE, LIBERTY AND PEACE, by *Aldous Huxley* (London, Chatto-Windus, 1947, 63 p., 3 s., 6 s.). — Etude des maux causés chez les responsables et chez les peuples par les erreurs d'application des progrès techniques modernes, lesquels ont été utilisés surtout à concentrer en quelques mains le pouvoir économique et politique, non à promouvoir l'intérêt commun. Si l'on veut sauver la vie intellectuelle et morale de l'individu d'un énorme suicide collectif, dit Huxley, il faut décentraliser le pouvoir, la propriété et la production. Qui ne sera d'accord sur le but? Mais les moyens?

VIVRE EN AMÉRIQUE, par *D. de Rougemont* (Paris, Stock, 1947, 187 p., 110 f.). — Un observateur ingénieux, qui connaît la France et l'Amérique, traite ici de la vie politique, intellectuelle, morale, religieuse, privée, des Américains et termine sur des conseils au Français qui veut vivre là-bas. Livre nourrissant, piquant, assimilable.

LE CŒUR EST UN CHASSEUR SOLITAIRE, par *C. McCullers*, trad. Fayet (Paris, Ibid., id., 1947, V-352 p.). — Le sujet de ce roman peut être à la fois la solitude, l'enfance, le problème noir, la vie d'une petite ville américaine du Sud; il est surtout l'amour mutuel des êtres. On souhaite à ce livre émouvant le même succès en France qu'en Amérique.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES et DE L'AUTRE COTÉ DU MIROIR, par *L. Carroll*, trad. Bay (Ibid., id., 1947, 320 p.). — Rien de nouveau à dire de ce classique, sinon qu'il se lit avec plaisir dans cette nouvelle version où les poèmes sont particulièrement réussis.

LA MAISON DE REFUGE, par *E. Berridge*, trad. Durand (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 278 p., 195 f.). — Saluée en Angleterre comme un jeune auteur de talent, E. Berridge déroule l'action de son roman depuis les années 1880. Sous les yeux de l'héroïne, c'est un moment critique dans l'évolution de la société anglaise qui se dessine, et dont la peinture est pleine d'intérêt.

DE L'HOMME DE CRO-MAGNON A L'HUMANITÉ DE DEMAIN, par *H. G. Wells*, trad. Chassé (Paris, Ed. Universelles, 1947, 544 p.). — L'un des derniers livres de Wells, et où l'on retrouve certaines vues obstinées ou sommaires qui sont ses travers, mais aussi ses belles qualités : soif insatiable de savoir, loyauté d'une pensée qui se veut claire et fidèle à ses changements, c'est-à-dire à soi-même. Son style également, qui reflète ces qualités, entraîne toujours, non moins en français que dans l'original, grâce au talent du traducteur. Voici donc le meilleur des testaments récents de Wells (le dernier est illisible et sent tristement le déclin) : un grandiose bilan de l'univers et de l'humanité, dressé de façon passionnante.

LIVRES REÇUS. *L'Europe libre et unie*, par A. Guerard (Paris, La Colombe, 1946, 249 p.). — *Prélude à la paix*, par B. Davidson, trad. Martineau (Paris, Nagel, 1947, 363 p., 250 f.). — *Pages immortelles de Emerson* (Paris, Corrêa, 1947, 221 p.).

Revues

OUR TIME, June 1947. — Livraison intéressante. Entre autres articles : *La résurrection des marionnettes en Angleterre* (photos amusantes); *L'étudiant et la littérature dans le monde moderne; La prochaine loi de contingentement des films* (plaidoyer pour le film anglais et contre l'envahissement par Hollywood, à l'occasion d'une loi très importante

pour l'avenir et qui va être discutée); *La peinture tchèque moderne* (avec photos qui montrent une adaptation au génie tchèque de Braque, Rouault, etc. : ne pas oublier que Coubine se lit Kubin en tchèque); une étude critique sur une émission très suivie du fameux «third programme» de la radio britannique.

HORIZON, **June 1947.** — Un commentaire sympathique de la situation actuelle de l'artiste en France, avec les textes traduits de la récente controverse relative à Paul Nizan. Deux poèmes, deux nouvelles. Une deuxième étude sur saint Jean de la Croix, cette fois sur sa vie et sa poésie. Des *Notes* développées sur l'art pré-colombien, avec quelques photos d'œuvres frappantes. Trois pages d'un Syrien, à propos d'un livre sur la Syrie auquel il reproche son indulgence pour les Français : spectacle instructif de nos insuffisances et de celles du Syrien en question.

THE CORNHILL, **Summer 1947.** — Peter Quennell ajoute un second article au précédent sur *L'éducation d'un esthète* (Ruskin). Un long fragment de Evelyn Waugh, comique, amer, et d'un style étincelant. Près de vingt pages, bien attachantes pour qui était à Londres à ce moment, de O. Sitwell sur la capitale à la veille de 1914. Une note sur la presse allemande actuelle. De très belles photos de chefs-d'œuvre du baroque portugais.

J. V.

ECONOMIE, FINANCES

Au cours des derniers jours, la crise économique, qui menaçait, a pris une allure particulièrement aiguë. Elle est apparue à l'occasion d'une crise de trésorerie devant laquelle le Gouvernement s'est vu dans l'obligation de prendre des mesures d'autant moins compréhensibles pour le peuple qu'il y était moins préparé. Ces difficultés financières sont apparues comme les conséquences directes de l'incertitude de la politique actuelle.

Il est certain que ce que l'on appelle le dirigisme franchit actuellement un cap délicat. Pour le travailleur, il paraît la cause de l'insuffisance de sa nourriture; pour l'industriel, des obligations bureaucratiques; pour l'agriculteur, de l'impossibilité d'acquérir des denrées qui lui sont indispensables. Il n'est au fond personne pour le défendre. Même ceux qui, politiquement, paraissaient destinés à en être les zélateurs, sont les premiers à reconnaître ses excès.

Cette défaveur de l'opinion publique est souvent assortie d'arguments contradictoires et parfois excessifs. En fait, chacun veut voir dans le système actuel l'unique obstacle au retour d'une prospérité qu'il devrait savoir, pour de longues années, irréalisable.

A cet égard, le Gouvernement a péché par excès de confiance à l'égard d'une opinion publique qu'il n'a pas assez éclairée. En Angleterre, au contraire, on s'efforce par la Radio et par le texte d'expliquer aux différentes catégories sociales les obstacles à surmonter et les remèdes possibles.

Le Français se révèle incapable de réaliser la liaison qui peut être établie entre les difficultés alimentaires qu'il subit et les ruines accumulées par les bombardements.

La presse, à cet égard, ne sert guère cette œuvre éducative. Par ses outrances, elle tend à persuader le public que seule l'inca-

pacité des bureaux, et partant celle du Gouvernement, l'empêche de retrouver une existence normale ou prétendue telle.

●

Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir en doctrine sur la situation, elle reste dominée, dans les jours à venir et pour plusieurs années, par la pénurie. Les statistiques les plus optimistes marquent que par rapport à 1934-38 la moyenne des disponibilités alimentaires, compte tenu des importations, ne saurait dépasser 88 %. De même, l'indice de la production industrielle se situe depuis près de six mois, à 90 % de l'activité de 1938, qui, elle-même, ne représentait que 80 % du plein emploi de la capacité industrielle du pays. En fait, la France travaille à 70 % de son potentiel économique.

C'est pourquoi, la tâche essentielle demeure de répartir équitablement les ressources du pays.

Sur le plan du ravitaillement, la surconsommation paysanne, d'une part, et le stockage des produits dû à l'incertitude de l'avenir de la monnaie sont les principales causes de l'insuffisance des arrivées de marchandises dans les centres urbains.

En outre, les espoirs d'accroissement de la production dans les domaines tant agricole qu'industriel semblent faibles, dans les tous prochains mois.

Les difficultés de main-d'œuvre ne feront que s'accroître et les relèvements éventuels des importations de matières premières demeurent hypothétiques, par suite notamment de l'insuffisance de nos devises et des difficultés sociales dans les pays exportateurs. (Grève des mineurs américains, etc...)

Pour résoudre le problème de la répartition, les partisans du retour à la liberté font valoir les avantages budgétaires que présenterait la suppression des contrôles qui sont incontestablement une charge pour le budget. Ils font, d'autre part, ressortir les facilités qu'aurait le Trésor pour obtenir, grâce à la disparition des transactions clandestines, des ressources fiscales considérables sur l'ensemble des opérations commerciales, qu'il pourrait connaître et contrôler, notamment par les taxes indirectes.

Un tel procédé risque cependant de provoquer de graves difficultés économiques, car dans la pénurie, des phénomènes de stockages et de rétentions se produiraient et le rationnement par les prix se ferait à un cours extrêmement élevé. En outre, il serait assez difficile de faire admettre par la majorité des ouvriers une diminution assez sensible de leur pouvoir d'achat, même si, en fait, cette diminution n'était que nominale. L'expérience prouve, en effet, que les individus sont beaucoup plus attachés aux signes monétaires, qu'à leur faculté d'achat. Sans doute est-il possible de prétendre que dans les circonstances présentes beaucoup de prix s'établissent librement. Mais la fixation de ces prix est quand

même influencée par la taxation autoritaire de certains autres prix. En outre, les salaires demeurent toujours théoriquement soumis aux décisions gouvernementales.

C'est pourquoi, il importe de remettre en ordre les salaires et les prix dans le cadre d'une politique économique nettement déterminée, et, lorsque les grands traits en auront été dégagés, de s'y tenir. Avant tout, il serait opportun de faire un bilan sincère et exact de la situation. Les travaux du Commissariat au Plan doivent être à la base de ce bilan, dans lequel il sera indispensable de déterminer, compte tenu des perspectives actuelles d'importation, la part à accorder à l'équipement par rapport à la consommation.

Depuis la Libération, les projets officiels ont été par trop teintés d'optimisme. On a masqué au Pays les difficultés qui l'attendaient. Chacun a vécu dans l'attente d'un retour rapide à l'abondance. Il faut maintenant s'installer courageusement pendant plusieurs années dans la pénurie et faire connaître à chaque Français que toute surconsommation de sa part diminue d'autant la consommation de son voisin.

Un bilan établi, il sera alors possible de définir les modalités d'une politique qui, si elle entend continuer à diriger l'économie, devra le faire autant que possible avec autorité et discrétion. Si l'on veut établir l'égalité dans le sacrifice il sera indispensable d'éviter la constitution d'une catégorie sociale privilégiée à l'intérieur de la nation; et pour ce faire, exiger de chacun le respect des prescriptions légales. Il ne sera pas moins essentiel, si l'on veut assurer cette relative équité, de ne pas craindre de s'aliéner les sympathies de ceux qui bénéficient d'une situation favorisée, et de faire connaître au public que la seule taxation est insuffisante pour assurer l'arrivée des denrées sur les marchés, si elle n'est pas assortie de contrôles et même d'une collecte obligatoire des produits.

Quelle que soit la position prise, il importe, en effet, de rappeler que la libération des prix, dans un secteur donné, provoque dans un autre secteur où on pense le maintenir, de graves perturbations. C'est le cas, par exemple, du prix du blé, qui soumis à la taxation est, par rapport à 1939 à l'indice 510, alors que les pommes de terre, libérées de tout contrôle ont atteint 1870 à la fin de l'année 1946. Si par ailleurs le contrôle des prix est supprimé et la taxation maintenue, la répartition se fera par les vendeurs qui, en présence de demandes excédant les ressources, choisiront eux-mêmes les attributaires. Pour envisager la suppression de certaines répartitions sans inconvénient, l'expérience a montré qu'il fallait des conditions précises et notamment que le produit considéré ne soit ni de consommation courante, ni facile à stocker et n'exigeant pas de matière première essentielle. Cela, en définitive, implique un plan général d'action établi en fonction

des circonstances économiques sur des bases stables à définir et à faire connaître aux masses de la population.

En tout état de cause, ce n'est pas en supprimant le dirigisme que l'on supprimera les difficultés du moment. Mais sa suppression, si elle est faite, doit s'effectuer loyalement et en indiquant à chacun des Français les risques qu'il court.

En tout cas, il est excessif de condamner, comme cela a été fait, l'économie dirigée qui n'en a aucun des caractères, avec des arguments dont certains sont discutables comme celui du coût élevé de la répartition, alors qu'elle ne représente qu'une dépense de 0,9 % de la masse des biens répartis.

Il est d'ailleurs assez caractéristique de constater que ceux mêmes qui demandent la disparition des contrôles en sont les plus fidèles tenants, lorsqu'ils prennent la forme corporative. Ainsi a-t-on vu récemment les industriels demander le contrôle des Cartels Industriels par une Agence internationale mais privée.

•

Et déjà certains vont s'élevant contre l'élaboration d'un Plan Européen pour l'utilisation de l'aide américaine. Le seul fait de parler d'organisation semble provoquer chez ces derniers une incompréhension totale des problèmes de l'heure.

On voit mal, en effet, comment cette aide américaine, dont on ne connaît d'ailleurs pas l'ampleur, pourrait être répartie entre les Etats Européens si ces derniers ne faisaient pas l'effort indispensable pour partager entre eux ces hypothétiques ressources.

Seule, en effet, une aide concertée à notre Pays peut assurer son démarrage dans les six mois à venir. Sinon, l'économie française se trouverait aux prises avec de très graves difficultés.

A cet égard, un collaborateur direct de M. Marshall, le Conseiller du Département d'Etat Benjamin Cohen, a déclaré qu'en « mettant à l'exécution les programmes d'aide économique à l'Europe, les objectifs principaux des Etats-Unis devraient être de venir en aide aux programmes qui auront pour effet de reconstruire une économie européenne, capable de subvenir à ses propres besoins ».

Il faudrait savoir si nous sommes ou non capables d'établir un programme et de l'appliquer.

30 *juin* 1947. *J. F.*

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

E. Hoffmann-Krayer : *Feste und Bräuches des Schweizervolkes,* neu bearbeitet von Dr. P. Geiger; Zurich, Atlantis-Verlag, pet. in-8°, 192 p. — Richard Weiss : *Volkskunde der Schweiz, Grundriss;* Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach-Zurich, in-8°, 294 p., ill. — E. Hoffmann-Krayer : *Kleine Schriften zur Volkskunde;* Publications de la Société suisse des Traditions populaires, T. XXX, in-8°, xviii-248 p., portrait. — Marius Barbeau : *Alouette;* Montréal, Éditions Lumen, in-16, 216 p., musique. —

Du même : *Saintes artisanes; I. Les brodeuses;* in-8° carré, 116 p., XXII pl.; *II. Mille petites adresses,* in-8° carré, 157 p., XVI pl., Montréal, Editions Fides. — Luc Lacourcière : *Les études de folklore français au Canada;* Québec, Editions Culture, in-8, 9 p. — Du même : *Les Archives de Folklore,* Publications de l'Université Laval; Montréal, Editions Fides, T. I, in-8° carré, 202 p., ill.

La publication, en 1913, d'un précis de folklore suisse intitulé : *Fêtes et coutumes du peuple suisse,* par Edouard Hoffmann-Krayer, marqua une étape importante dans l'étude de notre science chez nos voisins. A partir de ce moment il put, au profit de la Société qu'il avait créée à Bâle, développer les enquêtes directes et obtenir des documents à la fois plus nombreux et plus scientifiques. Epuisée depuis plusieurs années, cette première édition devait être mise au point. C'est Paul Geiger qui s'en est chargé, sans guère modifier le plan primitif, mais en intercalant les matériaux obtenus depuis 1913 et en ajoutant une bibliographie complémentaire. Je recommande l'étude de ce précis : on y trouvera beaucoup de parallèles à maints faits folkloriques français et par endroits des observations critiques valables internationalement.

A un tout autre public s'adresse le gros et beau volume, illustré de photos excellentes, de Richard Weiss, collaborateur de Paul Geiger à l'*Atlas folklorique suisse* dont ils ont publié déjà des fragments préliminaires dans les *Archives suisses des Traditions populaires.* Bien que destiné au grand public, cet ouvrage n'est cependant pas de la vulgarisation banale. Les problèmes généraux de méthode et de terminologie sont traités avec soin dans la première partie, où on trouvera aussi un historique bien fait des études de folklore en Suisse dès le moyen âge. Très intéressante, et en somme prudente et raisonnable, est la discussion des rapports entre l'individu et la tradition, entre la « culture individuelle » et la « culture traditionnelle ». C'est l'un des problèmes sociologiques qui se posent dans le monde entier; toute mise au point fondée sur l'étude approfondie d'un groupement quelconque acquiert par suite une portée universelle. Ces chapitres sont donc à lire aussi par les ethnographes comparateurs, les psychologues et les sociologues. La discussion terminologique, par contre, ne peut intéresser que les savants de langues scandinaves et germaniques, le mot *Volk* étant plus souple que notre mot *peuple,* et permettant des composés qui nous sont interdits.

La deuxième partie est consacrée aux diverses sections du folklore suisse : peuplement (important aussi pour nous : rôle de la romanisation et des invasions); maison et habitations; organisation économique et technologie; alimentation; vêtement; coutumes et fêtes; jeux et sports; spectacles et danses; langage (manières de parler, onomastiques, formules de toute sorte; prières, énigmes, proverbes, anecdotes et facéties, contes et légendes, imprimés populaires); croyance et science (piété, superstition (*sic*), magie et médecine); état et droit populaire.

Puis viennent les notes, toutes rejetées à la fin par chapitres; et un index détaillé.

On voit que le classement des sujets de Richard Weiss diffère assez de celui de mon *Manuel*, et encore plus de celui qui est adopté par les folkloristes anglais et italiens; que la littérature dite populaire, si importante chez nous, n'est ici qu'une parente pauvre; que l'emploi du mot *superstition* se fonde sur une évaluation religieuse et morale. En somme, dans cet ouvrage, l'étude de la vie psychique est fortement subordonnée à celle de la vie matérielle (technologie au sens large) et économique, tendance à laquelle je résiste, jugeant que dans l'Humanité en son tout, depuis les périodes préhistoriques, la psychologie est restée beaucoup plus stable que l'utilisation de la nature selon des besoins variables. Mais ceci est un autre problème.

Les photos sont très belles, mais on aurait dû les numéroter pour permettre des renvois aux comparateurs; on trouvera aussi plusieurs cartes (pas numérotées non plus) qui montrent comment sera fait l'Atlas folklorique suisse; les points relevés sont au nombre de 387. La technique cartographique adoptée est utilisable pour un pays relativement petit et le serait, par exemple, dans l'ancienne Savoie où j'ai maintenant 554 communes enquêtées sur un total de 630 environ; mais elle le serait difficilement pour les 40.000 communes de la France. Sur ce point aussi, en tout cas, l'ouvrage de Richard Weiss marque un très grand progrès.

Il est, pour les cérémonies périodiques surtout, et en grande partie pour la théorie générale, fondé sur les monographies publiées jadis par Hoffmann-Krayer dans les *Archives suisses*, dont beaucoup de fascicules sont devenus introuvables. Aussi doit-on remercier Paul Geiger de les avoir réunies en volume, en les encadrant d'une biographie et d'une bibliographie complète du regretté folkloriste suisse (1864-1936). Ces monographies concernent : 1° le folklore comme science; 2° les coutumes de carnaval en Suisse (comparatif aussi); 3° les fêtes du Jour de l'An; 4° les associations de la Jeunesse et la justice populaire en Suisse (important); 5° les rites fécondateurs; 6° les coutumes de Mai; 7° les musées de folklore comparé; 8° les forces tendantielles individuelles dans la vie du peuple (sage et précis). Geiger a rectifié et complété les références.

•

Du Canada me sont parvenues des publications nouvelles qui prouvent que, là aussi, notre science ne se cantonne plus dans le domaine littéraire et musical seulement, mais tend à englober tous les aspects de la vie dite populaire.

En attendant l'impression du deuxième volume de son *Romancéro*, ou corpus de toutes les chansons canadiennes, Marius Bar-

beau en a donné un choix destiné au grand public, afin d'éviter les malfaçons et les déformations des vulgarisateurs. La chanson de l'*Alouette*, l'une des plus répandues au Canada, a donné son titre au recueil, qui en comprend 57, chacune accompagnée des justifications voulues (lieu de collecte, témoin, variations thématiques et mélodiques) avec parfois des renvois aux parallèles de France. Mais il y en a aussi d'indigènes, comme *Envoyons d'l'avant*, rude chanson de bûcherons, ou *Le Voyage*, chanson de canotier. Si en France beaucoup de chansons sont à danser, au Canada les mêmes et d'autres sont de canotage, ou, comme on dit là-bas, *chansons d'aviron*. A la fin, analyse musicale des chansons par Mᵉ Béclard d'Harcourt.

Au même savant sont dues deux monographies bien faites, basées sur des enquêtes historiques, l'une sur les *brodeuses*, qui furent pour la plupart des religieuses; caractéristiques du Canada sont ici les ouvrages en écorce de bouleau, avec broderie en poil d'orignal et piquants de porc-épic : les travaux en ce genre des Ursulines de Québec et des Trois-Rivières se vendaient au XVIIIᵉ siècle jusqu'en France et en Angleterre. L'autre monographie concerne le tissage, la dentelle, la sculpture de statuettes pieuses, à laquelle s'adonnèrent aussi les Ursulines, la dorure, la reliure, les travaux en cire, en cheveux, en fleurs artificielles et, comme dans tous les couvents, les confits, confitures et pâtisseries. Fort heureusement, Marius Barbeau a retrouvé les registres où sont inscrites les recettes, très en détail. Peut-être, mais je me déclare incompétent, y en a-t-il qui ne sont pas connues en France. On peut supposer aussi des échanges continus, entre religieuses de tous pays, des petits secrets culinaires.

Un élève de Barbeau, M. Lacourcière, après avoir indiqué les lacunes qui subsistent dans les études de folklore au Canada (elles sont nombreuses), a entrepris la publication d'un périodique, les *Archives de folklore*, dont le tome I contient, en plus d'études sur diverses chansons, trois contes populaires, des documents sur le costume féminin traditionnel, avec planches en couleurs, un bon essai sur « les hérédités provinciales françaises au Canada », une monographie de la Confrérie des menuisiers de Mme Sainte-Anne, etc. A signaler surtout une étude critique et comparative par Luc Lacourcière de la célèbre chanson des *Ecoliers de Pontoise* ou des *Ecoliers pendus* qui se rapporterait à des événements du XIIIᵉ siècle; elle avait été analysée antérieurement par Gaston Paris et par George Doncieux. Les sept versions obtenues au Canada sont plus complètes que les françaises et obligent à rejeter le texte « reconstitué » de Doncieux, correction qui s'impose pour bien d'autres textes du *Romancéro* de cet auteur.

A. van Gennep.

HISTOIRE DES RELIGIONS

LA RELIGION PLATONICIENNE. — En ces temps d'existentialisme trouble, il est bon d'en revenir parfois aux sérénités platoniciennes. On y prend un bain de pureté dans une atmosphère lumineuse et je comprends pourquoi les Pères de l'Eglise sont demeurés si fervents disciples de Platon. C'est une semblable impression que l'on retirera du beau livre de M. Reverdin sur la religion du Maître de l'Académie (1). Son enseignement ne conduit-il pas toujours vers une morale plus intègre et une vie spirituelle plus haute?

Deux constatations peuvent expliquer la religion dont Platon se proclame lui-même le grand prêtre. Son propre génie d'abord et le fait que pour lui le sage se doit de parvenir à une véritable contemplation de Dieu. Mais Platon est un athénien du IVe siècle, profondément attaché à sa ville natale. D'après lui le simple citoyen dans la cité n'a pas les moyens d'atteindre ces altitudes. Attaché justement aux pratiques traditionnelles, aux images sensibles, il aura du divin l'idée la plus juste à laquelle son esprit médiocrement doué puisse parvenir. En pratiquant les vertus dont les dieux proclament la nécessité, il sera bon fils et bon citoyen. Une vie de félicité l'attend dans l'au-delà et ainsi la cité s'acheminera vers sa perfection. Le sage au contraire, semblable à l'initié des mystères, devient un « démon », c'est-à-dire un être divin, parce que divinisé.

On a parlé pour Platon de monothéisme. Sa raison le lui a fait entrevoir. A le lire, on saisit qu'il y a pour lui un Dieu qui non seulement préside aux mouvements du ciel et des astres, mais encore gouverne le monde moral et s'efforce de faire triompher partout le beau, le bien, le juste, l'ordre et la raison. Il est un maître souverain, au delà des dieux et de tout ce qui, à un degré quelconque, mérite l'épithète de divin!

C'est le charme des dialogues et c'en est aussi le danger que la pensée y est continuellement vivante et mouvante. Ce Dieu suprême, qu'est-il en définitive? Platon ne nous a pas révélé sa pensée dernière. Il n'est pas le Démiurge, auteur du monde. Est-ce le Bien et le Beau en soi? Le philosophe ne le dit pas. L'Univers astronomique n'est lui-même qu'une image du Vivant éternel et parfait. Peut-être d'ailleurs serait-ce manquer de justice que de lui reprocher de n'être pas parvenu d'un coup au point où des siècles de spéculation antique et de pensée chrétienne ont conduit la théodicée.

Comme le dit excellemment M. Reverdin : « Si l'on peut déter-

(1) Olivier Reverdin. *La religion dans la cité platonicienne* (Ecole Française d'Athènes, Travaux et Mémoires, fasc. VI. Paris, E. de Boccard, 1945. In-8° de XII-277 p.).

miner dans quelle direction Platon cherchait Dieu, force nous est bien de constater que, pour des raisons qui nous échappent, il ne nous dit nulle part, de façon péremptoire, ce qui pour lui occupe le sommet de la hiérarchie du divin. Pour les échelons inférieurs en revanche, il est beaucoup plus explicite. Ce qui est divin, ce sont par excellence toutes les essences intelligibles, l'intellect lui-même..., les idées et les nombres. C'est aussi l'Univers tout entier, et plus particulièrement le ciel avec les astres, souvent qualifiés de dieux visibles. Ce sont les divinités de la mythologie, celles qu'honore la cité et celles auxquelles la famille rend un culte. C'est l'âme humaine, et, en elle, au premier chef, la partie supérieure, le *Nous*. Ce sont enfin les dieux infernaux et le peuple innombrable des démons qui font office d'intermédiaires entre les dieux et les hommes. »

Avec toute l'antiquité pensante Platon a vu dans la régularité des révolutions cosmiques la preuve d'une intelligence souveraine, et c'est pourquoi, dans l'*Epinomis*, le seul Dieu dont il parle au singulier, c'est le Ciel, cette « âme la meilleure qui régit l'Univers et le fait se mouvoir harmonieusement ». D'accord avec le R. P. des Places, M. Reverdin traduit le mot *ouranos* par univers. Je me permets de ne pas être de l'avis de ces distingués savants. Je crois qu'il faut maintenir à ce mot sa signification usuelle de ciel et j'en verrais la preuve dans le fait que voici.

En 348-347, Platon meurt. Aristote qui a été jusqu'alors son disciple quitte Athènes et ouvre à Assos en Troade une école où il enseignera pendant trois ans. De cette période nous ne savions rien, mais les travaux de W. Jaeger (2), de Bidez (3), jettent maintenant quelques lueurs sur ces années qui furent incontestablement de maturité intellectuelle. Il y écrivit en particulier un *De Philosophia* dont Cicéron dans le *De Natura deorum* nous a conservé la théologie astrale. Le ciel y est élevé à la dignité de dieu suprême, et, à elle seule, sa contemplation est capable de libérer l'âme humaine. Le principe essentiel de cette religion cosmique, c'est que l'âme participe à une immortalité bienheureuse dans la mesure où elle délie ses attaches avec le corps. Si elle se libère des atteintes corruptrices de la chair, si elle se purifie des souillures que lui inflige ce contact impur, alors il lui est possible de remonter vers l'éther divin d'où elle était descendue et elle sera déifiée à jamais dans la divinité des plus hauts cieux. Formulée d'abord par les Pythagoriciens, reprise par Platon, mise au point par Aristote, acceptée par le stoïcisme, baptisée, au moins d'intention, par les gnostiques chrétiens, cette religion cosmique avec son eschatologie s'est transmise jusqu'au néo-platonisme des derniers siècles du paganisme. Ce n'est plus

(2) *Aristoteles, Grundlegung einer Geschichte seiner Entwikelung.*
(3) *Un singulier naufrage littéraire dans l'antiquité. A la recherche des épaves de l'Aristote perdu.* Bruxelles, 1943.

d'ailleurs une philosophie. Ces doctrines sont devenues la religion véritable de ceux qui n'en avaient point d'autre. Nous savons maintenant que c'est Aristote qui l'a mise au point, non pas l'Aristote du Lycée, mais celui d'Assos en Troade, le plus déférent des auditeurs de Platon, celui qui disait de son vieux maître, dans une pièce de vers qui nous a été conservée : « Il n'a été donné à personne de s'élever si haut. »

L'ouvrage de M. Reverdin constitue le meilleur exposé qui ait été fait jusqu'ici de la religion platonicienne, mais une question peut et doit se poser : Faut-il voir dans cette religion un système rigoureusement cohérent, le produit d'un génie qu' « illuminent des intuitions quasi surhumaines? » C'est à cette question que répond M. J. Bidez dans un petit volume admirablement informé (4). On y ajoutera peut-être de nouveaux documents, il semble impossible de ne pas accepter la thèse : Platon doit beaucoup à l'Orient.

Les études de ces dernières années nous avaient montré en lui un chercheur infatigable, aussi désireux de se tenir au courant de tout qu'appliqué à retravailler sans cesse son œuvre. Il possède une faculté d'assimilation, une souplesse d'esprit qui font de lui, jusque dans un âge avancé, l'ami de toutes les curiosités nouvelles. Pendant longtemps on a pensé au pythagorisme, à l'orphisme; à mesure que l'analyse des dialogues devient plus minutieuse, les indices d'accointances avec la science, la philosophie, les conceptions religieuses de provenance orientale se multiplient.

Evidemment chez Platon, il ne peut être question d'une imitation docile. Toujours et très consciemment il transforme l'image ou l'idée qu'il a rencontrée sur son chemin. C'est pour ainsi dire comme une suggestion d'où il part pour perfectionner l'ébauche. Nous rencontrons une allusion, mais pour rendre plausible l'idée d'un emprunt aux croyances de l'Asie, il importe de montrer, au préalable, les occasions qu'a eues le philosophe de connaître cette sagesse étrangère.

C'est ainsi que Platon aurait emprunté à l'astrologie chaldéenne le dogme de l'immortalité céleste de l'âme. Emprunter, le terme est exagéré, puisque le Maître a entièrement renouvelé l'idée du mysticisme astral. Un certain dualisme entre le Bien et le Mal lui viendrait de la théologie zoroastrienne. Ses mythes conservent la marque de l'Orient et certains détails dépendent des Gathas. Ses disciples le savaient puisque à son lit de mort ils mettent un hôte chaldéen.

Le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, raconte, n° 1, juillet 1946, l'histoire d'un « agrégatif de Philo », officier dans les Forces Françaises Libres, et frappé d'une balle en lisant les

(4) J. Bidez, *Eos ou Platon et l'Orient*, Bruxelles, Hayez, 1945. In-8° de xii-190+51 p.

livres du D[r] Godel. S'ensuit-il que ces ouvrages soient de très réelle valeur? Pour ma part, je ne le crois pas et je pense plutôt qu'à défaut d'une lecture autre, Zirnheld a occupé les heures creuses de la tranchée en parcourant ce qui pouvait lui tomber sous la main. Le titre exprime mal ce que sont ces volumes. Il ne s'agit pas de savoir ce que Platon a pu dire des grandes thèses de la pensée, Dieu, le monde, l'âme humaine, etc., ce n'est pas non plus à proprement parler une vie romancée du fondateur de l'Académie; le D[r] Godel a simplement tenté d'insérer l'enseignement de Platon dans la vie grecque du IV[e] siècle. Le premier volume se clôt par un chapitre qui essaie de deviner ce que fut la jeunesse du grand philosophe et les influences qui auraient pu s'exercer sur lui. Le tome second accompagne Platon en Sicile dans ses difficultés avec le tyran Denys. Est-ce une réussite? A parler franc, je ne le pense pas. Il aurait fallu pour écrire ce livre une connaissance de l'antiquité et de l'œuvre platonicienne que l'auteur ne possède pas, on le sent à mille détails. Il utilise beaucoup les lettres de Platon sans nous dire que des doutes sérieux planent sur leur authenticité, et il ignore ce papyrus d'Herculanum qui nous raconte la mort du Maître.

M. René Schaerer, l'éminent professeur à l'Université de Neuchâtel, est au contraire parfaitement au courant du sujet qu'il aborde aujourd'hui sur Dieu, l'homme et la vie d'après Platon (5). Ses publications antérieures l'y avaient d'ailleurs préparé et l'on sent dans la synthèse qu'il tente de la religion platonicienne la connaissance directe, approfondie des œuvres du Maître. Il situe d'abord l'âme sur le plan métaphysique par rapport à Dieu son créateur, et à la matière son lieu d'exil, il l'observe dans la tragique péripétie de sa chute, il accompagne ensuite l'expatriée et l'incarnée au cours de son voyage ici-bas et jusque dans les arcanes de l'au-delà. Enfin pour conclure, il précise les rapports du platonisme et du christianisme. Sa tentative est donc double : elle vise, d'une part, à définir la position des valeurs humaines et, d'autre part, à décrire le vivant itinéraire de notre destinée.

La place me fait défaut pour parler comme je le devrais de l'important ouvrage de Mme Simone Pétrement (6). Le savant auteur connaît bien son Platon, mais elle est évidemment moins familiarisée avec la littérature gnostique et manichéenne. Il est regrettable qu'elle ignore, serait-ce intentionnellement? tous les ouvrages catholiques qui traitent de ces graves questions. Je crois que dans Platon le dualisme est simplement ébauché et qu'il faudrait en chercher la source chez les mages iraniens.

(5) Roger Godel, *Recherche d'une foi*, Paris, Société d'Edition « Les Belles Lettres », 1940. In-16 de 158 p. — *Recherche d'une foi, Cité et Univers de Platon*. 1942. In-16 de 216 p.

(6) René Schaerer, *Dieu, l'homme et la vie d'après Platon*. Neuchâtel, Ed. La Baconnière, 1944. In-16 de 217 p.

(7) Simone Pétrement, *Le dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens*. Paris, Presses universitaires de France, 1947. In-8° de 354 p.

Mme Simone Pétrement ne veut voir dans les gnostiques que « des sectes libres, héritières des premiers groupements chrétiens ». Je crois, au contraire, qu'il y a eu un gnosticisme oriental et hellénistique bien antérieur au Christianisme. Je n'en veux pour preuve que ce simple fait, c'est que saint Pierre arrivé à Samarie y rencontre un Simon le Mage qui se fait appeler « la Grande Puissance de Dieu », terme gnostique s'il en fut.

Ces images qui sont les métaphores de Platon ne sont pas de purs ornements. Ce sont, au contraire, de véritables arguments, et les meilleurs qui soient, puisqu'ils sont sensibles. L'ouvrage de M. P. Louis (8) constitue un excellent instrument de travail.

Albert Vincent.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

L'ACTIVITE ARCHEOLOGIQUE FRANÇAISE A L'ETRANGER. — Nous avons tenté, dans notre précédente chronique, de donner un aperçu sommaire de l'activité des fouilles archéologiques métropolitaines dirigées et contrôlées par un Comité archéologique rattaché à la Commission des Monuments historiques du Ministère de l'Education nationale. Les fouilles extra-métropolitaines dépendent, elles, du Ministère des Affaires étrangères, et la Commission des fouilles dont M. Claude Schaeffer est le secrétaire se trouve rattachée à la Direction générale des Relations culturelles. Dès la fin des hostilités, celles de nos missions qui avaient dû suspendre leur activité se sont remises au travail, devançant généralement leurs rivales étrangères. — Désigné en été 1945 pour prendre la direction de l'Ecole française de Rome, M. Albert Grenier, grâce au crédit exceptionnel dont il bénéficie auprès des autorités et des savants italiens, a obtenu pour la première fois que des Français, ses disciples de l'Ecole, fussent autorisés à entreprendre des fouilles en Italie au lieu d'aller s'initier à ce travail en Afrique du Nord. En automne 1946, l'Ecole française de Rome a donc ouvert un chantier sur le territoire de Bolsena, sous la conduite de M. Raymond Bloch, membre de l'Ecole. L'objet principal des recherches était l'identification de l'emplacement de la cité de Volsinies, capitale de la confédération étrusque, qui a précédé la ville romaine du même nom. Une enceinte massive a été découverte et suivie sur une longueur d'un kilomètre, certains blocs portent des marques de tâcherons en caractères étrusques. Divers objets étrusques ont été recueillis.

En Grèce, le directeur de l'Ecole française d'Athènes, M. Demangel, a fait remettre en état les chantiers de fouilles de Délos et exhumer les antiquités du musée cachées en 1942, à la suite de

(8) Pierre Louis, *Les Métaphores de Platon*. Paris, « Les Belles Lettres », 1946. In-8° de 269 p.

vols commis par les occupants. A Delphes des mesures analogues ont été prises.

En Crète, à Mallia, M. Fernand Chapouthier a signalé les découvertes faites en 1945 dans le palais, tant de vestiges de constructions, que de vases de pierre et de flacons d'argile dont l'un porte des signes de classe hiéroglyphique.

En Egypte, à Tanis, M. Pierre Montet a repris ses fouilles dans la nécropole des XXIe et XXIIe dynasties, et découvert en 1946 dans le massif d'un mur du tombeau de Psousennès, précédemment mis au jour par lui, une chambre funéraire contenant le sarcophage intact d'un général chef des archers et confident du pharaon. Les offrandes funéraires de ce tombeau, particulièrement riches, révèlent un art fin de style sobre, nullement décadent. A Sara-Malafout, près d'Assiout, une mission dirigée par M. Raymond Weill a commencé l'exploration d'un groupe de grands tombeaux princiers de l'Ancien Empire. L'édifice principal est un gigantesque tumulus de cent trente mètres de côté, dont les parois ont été mises à nu et qui contient des chambres vides. L'extension des recherches aux édifices contemporains du groupe éclairera la chronologie de ce cimetière princier, et la singularité des groupements et des structures.

En Turquie d'Asie, M. Louis Robert a entrepris en 1946 une prospection épigraphique et archéologique en Mysie, Lydie et Carie. Des sites archéologiques, la ville d'Hadrianouthéraï, un temple d'Athèna, près de Bozlan, ont été identifiés. Un texte inédit permettra de préciser la chronologie des incursions des Goths.

Les fouilles commencées par l'infortuné Louis Delaporte, mort dans un camp de déportation, ont été continuées en 1946 par M. Claude Schaeffer à l'Arslan-Tépé-Malatya. Des bas-reliefs ont été découverts et exposés au nouveau musée hittite d'Ankara. On a commencé le dégagement d'une ville remontant au IIIe millénaire, et des installations préhistoriques ont été également constatées.

En Palestine, l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem a entrepris sous la direction du R. P. de Vaux une campagne de fouilles à El Farahy, près de Naplouse, pour établir la stratigraphie du site, où la première installation remonte à l'énéolithique. Il y a plusieurs niveaux du bronze ancien, un du bronze moyen, un du bronze récent, d'autres de l'époque romaine et byzantine.

A Chypre M. Claude Schaeffer, déjà nommé, sur le site d'Enkomi, près de Famagouste, précédement exploré par l'Anglais A. S. Murray et le Suédois E. Gjerstad, qui avaient vainement recherché la ville dont on connaissait la nécropole, est arrivé à établir que cette ville, encore anonyme, se superposait à la nécropole. Il s'agit d'une importante cité maritime ayant précédé la Salamine

grecque et le port actuel de Famagouste, qui tirait sa richesse principalement de l'exportation du cuivre vers l'Asie et l'Egypte, et remonte au Moyen Empire égyptien (XXe-XVIIIe siècles). Les graffites sont rédigés en caractères chypro-mycéniens.

En Iran, à Suse, c'est M. Ghirshman, qui a pris la suite de M. de Mecquenem, sous la direction générale de M. G. Contenau.

Au nord de la ville, des maisons arabes des Xe et XIe siècles ont été dégagées. Un autre chantier est consacré au dégagement de l'enceinte.

En Afghanistan, la délégation archéologique française, dirigée par M. Daniel Schlumberger, a rouvert les fouilles à Begram, commencées avec tant de succès avant la guerre par le regretté J. Hackin, mort au cours d'un torpillage maritime.

La ville royale a été explorée, sa topographie précisée, la porte monumentale dégagée.

En Kohistan et en Bactriane, M. Daniel Schlumberger a recueilli les premières inscriptions grecques trouvées en Afghanistan. Il n'est pas jusqu'au lointain Pérou, qui n'ait reçu la visite d'une mission archéologique française.

MICHELET AUX ARCHIVES NATIONALES. — Le 21 octobre 1830, Michelet qui occupait depuis 1826 à l'Ecole normale supérieure les chaires d'histoire ancienne et de philosophie (et à partir de 1829, celle d'histoire ancienne seulement), fut nommé par Guizot chef de la Section historique aux Archives nationales.

Cette nomination déchaîna chez lui un véritable accès d'enthousiasme. « Lorsque j'entrai la première fois, dit-il, dans ces catacombes manuscrites, dans cette admirable nécropole des monuments nationaux, j'aurais dit volontiers comme cet Allemand entrant au monastère de Saint-Vanne : voici l'habitation que j'ai choisie et mon repos aux siècles des siècles... Toutefois, je ne tardai pas à m'apercevoir, dans le silence apparent de ces galeries, qu'il y avait un mouvement, un murmure qui n'était pas de la mort. Ces papiers, ces parchemins, laissés là depuis longtemps ne demandaient pas mieux que de revenir au jour. Ces papiers ne sont pas des papiers, mais des vies d'hommes, de provinces, de peuples... Tous vivaient et parlaient. Ils entouraient l'auteur d'une vie à cent langues... Qu'un grand essai de classification serve une fois de fil à ce chaos!... »

L'habitation choisie ne payait pas de mine, et le repos, très relatif, que Michelet allait y trouver ne devait pas durer plus de vingt-deux ans. L'hôtel Soubise était alors dans un état de délabrement attristant : les façades dégradées et noircies, les colonnades du péristyle endommagées, l'harmonie de l'admirable ensemble de Delamair détruit par deux pavillons en plâtre qui s'élevaient au centre de la majestueuse cour d'honneur. A l'intérieur, les planchers pliaient sous le poids des documents qui

débordaient jusque sur l'escalier monumental. Il y avait vraiment de quoi décourager un fonctionnaire moins ardent que Michelet. Mais la section historique, qui lui était confiée, comprenait les documents les plus vénérables des Archives : le Trésor des Chartes, les Monuments historiques, les Monuments ecclésiastiques et les Mélanges. Michelet s'attelant à ce « grand essai de classification » proposa à Daunou, garde général des Archives, une méthode de travail consistant à indiquer le contenu des pièces sur lesquelles il n'existait pas encore de notice; à former le cadre d'un catalogue dans lequel pourraient se placer tous les travaux ultérieurs; à apprécier la valeur historique des pièces et à désigner parmi les plus importantes celles qui n'étaient pas publiées et qui méritaient de l'être. Inventorier et analyser en vue de l'utilisation des documents par les chercheurs, c'est là, en effet, la tâche même de l'archiviste. Michelet applique pour les analyses d'actes une conception nouvelle qui est toujours usitée, et pendant les dix premières années de son séjour aux Archives fit lui-même une grande partie des recherches pour acquérir une connaissance complète de son dépôt. L'historien, chez lui, fut le premier à profiter du travail exemplaire du fonctionnaire, qui lui ouvrait des perspectives neuves et fécondes. « Les registres du Trésor des Chartes, dit-il, contiennent, outre les matières d'intérêt général, une foule de pièces relatives à des objets d'intérêt privé. Ces pièces, toutes inédites, renferment une infinité de détails, curieux par le fond et par le style : les lettres de rémission donnent une histoire complète des mœurs du temps... En les lisant la plume à la main, on peut en extraire beaucoup de remarques importantes sur le droit, sur la langue, sur la forme des actes, sur les variations même de l'écriture, qui, malgré les admirables travaux des Bénédictins, n'a pas encore été examinée sous le rapport des changements qu'y ont apporté de siècle en siècle les révolutions de l'esprit humain. » Sur toute cette activité archivistique de Michelet, qui devait prendre fin le 5 juin 1852, par sa démission, à la suite de son refus de prêter serment à Napoléon III, un jeune archiviste, M. Bernard Mahieu a donné, dans une lecture faite à l'assemblée générale de la Société de l'Histoire de France, les précisions les plus curieuses et les plus édifiantes. Il a scruté les cartons de la section administrative où sont conservés les rapports que Michelet adressait aux gardes généraux Daunou, Letronne, Chabrier, sur les travaux de sa section et les siens propres, mis en lumière ses initiatives scientifiques ou administratives, rappelé parallèlement sa vie de famille, pendant ces vingt-deux ans, ses travaux considérables d'auteur et de professeur, et confirme avec des preuves nouvelles et saisissantes ce qu'on savait sur ce rassemblement laborieux des fragments de vérité, qui ont permis au poète ses magnifiques résurrections.

LE PORTAIL DE SAINT-GERVAIS. — La paternité de ce célèbre morceau d'architecture classique a toujours prêté à discussion. Si Sauval, Lemaire, Dézallier-Dargenville et Piganiol de la Force ont tenu pour Salomon Debrosse; si de nombreux graveurs ont propagé ce nom comme étant celui de l'auteur du chef-d'œuvre, Germain Brice a eu des hésitations et a parlé d'une collaboration du célèbre architecte de Marie de Médicis avec Clément II Métezeau, l'auteur incontesté des plans de la digue du siège de La Rochelle. Catherinot, dans son *Traité d'architecture* de 1688, a été du même avis. Seuls, dans le passé, des concitoyens de ce Métezeau, né à Dreux, le lui ont attribué en exclusivité.

Mais en 1933, M. le chanoine Brochard, curé de Saint-Gervais, travaillant à l'histoire de son église et de sa paroisse, sur des documents inédits, au Minutier central des notaires parisiens, à l'hôtel de Rohan, découvrit un marché passé le 23 avril 1616, entre les marguilliers de Saint-Gervais et le maître-maçon Claude Monnart, pour l'exécution du portail commandé à Pâques 1615, dont un modèle en bois (exposé dans l'église) avait été dressé. Sur ce marché figure le nom de Clément Métezeau, architecte des Bâtiments du roi, et sa signature après celles des quatre marguilliers, à la place ordinaire où signe l'architecte sur ces genres de contrats, mais sans qu'il soit expressément désigné comme l'auteur du plan du portail et l'architecte chargé de son exécution.

Pour le sûr érudit parisien qu'était Maurice Dumolin, pas de doute possible, l'auteur du portail n'était pas, comme on le présumait, Salomon Debrosse, mais Clément II Métezeau. Il se chargea généreusement de la publication et l'on pourrait dire de la publicité de la découverte de M. le chanoine Brochard, à la Société de l'histoire de l'Art français, et dans les nombreuses sociétés savantes dont il était vice-président.

A la réflexion, cependant, l'affirmation péremptoire de Maurice Dumolin souleva des doutes chez divers historiens de l'art dont M. Louis Hautecœur et surtout M. Pierre du Colombier qui suggéra que Clément Métezeau pouvait, dans l'acte cité ci-dessus, n'être intervenu que comme caution, et conclut dans un article de la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, que le nouveau document mis au jour n'oblige pas à « bouleverser toutes les notions reçues », et « qu'il n'y a aucune raison sérieuse » pour que l'auteur inconnu du portail soit Clément Métezeau.

A la Commission du Vieux Paris, où il a fait part d'autres découvertes de grand intérêt sur son église et sa paroisse, M. le chanoine Brochard a répliqué en apportant un faisceau de nouvelles présomptions en faveur de Métezeau. Il a fait observer que si le protestant Salomon Debrosse, dont le nom ne figure sur aucun acte concernant le portail, jouissait de la confiance de la reine Marie de Médicis pour laquelle il avait édifié le palais du

Luxembourg, la construction du portail de Saint-Gervais, tout importante qu'elle fût, était une affaire purement paroissiale regardant exclusivement les marguilliers, qui en payaient le travail, et parmi lesquels figurent Jehan de Fourcy et Jehan de Donon. Or le premier de ces deux hommes, le 15 décembre 1618, tandis qu'on élevait le portail, eut la généreuse pensée d'offrir un jubé, ou plutôt un double jubé en menuiserie, à l'entour des premiers piliers du chœur, qu'il commanda « au sieur Métezeau, architecte de Sa Majesté » Etait-ce en raison de la satisfaction causée par le dit portail en cours de construction, ou au contraire à titre de consolation pour avoir été écarté au profit de Debrosse? On inclinerait assez naturellement vers la première hypothèse, en raison de la part prépondérante qu'un homme comme Jehan de Fourcy prenait dans les délibérations relatives aux travaux de l'église. Métezeau a toutes raisons d'avoir été le candidat de Fourcy pour le portail. On peut observer aussi que, depuis la publicité donnée par Maurice Dumolin au document découvert par M. le chanoine Brochard, le catalogue des œuvres de Salomon Debrosse s'est trouvé diminué de l'aqueduc de Rungis, attribué par M. Louis Hautecœur (*Histoire de l'Architecture classique en France*, p. 592, note 9) à un Métezeau, non pas Clément, à vrai dire, mais son frère Louis, et que la liste des œuvres de Clément s'est trouvée augmentée de la place ducale de Charleville, ce qui a quelque peu « bouleversé les notions reçues ».

Enfin — coïncidence curieuse —, l'année où fut terminé le portail (1621) le carême fut prêché à Saint-Gervais par un troisième Métezeau, Paul, prêtre de l'Oratoire et l'un des rénovateurs de l'éloquence de la chaire. Or, les prédicateurs étaient alors choisis, non par le curé, mais par les marguilliers de la paroisse, ce qui prouve au moins dans quelle estime cette famille Métezeau était tenue à Saint-Gervais.

Mais la rue de Brosse, qui relie la façade de Saint-Gervais au quai, et qui est aujourd'hui inhabitée? Si, faute de preuve absolue, on ne lui substitue pas le nom de Clément Métezeau, on pourrait lui donner avec plus de raison, comme le voulait le préfet de la Seine en 1838, le nom de Martin Chambiges, constructeur de l'église, ou celui des Couperin, qui de père en fils tenaient l'orgue de Saint-Gervais. Ce ne sont pas les habitants de cette voie déserte qui protesteraient, et l'on mettrait ainsi tout le monde d'accord.

Robert Laulan.

LA NATURE

DU CHAMEAU, DES PAONS ET DE QUELQUES AUTRES CHOSES. — Par une journée torride, dans un de ces villages du Lot, riverains des causses, où l'attente quotidienne du

bienfaisant orage est l'accompagnement obligatoire de la vie estivale, je viens de lire un livre qui ne m'a pas trop éloigné de mon milieu caniculaire : *la Vie du Chameau*, d'Elian J. Finbert (1). C'est toute l'Afrique désertique et brûlante qui s'évoque en ces pages, inspirées d'un profond amour pour l'animal qu'on a surnommé « le vaisseau du désert ». Socialement comme à titre privé, le Chameau est un des piliers de l'édifice vital dans des régions où la lutte pour l'existence est soumise à des conditions si particulières qu'on peut dire qu'elle doit tirer tout de rien. Pas de végétation, ou si rare qu'elle fait l'objet de cartes minutieuses qui indiquent son emplacement; pas d'eau, pas d'ombre : du sable. Et dans cette nudité tombée, semble-t-il, d'une planète étrangère, des êtres vivants se meuvent, des Bédouins nomades, peuples pasteurs dont le Chameau est la seule fortune, et qui, pour cette raison, lui ont voué un véritable culte.

« Lorsque le Bédouin est assis sur la bosse de son chameau, nous dit M. Finbert, il est assis en même temps sur tous ses biens. »

Bête étrange, originaire paléontologiquement d'un ancêtre qui vécut il y a un million d'années aux environs des Montagnes Rocheuses, et qui était à peine plus gros qu'un lapin; plus récemment à l'état sauvage dans les steppes de l'Asie Centrale, au climat glacial; et pourtant si bien adaptée au milieu africain qu'il paraît incroyable qu'elle n'y ait pas ses racines. Adaptée au point que l'Arabe professe que le Chameau lui a été donné directement par Allah. Centre d'une foule de croyances, de coutumes, de proverbes, de poèmes. Source de nourriture avec son lait, sa bosse, la graisse dont elle est faite. Matière première aux emplois nombreux avec sa peau; combustible avec son crottin; lotion pour cheveux et eau purgative avec son urine — mais oui! — le Chameau ajoute à toutes ces valeurs situées sur le terrain économique de hautes vertus psychiques, par exemple de savoir deviner de loin la présence d'un pâturage ou d'un point d'eau, d'aimer la parure, de n'oublier ni le bien ni le mal qu'on lui fait.

Je n'ai pas été fâché d'apprendre, à propos du célèbre don d'abstinence de ce ruminant, que ladite abstinence a pour termes extrêmes dix jours en hiver et cinq en été. Sobriété exceptionnelle, mais non illimitée, et qui est fonction de la réserve d'eau que l'animal peut emmagasiner dans sa panse. Elle se dilate assez : estomac, intestin, et tout, pour contenir cent litres. Ce vaisseau du désert en est donc aussi la citerne!

La Vie du Chameau nous renseigne sur ces peuples errants qui réussissent le tour de force de vivre dans une menace de mort constante; son histoire porte en elle une leçon de philosophie non négligeable par temps chaud, en nous rappelant qu'il est des lieux

(1) *La vie du chameau*, par Elian J. Finbert (Albin Michel, éd., Paris).

de cette Terre où le seigneur Soleil tape plus dur encore que sur celui où nous transpirons, des lieux paradoxaux où l'on s'enveloppe de laine pour se défendre de la chaleur, et où cependant le divin sorbet reste inconnu. De chez moi j'entends crier des paons, et vois atterrir les lourds avions de leurs ailes dans la vigne d'en face. Ils promènent avec majesté entre les rangées de ceps une queue magnifique et ocellée à souhait, mais maculée de fiente et de terre. C'est la rançon de la Beauté d'avoir toujours quelque défaut dans sa cuirasse où la malignité publique peut glisser son doigt. Mais ces paons, tout prétentieux et ridicules qu'ils soient, avec leur microcéphalie incurable, leurs oripeaux de théâtre, leurs appels déchirants qui ressemblent à des sanglots de femme en couches, nous parlent d'un autre sol brûlé, l'Italie, et me voici la mémoire replongée, de par le sortilège du Chameau, dans le sortilège du Paon.

Tout à l'heure je relisais le livre de Jean de Bosschère, et je fus fier de noter à quel degré de partialité, oh! inconsciente et après tout bien excusable, un peintre peut se laisser entraîner envers son modèle. E.-J. Finbert comble son héros à bosse de tous les dons. Sans doute a-t-il raison si l'on se place sous l'angle visuel du Bédouin; pour moi je n'ai jamais vu de près le Chameau qu'au Jardin des Plantes, et je n'en ai gardé que le souvenir d'une grande carcasse dégingandée, à la lèvre pendante, aux orbites grotesques, au pelage mangé par les mites. Evidemment le décor est pour beaucoup en ces affaires. Mais pourquoi les paons me produisent-ils l'impression inverse? Au Jardin des Plantes, perchés sur leur cage ou faisant la roue dans une allée au milieu de gens en extase, je ne peux me défendre de leur reconnaître une majesté de rois en exil, portant haut leur petite tête couronnée. Mais quand je rencontre ceux de mon voisin, errant par les chemins pierreux ou venant inspecter « en douce » l'état de mes raisins, ils me font l'effet de vieilles poules sur le retour, affublées d'accessoires pris au déchrochez-moi-ça, et essayant, comme l'on dit, de m'en mettre plein la vue.

Eh bien, c'est que, dans le cas du Chameau comme dans celui du Paon, le même principe entre en jeu : il faut les voir dans leur milieu. Condamnation à mort des parcs zoologiques? me dira-t-on. Hélas! les efforts de nos installateurs modernes : constructions, plantations, décors singeant la Nature, ne sont que des palliatifs. Force nous est de nous en contenter quand nous n'avons pas les moyens d'aller voir ce qui se passe ailleurs. Heureusement le langage comble une grande partie des lacunes laissées par le témoignage simplement oculaire. Dans le domaine des choses de la Nature, sous ses formes les plus usuelles : le livre et l'explication verbale, le Mot représente un des ressorts les plus précieux de l'initiation intellectuelle, et aide puissamment notre esprit dans ses sursauts vers l'évasion.

Le tableau visuel, en soi, émousse notre imagination; il l'émousse en l'endormant. Une impression sensorielle ne se discute pas, elle est acceptée sans contrôle, telle quelle. C'est une invitation à la paresse cérébrale. Le Mot, figure abstraite, excite au contraire en nous la fermentation de l'abstrait; c'est une invitation au voyage. Voyage dans un monde dont les architectures complètent celles du réel, ou plutôt leur confèrent la portion d'infini qui s'attache à la pensée et au rêve. Toute créature humaine a deux plans de vie, l'un qui concourt à faire supporter l'autre; même la contemplation de la Nature ne serait qu'un mets plat et sans saveur si nous n'y ajoutions — ce que font peut-être aussi les bêtes, mais on n'en saura jamais rien — le relief que donne la conscience d'exister à la fois selon cette Nature, et en marge d'elle. La création du Monde — de notre petit monde intérieur — devient ainsi notre œuvre.

Ce qu'on appelle « le cœur humain » nous rend assez de mauvais services pour que nous sachions reconnaître, quand il le mérite, qu'il est parfois bon à quelque chose!

Marcel Roland.

TOURISME

CHRONIQUE DE L'ALTITUDE. — Il existe une qualité que Saint-Exupéry qualifiait par le mot « Gravité » : *la qualité même du charpentier qui s'installe, d'égal à égal, en face de sa pièce de bois, la palpe, la mesure, et, loin de la traiter à la légère, rassemble, à son propos, toutes ses vertus.* Il y a des chefs-d'œuvre du travail de l'artisan, comme il y en a qui jaillissent du labeur acharné de l'artiste; il y a des œuvres visibles, d'autres longtemps incommunicables, invisibles au commun des hommes. Et personne ne goûtera un chef-d'œuvre, s'il n'envisage et n'imagine l'effort de création et de travail au jour le jour dont on lui offre la synthèse.

C'est à cet effort de création, à cette prodigieuse rencontre, dans le temps, d'énergies et de volontés, que je songeais, il y a quelque temps, lorsque la benne de service du nouveau téléphérique en construction dans le Massif du Mont Blanc, au Col Supérieur du Midi, me montait, presque en un instant, à 3.650 mètres d'altitude.

Depuis 1492, date de la première véritable ascension de haute-montagne (1), et surtout depuis la victoire de Paccard et de Balmat sur le Mont Blanc (7 août 1786), quelques hommes, par génération, se sont mesurés au domaine de la glace et du rocher, et ont consacré leur vie à la découverte de l'altitude.

Antoine de Ville, en 1492, s'attaqua à la montagne pour satisfaire un caprice de roi. Balmat cherchait la route du Mont Blanc par appât du gain. De Saussure rêvait à la « taupinière blanche »

(1) 27 juin 1492 : ascension du Mont Aiguille (2.097 m.) par Antoine de Ville, chambellan de Charles VIII.

en savant désintéressé. Whymper vainquit le Cervin, guidé par une passion dévorante et farouche. Mallory, plus près de nous, alla mourir à l'Everest non pas tellement pour l'ardent désir de fouler le toit du monde, que parce que, selon son expression, cette « *montagne était là* », simplement. Tous ces hommes, acharnés à percer le secret et les routes de ce domaine entre ciel et terre, aidés par une cohorte d'obscurs amants des cimes, ont conquis à l'homme une terre nouvelle, une sorte de grand continent oublié. Aujourd'hui, grâce aux pionniers qui ont ouvert les premières routes d'ascension vers les grands sommets, et grâce aux héros — montagnards de l'âge acrobatique de l'alpinisme — qui ont conquis les chemins d'accès les plus extraordinaires que l'on puisse tracer dans le fouillis des arêtes et des couloirs, la haute montagne est devenue une terre des hommes. Elle n'est plus seulement accessible aux spécialistes ou à ceux chez lesquels l'esprit d'aventure l'emporte sur la prudence. Des montagnes, jadis réputées inabordables, grâce à la connaissance qu'on a de leurs voies d'accès et grâce au perfectionnement de la technique d'escalade et de l'équipement, sont aujourd'hui à la portée de tout homme normalement constitué. Et des ascensions, en face nord par exemple, que leurs inventeurs n'auraient voulu parcourir à nouveau même pour un empire, sont faites, chaque été, par de jeunes hommes entraînés.

C'est la somme de tous ces héroïsmes et de toutes ces volontés qui permet, aujourd'hui, de construire ce téléphérique auquel, il n'y a pas vingt ans, personne n'aurait osé rêver. Il a fallu d'abord construire des igloos pour abriter, à 3.600 mètres d'altitude, les charpentiers qui édifièrent, en 1939, le refuge où les ouvriers trouveraient l'abri si nécessaire. Il a fallu parachuter l'immense ficelle que des guides ont ensuite descendue, pour la tendre, le long des parois vertigineuses de l'Aiguille du Midi. Il a fallu monter, grâce à cette ficelle, une corde, puis trois filins d'acier de plus en plus gros. Il a fallu travailler, souvent par un froid polaire, suspendu à des cordes, au-dessus de l'abîme. Il a fallu monter le béton, monter l'eau, monter les câbles; boucher les fissures du rocher; lutter contre la glace et le verglas; rebâtir et rebâtir sans cesse l'œuvre de la veille que la foudre, ou la tempête, démolissait. Epopée des temps modernes dont les racines plongent au plus profond de la préhistoire de l'alpinisme.

Il a fallu à l'homme près de cinq siècles, pour connaître la haute montagne. Il a fallu trois ans de labeur, à raison de quelque 70 jours de travail possible par an, pour construire le plus haut téléphérique du monde. L'œuvre se tient. Hier encore la haute montagne, peuplée de démons, paraissait un monde interdit. Aujourd'hui, c'est à la foule que l'on donne accès sur la maigre plate-forme adossée à l'Aiguille du Midi, d'où le Mont Blanc paraît un mur de neige, et d'où les pentes de la

Vallée Blanche semblent plonger vers le centre d'une planète morte. Progrès, disent les uns. Scandale, s'écrient les autres. Ni progrès, ni scandale. La montagne est assez vaste pour accueillir une foule pour qui l'azur de l'altitude sera toujours acheté le prix d'un ticket numéroté. Et la montagne restera toujours assez mystérieuse pour accueillir ceux qui veulent, à force de courage et de volonté, gagner le repos du sommet. Pour ceux-là, une ascension restera le chef-d'œuvre que l'on sculpte, en bon artisan.

Max Aldebert.

Gaston Rebuffat. L'APPRENTI MONTAGNARD. Un volume de 128 pages avec photographies. Collection « Grands Vents », Paris, Editions Vasco, 1947.

Un petit livre magnifiquement illustré, écrit par un des meilleurs alpinistes actuels, guide de profession. Gaston Rebuffat nous trace un rapide tableau des cinquante plus belles ascensions du plus beau massif de haute montagne : le massif du Mont Blanc. Mais dans cet ouvrage sans prétention, il y a plus que l'énumération sèche d'itinéraires familiers à bien peu d'hommes. Rebuffat écrit comme il parle, et ce jeune guide de Chamonix ouvre, par moments, une large fenêtre sur l'âme du montagnard : « *... mes compagnons de la belle aventure... je suis immensément heureux, car j'ai senti la corde entre nous. Nous sommes liés pour la vie. (Nous avons) lutté pour rien d'autre que le plaisir, et ici, la grandeur du combat est de mettre à nu les hommes, comme pour mieux les unir.* »

Pierre Weité. LA SPÉLÉOLOGIE OU L'ALPINISME A L'ENVERS. Un volume de 225 pages illustrées. Collection « Les livres de nature », Paris, Editions Stock, 1947.

Gaston Rebuffat nous entraine entre 3.000 et 4.000 mètres d'altitude, aux prises avec le granit et la glace des Aiguilles de Chamonix, Pierre Weité, non plus grimpeur des libres parois étincelantes de soleil, mais sondeur d'abimes, nous fait explorer les gouffres et les paysages que l'eau a sculptés au plus profond de la terre. Comme l'alpinisme, la spéléologie est un sport et une passion. Un sport noble qui n'a rien à voir avec les vélodromes et la foule. Une passion, car celui qui a goûté du silence des gouffres est à tout jamais conquis, comme celui qui s'aventure, aux limites de la terre, à l'assaut de l'altitude.

Maria Jalek. EN CAMPANT SUR L'ALPE. Un volume de 225 pages illustrées. Collection « Les livres de nature », Paris, Editions Stock, 1937-1947.

Réédition. Maria Jalek nous entraine sur la plus haute route d'Europe, des Aiguilles d'Arves au Gran Paradiso. Certains chapitres, tel celui consacré à « la montagne fantastique », évoquent le temps où la haute montagne était un sujet de juste effroi. — M. A.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **20 juin.** *L'art asiatique* au musée Guimet, par Daisy Lion-Goldschmidt.

LE COURRIER DES ARTS ET DES LETTRES, nouvel hebdomadaire présenté avec clarté et bien illustré. Dans le troisième numéro (**1er juin**), *Regard sur Flaubert*, par Gabriel Brunet, *L'œuvre de Maillol à la Galerie Charpentier*, par Paul Sentenac, *Paul Sérusier*, par Georges Turpin, *Un centenaire oublié : Alexandre Vinet*, par Maurice-Pierre Boyé.

LA GAZETTE DES LETTRES consacre son numéro du **28 juin** au surréalisme; beaucoup d'études variées et quelques textes. Paul Guth est allé interviewer Francis Picabia : « Francis Picabia arrive et me tend une main de prélat. Il a l'air merveilleusement espagnol. Une grosse tête engoncée dans un petit corps. Des cheveux blancs et longs, faits pour gratter les cols de chasubles. Le double menton ibérique, le teint de cuir de Cordou, des yeux narquois qui jouent à saute-mouton avec la bonté, d'un angle de paupière à l'autre. Il est si Espagnol et il parle si français

qu'il me fait penser à l'évêque de la Séo d'Urgel, dont on rappelait avant guerre qu'il était co-prince d'Andorre, de pair avec M. Lebrun, notre compatriote à la belle pointure.

« Mais Francis Picabia, enseveli jusqu'au menton dans son fauteuil, croise ses petites jambes au bout desquelles se balancent ses petits pieds, chaussés avec la précision espagnole, c'est-à-dire comme seules, ici, nos mains savent être gantées.

« Je l'assaille sur le dadaïsme qu'il a fondé, le surréalisme, les folies, les années fiévreuses. L'heureux homme! Il ne se souvient de rien.

« — *J'ai un ami qui s'appelle Van Heckeren et qui sait tout ça pour moi. S'il fallait traîner tous les mégots qu'on a fumés!...*

. . . .

« — *J'ai inventé le dadaïsme ainsi qu'un homme met le feu autour de lui, au cours d'un incendie qui gagne, afin de ne pas être brûlé* (...).

« — Vous croyez à l'avenir du surréalisme?

« — *Je ne crois à aucun avenir. Je ne crois qu'à des choses qui se répètent avec d'autres moyens. Aujourd'hui, les gens connaissent le prix des choses mais pas leur valeur. Tout ce qui vaut quelque chose ne s'achète pas : l'amitié, l'amour.* »

LES LETTRES FRANÇAISES. 20 juin. *L'influence française à Rome*, par Suzanne Normand :

« En 1939, le lycée français de Rome — Lycée Chateaubriand — comptait environ 10 % d'élèves italiens. Aujourd'hui, en 47, le chiffre a triplé. Le lycée Chateaubriand où l'enseignement est donné en français, accueille les enfants de la colonie française et ceux des diplomates étrangers en poste à Rome. Pour ce qui est des Romains, rien ne les oblige à y inscrire leurs fils et leurs filles, qu'il serait normal d'envoyer dans les collèges italiens. Rien, sinon le respect qu'ils ont de la culture française et le désir de voir leurs enfants titulaires de diplômes français. Or, le fait est là. Fermé en mai 40, avant même la déclaration de guerre, sur ordre de Ciano, le directeur, M. de Montera, expulsé pour son antifascisme, le lycée Chateaubriand, en 44, est le premier établissement français dont le général Juin proclame la réouverture. Presque tous les professeurs ont dû partir, il n'y a plus d'élèves, sauf les enfants des diplomates étrangers. On rouvre donc avec des moyens de fortune. Mais qu'importe. Le geste a une portée symbolique. Il signifie le retour à la liberté intellectuelle, et l'effacement de pénibles discordes. Bientôt, on rappellera M. de Montera, le cadre de professeurs se reconstituera — hommes et femmes, ils sont aujourd'hui au nombre d'environ vingt-cinq. C'est alors que peu à peu les élèves italiens reparaissent. Aujourd'hui, ils comptent pour un tiers du chiffre total; fils d'avocats, de médecins, d'intellectuels pour lesquels le rayonnement français n'a jamais été en faillite, alors même qu'on tentait de le discréditer. Car le snobisme ici n'est pas en cause. C'est une tendresse qui vient de loin, et que ni l'attitude injuste ou volontiers agressive de la presse, ni les rancœurs politiques ne sauraient entamer.

« On n'en est que plus à l'aise pour déplorer, une fois encore, la façon dont la France se laisse aimer, sans rien tenter pour entretenir ou fortifier cet amour. Ici comme ailleurs, comme partout, elle joue sur le velours. Les chemins sont tracés. Elle n'a pour ainsi dire pas d'effort à faire. Elle n'a qu'à montrer un peu de bonne volonté, de compréhension, de rapidité dans les réactions. De générosité financière, surtout. Mais il semble bien que la négligence, la parcimonie, sont seules à répondre à cet élan d'un peuple qui, au milieu de ses rancunes, a su garder à l'esprit français sa ferveur.

« Ainsi répond-elle également à l'effort de nos compatriotes qui la représentent à l'étranger et qui sollicitent d'elle d'être soutenus, matériellement. »

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. 26 juin. *L'humanisme vivant*, par Fred Bérence; c'est celui de Gustave Schlumberger, dont on vient de fêter le 70e anniversaire :

« (...) Bientôt, je m'aperçus que Jean Schlumberger n'avait pas seulement des vues lucides sur la littérature et la politique, mais aussi sur la peinture, la musique, la sculpture. Licencié ès lettres, il parlait plusieurs langues, s'intéressait à la sociologie, à l'histoire, particulièrement à celle des religions. Faut-il expliquer cette diversité féconde par une ascendance glorieuse? Il se peut. Arrière-petit-fils du célèbre historien François Guizot, ministre de Louis-Philippe, dont il habite la propriété de famille en Normandie, il compte parmi ses ancêtres le fameux physicien Jacques Bernoulli. Toujours

est-il qu'en 1909 cet homme de cabinet s'engage dans l'action en fondant avec André Gide « La Nouvelle Revue Française », qui, dans sa pensée, devait surtout défendre l'intégrité absolue de la conscience, celle non moins absolue de l'art. Pour la même raison, sans doute, on a vu cet homme, tellement discret qu'on redoute de commettre une indiscrétion en parlant de lui, accepter, après la mort de Valéry, la présidence du Pen Club français. Hommage des écrivains indépendants au plus indépendant d'entre eux. Reconnaissance à celui qui, pendant l'occupation, s'efforça durant trois ans, par ses chroniques, de maintenir nos raisons d'espérer et de vivre.

« (...) Cette façon neuve de voir les choses, ce regard clair promené sur le monde, cette foi en la permanence de la solidarité humaine, auraient dû trouver depuis longtemps une large audience. Si le public a tant tardé à goûter la limpidité, la densité, la mesure parfaite de cette œuvre, c'est pour des raisons qu'il est facile de discerner. Jean Schlumberger, sans le vouloir, se trouve les expliquer lui-même dans son hommage à Thucydide :

« *Ce royal besoin d'être juste, ce mépris pour tout ce qui ne rend pas la pleine sonorité du réel : ce ne sont pas là les effets d'une discipline intellectuelle, mais bien les marques d'une noblesse et d'un courage qui portent naturellement vers l'entreprise la plus difficile. C'est le génie de Thucydide d'avoir eu pour lui-même des exigences dont personne ne lui savait gré, d'avoir inventé cette rigueur et cette délicatesse de jugement, comme d'autres ont inventé, par besoin de perfection et de luxe moral, différents modes de sainteté dont leur siècle n'avait pas idée.* »

LE PHARE-DIMANCHE (Bruxelles). 15 juin. *Derrière le rideau de fer*, par le professeur Karl Brandt, économiste américain, conseiller du ministère américain de la Guerre pour le ravitaillement en Allemagne. Tableau assez sinistre, après un séjour en zone russe, de la situation dans cette zone et des méthodes d'occupation soviétiques. Conclusion :

« Si l'Amérique ne veut pas être vaincue dans sa politique européenne, elle doit changer sa course sans égards à Potsdam, et renverser ses décisions en matière d'industrie, avant qu'il ne soit pas trop tard. Il est impossible de construire une Allemagne démocratique sur des décombres dans lesquels vivent 10 millions d'hommes sans emploi, et des femmes et des enfants affamés (...).

« Comme puissance moderne, les Russes forment le peuple le plus surestimé qui soit en ce moment. Le public sous-estime souvent l'habileté de leurs diplomates et leurs méthodes XIX[e] siècle, mais en tant que puissance moderne ils ne possèdent ni le potentiel militaire, ni le potentiel économique réels qui pourraient les placer à ce rang — et ils en sont conscients. Leur armée avait le nombre d'hommes, mais non l'équipement nécessaire pour survivre dans cette seconde guerre mondiale. Nous leur donnâmes ce qui leur manquait. Il est possible qu'après dix nouvelles années de privations, ce peuple de 170 millions d'hommes devienne une puissance de premier plan. Il est également possible qu'après une autre décade encore leurs agents de divers pays parviennent à affaiblir suffisamment les gouvernements étrangers pour permettre aux dictateurs soviétiques d'y établir librement leur gouvernement mondial, style russe.

« Mais ce n'est pas le cas à l'heure actuelle. Nous devons en ce moment veiller à vivre en bons termes avec eux, nous qui les avons sauvés du désastre militaire par de grands sacrifices. Nous devons abandonner nos craintes concernant une guerre future, nous devons nous persuader de nos objectifs à atteindre, les exprimer, et les poursuivre comme de bons commerçants yankee. Sinon, nous en arriverons à une guerre en glissant toujours plus bas sur la pente de l'apaisement. »

REÇU : *La Bataille, Cévennes* (Alès), *Dissidence 40, Le Fait du Jour, La France au Combat, Images du Monde, Jeunesse ouvrière, Le Monde illustré, Noir et Blanc, Opéra, Paris* (Casablanca), *Paroles françaises, Quatre et trois, Réforme, Regards, Une Semaine dans le Monde, Spectateur, Tel quel.*

Revues

LES ESSAIS. Nouvelle et jeune revue, mince mais fort bien présentée. Elle se propose de donner dans chaque numéro un essai de quelque homme excellent, suivie d'une critique de « la vie du temps » faite par une équipe courageuse et libre.

« Notre monde, dit William François dans sa présentation, ne vaut que par la continuité admirable que, malgré guerres, gênes, oppressions, les penseurs de tout ordre,

isolés, ont mis à le découvrir, à construire le moment qui le livre et qu'ils ont chargé de beauté et de douleur. »

ÉTUDES. **Juin.** *Franz Kafka, l'obsession du divin*, par André Blanchet.

FONTAINE. **Avril.** Georges Blin : *Jean-Paul Sartre et Baudelaire.* — Raymond Queneau : *A la limite de la forêt.*

HOMMES ET MONDES. **Juillet.** Henri Bergson : *Mes missions;* c'est le seul inédit dont Bergson en mourant autorisa la publication; à la date du 24 août 1936, il y relate les missions aux Etats-Unis dont il fut chargé pendant la guerre 14-18; elles contribuèrent certainement à déterminer l'entrée en ligne des Américains. — Le Comte de Saint-Aulaire raconte ses *Souvenirs* sur *Le Boulangisme :* il en est l'un des derniers témoins. — Début de souvenirs de Giono : *Virgile et mon enfance.* — Marcel Poignard : *Rayonnement du droit civil français.*

REVUE DE PARIS. **Juillet.** Paul Claudel : *Le Rassemblement de la Terre,* d'après les chapitres XXXIV à XXXVII d'Ezéchiel. — Christian de Mannlich : *Aminte;* curieux récit d'une aventure vécue à Paris en 1762 ou 1763, et qui est significative pour l'histoire des mœurs. — Début (juin 1941-mai 1942) de *La campagne de Russie vue de Berlin,* par Leonardo Simoni, alors conseiller à l'ambassade d'Italie à Berlin.

LA VIE INTELLECTUELLE. La chronique économique de J. Dumontier est toujours une des plus réelles et des plus actuelles qu'on puisse trouver. Celle de juin est consacrée à la notion nouvelle de revenu national et à ce qu'on peut attendre de cet instrument de mesure.

REÇU : *Atlantis, Cahiers sensationnistes, Demain,* collection d'études économiques et sociales, *France-Asie* (Saïgon), *Le Glaneur* (Valence d'Albigeois), *Le Journal des Poètes* (Bruxelles), *Le Livre français, Marsyas* (Aigues-Vives), *La Révolution prolétarienne, La Revue doloriste, Revue internationale de la Croix-Rouge, Revue parlementaire, Les Temps modernes, L'Unique* (Orléans).

BIBLIOGRAPHIE : L'EXISTENTIALISME (FIN) (1)

8

Tous les textes précédemment cités ne se contentent pas d'exposer impartialement (ce qui serait un non-sens) l'existentialisme : ils comportent une partie critique plus ou moins étendue, de direction variable et allant de la minuscule chicane jusqu'au refus le plus total.

Mais, très tôt, l'existentialisme déchaina une très vaste polémique qui n'est pas près de s'éteindre. On peut même dire que l'existentialisme vit de polémique et que l'atmosphère qui lui est propre est placée sous le signe de la discussion et du débat.

La revue *La Nef* a publié une critique de la phénoménologie de Sartre par Georges Izard; Guy Leclerc soutient que *L'existentialisme est une mystification* (Journal Les Lettres Françaises, n° 143); J.-J. Marchand débat sur *Sartre et les Temps Modernes* (Le Magasin du Spectacle, n° 1); le Club du Faubourg présente une discussion *Pour ou contre J.-P. Sartre;* Gabriel Marcel écrit sur *Un existentialisme tronqué* (Journal Diogène, n° 6) et sur *L'homme selon Sartre* (in Les Grands Appels de l'homme contemporain. Editions Temps Présent); J. Mounin parle d'une *Philosophie du septième jour* (Confluences, n° 9); Albert Camus refuse le titre d'existentialiste (Journal Nouvelles Littéraires); Achille Ouy parle du *Déclin de l'existentialisme* (Mercure de France, n° 1002). Citons encore *Essai sur le néant d'un problème* de Jean Wahl (Deucalion, n° 1), *Remarques sur une nouvelle doctrine de la liberté* d'Aimé Patri (Deucalion, n° 1) et un réquisitoire de Lucien Fabre (Revue de Paris, avril 1947). Enfin Camille Vettard, dans son ouvrage *Du côté de chez...* (éd. de la Tête Noire), esquisse un sévère portrait de J.-P. Sartre.

9

Des réponses à Sartre paraissent en librairie et de nombreux ouvrages présentent une critique point par point du nouveau système.

Roger Troisfontaines dans *Le Choix de J.-P. Sartre* — exposé et critique de « l'Etre et le néant » — (Montaigne), Gabriel Marcel dans

(1) Voir *Mercure de France* du 1er août.

Homo Viator (chapitre « L'Etre et le Néant ». Montaigne), Georges Izard dans *L'Homme est révolutionnaire* (pp. 140 à 196 et 223 à 230. Grasset), Henri Lefebvre dans *L'Existentialisme* (Sagittaire), Luc J. Lefevre dans *L'existentialiste est-il un philosophe?* (Alsatia), Pierre Boutang et Bernard Pingaud dans *Sartre est-il un possédé?* (La Table Ronde), Raymond Las Vergnas dans *L'affaire Sartre* (J. Haumont), le R. P. Pruche dans *Existentialisme et acte d'être* (Arthaud), nient — en tout ou en partie — la valeur de l'existentialisme sartrien ou bien entrent en lutte au moyen de la satire. On peut lire aussi *Entretien avec Pierre Naville* de J.-F. Thoard (Paru, n° 15), l'attaque de R. Haussmann contre J. Ortega y Gasset, coupable d'existentialisme (Méduse, n° 3) et *Le Procès de la Sincérité d'après Jankelevitch et Sartre*, de Robert Kanters (Les Lettres, n° 1).

10

Contre toutes ces diverses attaques, venues de différents points de l'horizon spirituel, J.-P. Sartre s'élève. L'hebdomadaire « Action » a publié sa *Mise-au-point* (20 décembre 1944) à laquelle répondit Henri Lefebvre. Mais il a prétendu rassembler toutes les réponses à toutes les attaques dans *L'existentialisme est un humanisme* (Nagel) (ouvrage auquel répond G. Mounin avec *L'existentialisme est-il un humanisme?* (Action, n° 82). Il a enfin répondu à une attaque de *La Pravda* dans *La Gazette de Lausanne* (février 1947).

La réaction la plus vive est plus encore du côté des fidèles et on peut observer qu'elle est avant tout faite d'une protestation contre l'assimilation de l'existentialisme à une simple querelle. A ce sujet on peut lire *La vogue de l'existentialisme* de Jean Wahl (Labyrinthe, n° 17), *La querelle de l'existentialisme* de M. Merleau-Ponty (Les Temps Modernes, n° 2), *Contre la mode de l'existentialisme* de Raymond Aron (Les Temps Modernes).

11

Toutes les pages suscitées par l'existentialisme n'ont pas un caractère dogmatique, voire même ésotérique. Certaines sont simplement amusantes et ont au moins le pouvoir de nous reposer d'un fatras de notions dont la complexité est trop souvent aggravée comme à plaisir.

Sans aller jusqu'à citer les chansonniers de Montmartre, rappelons des articles comme celui de J. Lemarchand, *L'existentialisme vu de la terrasse* (Rencontres, n° 1) et une amusante satire sur les cafés existentialistes de Claude-Edmonde Magny (América, n° 3).

Si l'existentialisme a fait couler beaucoup d'encre dans le clan des philosophes, il n'a pas manqué d'attirer les journalistes qui, se trouvant dans l'obligation de traiter ce sujet plein de labyrinthes, ont dissimulé le plus souvent leur incompétence derrière une ironie plus ou moins habile. Il est difficile de les en accuser. Ce qui retire les avantages de l'actualité doit en accepter les risques : n'est-ce pas le cas de l'existentialisme?

12

Après le temps de la polémique et de la discussion, est venu celui de l'histoire. Les critiques, après avoir analysé minutieusement les axes de la philosophie nouvelle, ont voulu la considérer de plus haut en la situant dans le développement historique de ses divers éléments constitutifs.

Un certain nombre d'études sont à lire : *De J.-P. Sartre à L. Lavelle*, par G. Truc (Tissot), *Courte histoire de l'existentialisme*, par H. Mougin (La Pensée, n°s 8 et 9), *Petite histoire de l'existentialisme, suivie de Kafka et Kierkegaard*, par Jean Wahl (éd. du Club Maintenant), *Vue d'ensemble sur l'existentialisme*, par A. Patri (Paru, n° 26) et les premières pages de l'essai d'Emmanuel Mounier, déjà cité, *Introduction aux existentialismes*. Enfin, c'est l'existentialisme qui est choisi comme thème de discussion d'avril 1947 par le Collège Pontifical de Saint-Thomas-d'Aquin.

Il faudra évidemment attendre quelques années pour que nous puissions saisir tout le développement d'une pensée qui vient de plus loin qu'on ne le croit généralement et qui ne manquera pas d'influencer un grand nombre de philosophes, d'écrivains et même d'artistes. Dans son ouvrage, *L'existentialisme*, H. Lefebvre parle d'une expérience existentialiste tentée il y a vingt ans par G. Politzer (P. Morhange, G. Friedmann et P. Nizan). Certains remontent jusqu'à Jésus-Christ. P.-H. Paillou se contente de faire d'Arthur Rimbaud le *père de l'existentialisme* (Librairie Académique Perrin).

13

Tout système nouveau rencontre fatalement d'autres systèmes, toute

pensée nouvelle venue dans l'arène spirituelle s'y heurte à des pensées plus âgées, plus solidement établies.

J.-P. Sartre, dont l'œuvre tout entière semble considérer Dieu comme un simple médaillon quelque peu démodé, trouve d'abord en face de lui la pensée chrétienne. L'ouvrage de R. de Troisfontaines, *Existentialisme et pensée chrétienne* (J. Vrin), retrace un long chemin, depuis la convergence jusqu'à la divergence. E. Gilson, *Le thomisme et les philosophies existentielles* (La Vie Intellectuelle, n° 5), Madeleine Daniélou, *Sartre et les Chrétiens* (Les Cahiers de Neuilly, 12e cahier), fixent la position du chrétien vis-à-vis de l'existentialisme, après avoir fait les concessions raisonnables. « Témoignages » annoncent un numéro spécial (n° 14) qui sera consacré à l'existentialisme.

Sur la question de la morale, l'étude de P. Blanchard, *L'existentialisme athée et la morale* (Chronique sociale de France, n° de janvier-février-mars 1946), est excellente. Mais l'on sait que J.-P. Sartre annonce une future morale : la primeur nous en a été donnée par Simone de Beauvoir avec son *Introduction à une morale de l'ambiguïté* (Labyrinthe, n° 20), introduction que le même auteur développe dans *Pour une morale de l'ambiguïté* (Les Temps Modernes, nos 14-15-16-17).

L'existentialisme se heurte aussi au marxisme — et le dialogue projeté a vite tourné au véritable duel. Pour s'en assurer, il suffit de lire les pages de Robert Aron, *Bagarre à l'ombre du Sénat romain entre l'existentialisme et le marxisme* (Journal Le Littéraire, n° 38), celles d'André Lentin, *Sartre, le marxisme et la Science* (La Pensée, n° 9), de Maurice Merleau-Ponty sur le conflit entre communistes et existentialistes (Les Temps Modernes, n° 5), de J. Beaufret qui, à la fin de son étude sur l'existentialisme, examine les relations de celui-ci avec le marxisme (Confluences, n° 7), de Pierre Maulet, *Perspective politique de l'existentialisme* (Renaissances, n° 15), de Tran-Duc-Thao (Revue Internationale), de Pierre Naville, qui rejette l'existentialisme du marxisme (La Revue Internationale, n° 3), d'Armand Cuvillier (Revue Socialiste, n° 4) (répondant à un article de Jean Baufret paru dans le n° 2 de la même revue), qui soutient qu'il y a filiation spirituelle de « l'existentialisme au nazisme ».

Jean Daniélou, dans une intéressante mise au point, donne un panorama des philosophies communiste, existentielle et chrétienne (Etudes, n° 8) le Dr Jean Colomb une conférence sur *Matérialisme et existentialisme* (Association Guillaume Budé, Nîmes), Raymond Aron une conférence intitulée : *Des actuelles tentatives de synthèse de l'existentialisme et du marxisme*, et M. Merleau-Ponty un cours au Collège Philosophique sur *Humanisme surréaliste et humanisme existentialiste*.

Sur d'autres rapports, citons *Existentialisme et sociologie*, de Michel Dufrenne (Cahiers internationaux de Sociologie, n° 1), *Existentialisme et Dolorisme*, de Gérard de Lacaze-Duthiers (La Revue Doloriste), *Existentialisme et Personnalisme*, d'E. Mounier (Esprit, n° 13), *L'Existentialisme et la Sagesse des Nations*, de Simone de Beauvoir (Les Temps Modernes, n° 3), *Paul Valéry et l'existentialisme*, de J. Hyppolithe (La Vie Intellectuelle, n° 3), *La liberté selon Descartes et selon Sartre*, de Simone Petrement (Critique, n° 7), *Les conditions de la liberté* de Pierre Naville (Le Sagittaire).

L. Roinet donne un remarquable résumé des discussions entre existentialistes, marxistes et personnalistes (La Vie Intellectuelle, n° 6).

14

Quels que soient les prolongements spirituels de l'existentialisme, on ne peut toutefois oublier qu'il est aussi littéraire. Son promoteur est un écrivain au même titre qu'un philosophe et sa revue « Les Temps Modernes » fait une large place à l'activité littéraire. L'existentialisme a sa littérature. Ce qu'elle veut, ce qu'elle peut, on le voit dans les textes de J.-P. Sartre, *Présentation* (Les Temps Modernes, n° 1), *La nationalisation de la littérature* (Les Temps Modernes, n° 2), *Qu'est-ce que la littérature?* (Les Temps modernes, nos 17, 18).

J.-P. Sartre ou une littérature philosophique, de Robert Campbell (Pierre Ardent) apporte toutes les lumières désirables sur ce thème.

Les études de C.-E. Magny (Poésie 46), de Robert Kemp (Nouvelles Littéraires), Justin Saget (Terre des Hommes), de Garaudy (Lettres Françaises) et de Pierre Fauchery (Action) éclairent la nouvelle querelle venue se greffer sur la précédente, celle de « l'engagement ». Sur la littérature engagée, la revue « Départ » (n° 4) a réuni des textes de J.-J. Jully, Cl. Leher, Chr. Jaby. Enfin, Cl. Cuénot a analysé la litté-

rature sartrienne (Renaissances, nº 21). Toutefois Gaëtan Picou demande s'il est permis de parler d'une « littérature existentialiste » (Bulletin de la Guilde du Livre de mars 1947).

15

J.-P. Sartre romancier fait l'objet de nombreuses études, comme celles de Gaëtan Picon, *Sartre et le roman contemporain* (Confluences, nº 8), de Maurice Blanchot, *Le roman de Sartre* (L'Arche, nº 10), de Jean-José Marchand, *Le temps et la technique romanesque selon J.-P. Sartre* (Confluences, nºs 21-24), Claude-Edmonde Magny sur Sartre romancier (Poésie 46, nº 29).

En 1941, Henri Agel signalait l'apparition d'une « poésie existentielle » (Revue Pyrénées, nº 1). Assisterons-nous à l'éclosion d'une poésie existentialiste? La revue « Les Temps Modernes » ne publie aucun vers et il semble *a priori* que l'école de Sartre exclut toute poésie, toute création poétique. Seul l'avenir peut répondre.

16

Ce qui est acquis, c'est que l'existentialisme s'est fait une large place au théâtre. J.-P. Sartre et Simone de Beauvoir ont écrit de nombreuses pièces qui ont eu au moins le don d'alerter toute la critique. Il est difficile de dire si elles sont vraiment « théâtrales » : il reste, toutefois, qu'elles ont fait beaucoup de bruit dans les milieux théâtraux.

Il est inutile d'énumérer tous les articles des chroniqueurs de théâtre. Rappelons seulement trois études, l'une de Maurice de Gandillac sur le théâtre de Sartre (Cahiers de la Nouvelle Epoque, nº 1), l'autre de Claude de Fréminville, *Notes sur trois œuvres de Simone de Beauvoir* (Renaissances, nº 17) et la dernière de Guy Dumur, *Le spectacle Sartre* (L'Arche, nº 22).

Mais, déjà, l'existentialisme dépasse le théâtre pour aller jusqu'au cinéma. Jusqu'où ira-t-il?

17

A peine savons-nous d'où il vient : comment savoir où il va?

Ce que nous savons seulement, c'est que l'existentialisme de J.-P. Sartre est une mode, alimente la mode et la recueille; c'est qu'il s'accompagne d'une publicité remarquable en habileté et en efficacité; c'est qu'il éclipse les événements nationaux les plus importants.

Peut-être, un jour, les spécialistes parviendront-ils à dégager l'essentiel d'un mouvement de pensée qui nous échappe par la double obscurité de son fond et de sa forme. A ce moment, nous serons sans doute renseignés et nous pourrons dire s'il est plus qu'une mode.

Aujourd'hui, l'existentialisme est le cirque sur la place publique de l'esprit. Mais puisque nos plus grands philosophes le prennent au sérieux, on peut en conclure qu'il est bien plus que cela. Sans doute est-il la Sorbonne des cirques.

GUISELYS.

VARIÉTÉS

LE MOUVEMENT HUMANITAIRE : LA REVISION DES CONVENTIONS INTERNATIONALES. — La chronique du mouvement humanitaire, que plusieurs années avant la nouvelle guerre mondiale nous rédigions pour le *Mercure*, semble, sous le coup des tragédies récentes, devoir être considérée comme désuète et vaine. Trop de désillusions amères et douloureuses sont venues anéantir les espoirs formulés ici même, et cependant, dans l'évolution des idées tendant à l'humanisation de la guerre, et au développement de l'influence des conventions humanitaires, telles celles de Genève et de La Haye, la médecine militaire a pris une part et une responsabilité de plus en plus pertinentes.

Malheureusement, les événements ont dépassé la portée de ces conventions et il importe que les médecins militaires du monde

entier demandent une adaptation de ces textes pour leur permettre d'accomplir leur mission.

On connaît peu le Musée du Val-de-Grâce; ce musée qui contient en images, en maquettes, en objets d'une vivante réalité, toute l'œuvre de la médecine militaire.

Plus que partout ailleurs, s'y impose « l'idée consolatrice, disait Dartigues, qu'à côté de l'homme barbare qui veut et sait tuer, il y a sur la terre un perpétuel travail d'une humanité plus haute, l'homme qui veut et sait sauver, guérir et soulager ».

Et il est peut-être regrettable que ce musée ne puisse pas, d'une façon plus générale, dispenser son enseignement.

Nous avions rêvé, un jour, de la création d'un institut international de médecine militaire qui aurait donné une formation unique à tous ceux qui, à quelque nation qu'ils appartinssent, avaient la lourde responsabilité de maintenir une morale humaine au cours des conflits. C'eût été en même temps un monument vivant pour l'éducation des masses : un musée de la guerre eût contribué plus que tous les mouvements pacifiques et de désarmement à détruire la guerre. Le Musée du Val-de-Grâce en est l'exemple le plus formel et aurait pu être le centre de cet institut.

Dans cet âge de l'humanité où les civilisations les plus raffinées font place à des techniques — ce qui implique sans doute un amoindrissement moral et spirituel — c'est une bien belle chose de voir l'idéal de charité se continuer en prévision de conflits possibles.

Et c'est pour cette raison qu'il est important de préciser quelles sont les tendances de la médecine militaire dans cette révision des grandes conventions humanitaires.

Tout d'abord, comme le demandait le projet de Monaco, rédigé en 1934, à l'initiative de S. A. S. le prince Louis II, il faut réaliser les zones sanitaires. Nous ne nous étendrons pas sur cette question qui est déjà très avancée, les propositions émises à Monaco ayant été codifiées par une Commission d'experts à Genève.

Le second point à étudier est l'amélioration du sort des prisonniers de guerre, par l'organisation d'un service médical national ou neutre au sein même des camps de prisonniers.

Mais le point principal qui pourra le plus contribuer à l'amélioration du fonctionnement des services de santé est conditionné par les garanties et les immunités qu'auront les blessés, les malades et le personnel qui les soigne dans toutes les circonstances les plus tragiques des batailles.

Or, dans les conditions actuelles, il n'y a pas de moyen terme : il faut une immunité et une garantie absolues. Un hôpital, un établissement hospitalier quelconque, voire une ville ou une zone sanitaire tombe aux mains de l'ennemi après la retraite; cet établissement, cette ville sanitaire doit continuer à fonctionner avec tous ses moyens, avec tout son personnel, tant au bénéfice du

pays capturant qu'au bénéfice de l'armée qui vient de l'abandonner.

Par quelle solution ce maintien peut-il être obtenu? Par l'internationalisation immédiate et automatique de toute formation sanitaire tombant au pouvoir de l'ennemi.

Ceci n'est pas une conception nouvelle; déjà, au Congrès de Madrid en 1933, le président du Conseil des Ministres de la république espagnole avait souligné l'intérêt de l'internationalisation des services de santé.

Tout récemment, le Professeur Fèvre de Paris, poussant ces données à leurs conclusions logiques, réclamait également cette internationalisation immédiate, qui devrait se réaliser, sous l'autorité de la Croix-Rouge, de façon que l'action médicale et sanitaire ne pût être interrompue par l'avance ou le recul de l'un ou l'autre adversaire.

Le *second point* qu'il y a urgence à faire résoudre, c'est la question des soins à donner aux éléments parachutés dans un territoire occupé par l'ennemi ou aux soldats des armées de la clandestinité et de la résistance.

L'expérience de la guerre 40-45 a montré que le fait de traiter ces blessés était considéré par l'occupant comme un crime comparable à un crime d'espionnage et puni de la même façon.

Par respect pour l'humanité, il n'est pas possible que les peuples entérinent une telle jurisprudence : il faut en arriver à faire admettre qu'en toutes circonstances les soins à donner à un blessé puissent être assurés, sans entraîner pour ceux qui les donnent une condamnation qui déshonore le peuple qui l'applique. On sait combien de médecins, d'infirmières ont payé de leur vie l'accomplissement de leur devoir strictement humain pendant la guerre 40-45 et il est indispensable que les nouvelles conventions examinent ce problème.

Le *troisième point* litigieux est l'organisation sanitaire des soins aux populations civiles.

La Convention de Genève ne protège que les blessés et malades des troupes en campagne : aucune disposition ne s'occupe ni des établissements hospitaliers civils, ni des blessés et malades civils.

En droit strict, le signe de la Croix-Rouge ne peut être arboré sur un hôpital non militaire : or, on sait par une cruelle expérience que les victimes civiles ont été au cours du dernier conflit au moins aussi nombreuses que les victimes militaires.

Il y a donc lieu d'étendre les bénéfices des immunités internationales à toute personne blessée ou malade et à tout le personnel sanitaire civil ou militaire.

Ce sont là les grands problèmes posés devant la conscience universelle et les médecins militaires du monde entier se doivent de trouver des solutions dignes de leur haut idéal humanitaire.

Faut-il ajouter qu'au point de vie pratique il y aurait intérêt

majeur à reprendre toutes les dispositions actuelles (minimum exigé par l'Humanité et par la conscience publique) et à les condenser en *une seule Convention Internationale* qui réunirait en un seul document toutes les données éparses dans plusieurs textes diplomatiques. Ce serait donner à cette nouvelle convention une force, une puissance qu'elle n'aurait jamais connue auparavant, et qu'on obtiendrait par une codification précise.

Certes, beaucoup d'incrédules persisteront à dire que trop souvent ces conventions restent lettre morte et que le découragement est navrant devant les violations trop fréquemment constatées. Ce serait abandon inqualifiable et légèreté coupable que d'ignorer le grand mouvement de Monaco en faveur de l'humanisation de la guerre, et de le laisser à l'état de projet.

Rappelons à ce propos les paroles du professeur Mahaim :

« Toutes les violations du droit, si nombreuses qu'elles soient, ne mettent pas le droit à néant. La multiplicité des délits et des crimes n'anéantit pas le Code pénal... Ne voyons-nous pas chacun des belligérants invoquer ce droit de la guerre pour attaquer la pratique de l'adversaire et pour justifier la sienne? Qu'on ne vienne pas dire que le droit de la guerre n'existe pas. Il n'y a jamais été fait appel avec plus de passion. Qu'il soit imparfait, qu'il soit débile, c'est entendu. Mais n'est-ce pas une raison pour essayer de le réformer et de le perfectionner? Le défaut de sa faiblesse, on le connaît. C'est le défaut des sanctions coercitives. On est encore, dans ce domaine du droit, à la peine du talion, à la pratique des représailles. C'est évidemment du droit inférieur ou informe qui tient encore beaucoup de la morale. »

C'est à une organisation internationale de la médecine militaire, de la Croix-Rouge et des représentants les plus qualifiés du droit international, qu'incombe la lourde tâche qu'exige la conscience publique de travailler au progrès des lois de la guerre qui doit nécessairement s'adapter aux progrès monstrueux de la technique moderne.

Dès maintenant un espoir peut soutenir les efforts entrepris. L'après-guerre 40-45 a enregistré une nouvelle conception des lois de la guerre puisqu'un code pénal international est né et a été appliqué dans une large mesure. Les crimes de guerre trouvent leurs sanctions. Les crimes contre les Conventions humanitaires doivent être les premiers à être châtiés.

Général médecin J. Voncken.

GAZETTE

Août. — *Le mois d'août est comme la joie, on ne peut rien en dire; et pour le bien comprendre et n'en être pas écrasé il faut être à l'unisson. Le soleil embrase tout, tout rayonne, tout vibre si intensément qu'on n'éprouve plus le besoin d'y ajouter quoi que ce soit. On est lourd, trop plein de vie; s'agiter dans cette ardente plénitude est vraiment contre nature, et s'il faut absolument le faire on se traîne. On a trop chaud, on a soif, le soleil est implacable et l'asphalte des rues vous renvoie la chaleur à la face avec la poussière. Il fait si chaud que l'on ne peut dormir, le ciel de nuit nous tient les yeux ouverts. L'air de la première aube est frais, et douce la blancheur du petit matin, on pourrait s'endormir, mais les merles sifflent à quatre heures, puis quelques oiseaux et tous les oiseaux ensemble.*

Tout est tellement intense et immobile que seuls les orages apportent quelque apaisement. Le vent s'élève, le ciel bouge et il pleut à torrents, à torrents de joie! car on recherche l'eau, éperdument, obstinément, les uns au bord de la mer, les autres au bord des rivières, et même sur les berges de la Seine ou dans les piscines. N'importe quelle eau, pourvu que ce soit de l'eau! Pour supporter tant d'ardeur nous n'avons que deux alternatives, nous plonger dans l'eau ou nous laisser griller et tanner par le plein soleil, car rôtir c'est un vrai bonheur lorsque l'on peut s'y consacrer, mais ce qui est accablant, quand tout rayonne si largement et si franchement, c'est de cuire à l'étouffée dans des vêtements, des métros, des usines ou des bureaux; c'est de devoir opposer coûte que coûte son étroite et mesquine mesure aux magnifiques et prodigues démesures de ce mois.

GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Les « Remarques » de Vaugelas. — *A propos de l'article de M. Antoine Adam,* Pour le troisième Centenaire des Remarques de Vaugelas, *paru le 1er juin dans le* Mercure, *nous recevons de Mlle Droz, éditeur, la note suivante :*

« Je regrette que M. A. Adam, qui a consacré un article fort remarquable aux Remarques de Vaugelas, n'ait pas cru utile de citer, autrement que dans le texte, la très remarquable étude et publication de Mlle Streicher.

« Cette étude comprend la reproduction en fac-similé des *Remarques* (1934) précédée d'une longue introduction. Ce premier volume a été suivi de deux autres (1935-36) contenant les *Commentaires* des contemporains sur les dites *Remarques*. Tout ceci valait la peine de piquer une note, avec renseignements bibliographiques. Le *Mercure de France* est destiné à un public cultivé et érudit.

« Ce n'est pas le désir de vendre cet ouvrage qui m'engage à formuler cette réclamation, car les *Commentaires* sont épuisés depuis longtemps, et les *Remarques* le seront bientôt. »

Encore les dents de Balzac. — *Puisque le* Mercure de France *s'intéresse à la dentition de Balzac, je signale un document qui confirme que, vers les années* 1833-1834, *il était brèche-dents, ce qui n'allait pas sans inconvénients lorsqu'il s'avisait de lire ses œuvres en public. Ce document est constitué par cinq vers de Musset dans sa « Revue Romantique »* (Poésies Complètes d'*Alfred de Musset publiées par M. Allem, Collection de la Pléiade, p.* 518-519) ; *ces cinq vers, les voici :*

Heureux qui n'a pas vu Balzac le drôlatique
Lire, en bavant partout, la Femme de Trente Ans
Et, tout ébouriffé de sa verve lubrique,
De romans inconnus foirant une fabrique,
Cracher, au trait final, ses trois dernières dents.

Si ces vers ne sont sans doute pas parmi les meilleurs du poète, ils ont du moins l'intérêt de concorder avec d'autres témoignages contemporains; il semble donc bien établi que, au moins dans la première partie de sa vie, Balzac n'avait pas à être fier de sa dentition. Que, par la suite, il ait eu une bouche « dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde » selon le témoignage de Vigny (rapporté par M. Baldensperger dans le Mercure *du* 1er *mai), et que cela ait été dû à la découverte des dents artificielles en* 1837 (*cf.* Mercure du 1er *mars), c'est un problème sur lequel, à ma connaissance du moins, Musset a négligé de nous documenter.* — A. GRENET.

« Tuer le Mandarin » (Voir *Mercure* du 1er juin, p. 393). — *On lit dans* Petites Ignorances historiques et littéraires *de Charles Rozan, Quantin,* 1888 :

« Tuer le Mandarin... Cette expression a pour origine un dialogue entre Rastignac et Bianchon dans le Père Goriot : « As-tu lu Rousseau?... Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant par sa seule volonté un vieux Mandarin de la Chine, sans bouger de Paris?... » ...On s'est demandé avec étonnement pourquoi Balzac a voulu que le Mandarin en question ait été imaginé par Rousseau. Il n'y a dans les œuvres du philosophe morose aucune trace ni du mot ni de l'idée. Tout ce qu'on sait à ce sujet c'est que Louis Protat ayant

fait une chanson intitulée Tuons le Mandarin *s'avisa de prendre pour épigraphe, en la signant Rousseau, la phrase que voici :* « *S'il suffisait pour devenir riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler et qui habiterait le fin fond de la Chine, de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pousserait ce bouton et ne tuerait le Mandarin?* »

« *Si Balzac n'est pas l'inventeur du Mandarin, si ce Chinois a été réellement pour lui un souvenir, c'est Chateaubriand et non Rousseau qui l'a réveillé. On lit en effet dans le chapitre du* Remords et de la conscience (*Génie du Christianisme*) *:* « *Si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine et hériter de sa fortune en Europe... consentirais-tu à former ce désir?* »

Et Rozan de conclure :

« *Balzac a élevé le Chinois quelconque de Chateaubriand à la dignité de Mandarin; c'est probablement pour qu'il soit plus riche et que son héritage offre une tentation plus forte.* »

Ainsi Balzac imitait Chateaubriand. Mais qui Chateaubriand a-t-il imité? — BERNARD BARBERY.

Sottisier. — « *L'auteur de cet ouvrage est violemment pris à partie par une presse qui aboie aux ordres parce qu'il ose placer dans la bouche de ses interprètes un certain nombre d'observations et de vérités qui ne sont pas du goût des actuels successeurs des Trente Tyrans athéniens, lesquels, on le sait, réussirent à museler Démosthène en personne.* » (Paroles françaises, 16 *mai.*)

« *Les écrivains américains sont aidés par un folklore — qu'ils inventent peut-être. En ce moment, en France, il n'y a plus de folklore vivant — ou bien personne ne sait le découvrir.* » (*A. Salacrou,* Le Figaro littéraire, 17 *mai.*)

« (*Villon*) *eût sans doute écrit une seconde supplique* « *pour avoir été dérobé* », *constatant encore ironiquement :*

> « *Et ne crois pas que ce fut pour la rendre,*
> « *Car oncques puis n'en ai ouï parler...* »

(Les Nouvelles littéraires, 29 *mai.*)

« *L'Américain Thomas Thompson* (70 *ans*) *vient de toucher sa prime de démobilisation. Il l'attendait depuis le* 30 *juillet* 1889. » (Samedi-Soir, 31 *mai.*)

« *Voilà bien des vérités fondamentales dont nul ne s'est douté depuis qu'il y a des hommes — et qui pensent, comme dit Pascal* » (*Lucien Fabre,* Revue de Paris, 1[er] *avril, p.* 98).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5640 — 1947.
Dépôt légal : 3e trimestre 1947.